

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

DANS L'ŒIL DE L'ÉLÉPHANT – LIVRE I : SYNTAXE D'UN MAL
SUIVI DE
L'AUTOBIOGRAPHIE OU LA MAUVAISE RÉPUTATION

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
JEAN-FRANÇOIS MAUGER

MAI 2026

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.12-2023). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Merci à mon compagnon, Frédéric Bernard, qui m'a tenu la tête hors de l'eau pendant toute la durée de la rédaction de ce mémoire, mais également depuis les quinze années de vie avec lui. Merci également à lui pour ses nombreuses relectures attentives de ce mémoire.

Merci à Denise Brassard, ma directrice de recherche, qui a eu l'immense patience de me soutenir et de me conseiller adéquatement en étant toujours à l'écoute de mon projet.

Merci à tou.te.s mes ami.e.s qui ont pris le temps de me lire et de m'apporter de précieuses recommandations sur la partie création : Guylaine Vallée, Xavier Martel, Ioana Hongu et Lucie Courchesne.

Merci à mes ami.e.s de longue date pour m'avoir encouragé et soutenu dans ce projet : Sevan Aghbachian, Bernadette Blain et René-Pierre Lorgeoux.

Merci à ma mère, Jacqueline, pour avoir cru en son fils au-delà de ce qu'il pensait pouvoir faire.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	ii
RÉSUMÉ	iv
SYNTAXE D'UN MAL	1
Prologue	4
Épilogue	128
Références des citations	135
Références des témoignages et des documents.....	136
L'AUTOBIOGRAPHIE OU LA MAUVAISE RÉPUTATION	137
Jugements principalement éthiques	138
L'impérieuse imagination à la croisée de l'éthique et de l'esthétique.....	153
L'hégémonie du « Tout-fiction » contre le « réel » autobiographique.....	159
Conclusion	169
BIBLIOGRAPHIE.....	176

RÉSUMÉ

Dans *Syntaxe d'un mal*, premier tome d'un cycle autobiographique en quatre volumes intitulé *Dans l'œil de l'éléphant*, je retourne dans les ruines de mon enfance pour exhumer quelques fragments de vérité. L'écriture y devient pour moi outil de mémoire et de survie face à une histoire familiale violente qui a trop souvent nourri en moi un vif désir de vengeance. Archives médicales, carnet intime de ma mère, témoignages de proches, fait divers : autant de traces mêlées à mes souvenirs pour rompre le silence, déjouer le déni et mettre à nu le mensonge. J'explore aussi la transmission transgénérationnelle de la violence et tente d'en saisir la « syntaxe » à travers une réflexion littéraire sur l'écriture même de celle-ci. Ni autofiction ni simple exorcisme, ce récit cherche à faire parler la douleur brute pour la comprendre et lui donner forme, dans l'espoir que chaque phrase, éprouvée par mon corps, offre au lecteur une expérience authentique – et peut-être un peu plus de sagesse que la mienne.

La partie essai, *L'autobiographie ou la mauvaise réputation*, vient compléter ma réflexion sur les enjeux de l'écriture autobiographique. J'y analyse d'abord les raisons pour lesquelles ce genre souffre d'une si mauvaise réputation, aussi bien dans le champ littéraire que dans l'imaginaire collectif. Trop vraie pour être belle, trop intime pour être digne, trop sérieuse pour être lue ! Autant de reproches qui se déclinent, selon les critiques, en impudeur, narcissisme, pauvreté de style et, surtout, déficit d'imagination, comme si seule la fiction pouvait prétendre au statut littéraire. Pourtant, c'est précisément dans ce refus d'embellir et dans cette fidélité au réel que réside sa force : une écriture tendue entre la chair des faits et la forme des mots, où vérité et esthétique s'affrontent pour mieux se rejoindre. Loin d'être une faiblesse, l'autobiographie y puise au contraire sa singularité et sa légitimité, en transformant le vécu en expérience partageable et en engageant la littérature sur un terrain éthique et politique.

Mots clés : Autobiographie, violence familiale, esthétique, éthique, autofiction, réel, vérité, écriture.

SYNTAXE D'UN MAL
(Ceci n'est pas une autofiction)

CCCLXII



*Dans la colère, il ne méconnaît pas ses amis,
il n'attaque jamais que ceux qui l'ont offensé,
il se souvient très bien des bienfaits
aussi longtemps que des injures.*

Georges Louis Leclerc, Comte de Buffon,
Les quadrupèdes, L'éléphant, 1753.

À ma mère, Jacqueline.
À mon frère aîné, Marc.

À mes morts :
Noëlle,
L'enfant à la calculatrice brisée,
Duc, mon chien.

À mes ami.e.s.

Mon père,

*Si je ne brûle pas,
Si tu ne brûles pas,
si nous ne brûlons pas,
comment les ténèbres
deviendront-elles clarté ?*

Nazim Hikmet, *Il neige dans la nuit*, 1934.

Aux lecteurs,
qui ont encagé l'enfant au fond d'eux pour le protéger,
qui ont fait de lui un monstre,
qui le cherchent désespérément,
qui désirent à nouveau sentir son cœur battre.

*L'art peut, doit, réveiller en nous des forces motrices,
la peur, la colère, la douleur et l'émerveillement.*

Cyril Dion, *Résistances poétiques*, 2023.

Avertissement : les références des citations en italiques dans le texte sont à la fin du livre.

Prologue

*La haine soulage, la haine fait justice, la haine grandit.
Je me suis plu à haïr ce qui blessait le juste et le vrai.*
Émile Zola,
Mes haines, 1866.

*Le réel, c'est le carrefour des hostilités,
des agressions, et de leurs dissolutions.*
Denis Bourgeois,
Au plus près du réel, 1997.

Je viens à vous avec des mots qui transpirent la colère et puent la haine. Croyez-moi, je pue. Personne ne voudrait me prendre dans ses bras au moment où je m'assois à ma table pour écrire ce qui va suivre.

J'hameçonne les mots pour extraire cette haine en moi. J'avance, mot après mot, comme d'autres avancent pas à pas avec le poids de tout leur corps, les talons bien enfoncés, dans la glaise du réel. Et j'avance vers ce que je suis, vers ce qui, authentiquement, m'a fait comme je suis : la violence et le sadisme d'un père, la crédulité et l'amour infini d'une mère.

Est-il nécessaire d'ajouter qu'on ne choisit pas la haine, ses haines ? La haine que j'avais enfant envers mon père est restée intacte, aussi vive, aussi claire et dangereuse qu'autrefois, rien ni personne ne l'a entendue, rien ne l'a assagié. *Les enfants morts ne grandissent pas.*

Tout est obscur et tout fait mal. Je ne vois pas d'autre solution que de suivre le seul chemin, la seule voix en moi qui se laisse encore entendre et qui porte encore un peu de lumière : la haine.

*

J'écris en souffrance.

Assis à ma table, j'entends des hurlements enchevêtrés dans ma tête : les cris de mon père, de ma mère, de mon frère, les miens. J'écris en ignorant l'issue d'une crise, comme celles que mon père déclenchait régulièrement durant une quinzaine d'années. J'écris comme si j'étais au centre de l'une des pires d'entre elles dans l'attente qu'une chose terrible advienne.

*

Je n'invente rien. Je n'utilise pas les mots comme des leurres qui pourraient m'écarter de moi-même et détourner l'attention ou l'appétit du monstre qui me hante. Dans cette chasse, ce ne sont pas les mots que je mets en jeu, c'est ma vie.

Je n'écris pas pour ne pas mourir, pour ne pas disparaître. Je n'essaye pas de me sauver comme je peux des obscurités de ma vie en comblant les vides qui l'aspirent, qui l'avalent comme des courants d'arrachement, en m'accrochant aux mots comme on se tient à des bouées de sauvetage, auxquels je m'évertuerais à donner une vie pour sauver la mienne.

J'écris pour ne pas tuer.

I

Vivre, c'est survivre à un enfant mort.

XVI

Archive de ma mère.

Bègles, France.

Je soussigné O. Hirsch, docteur en médecine certifie avoir examiné le 19.02.1974 Madame Mauger Jacqueline née le 28.12.1940 qui déclare avoir reçu des coups de poings.

J'ai constaté des hématomes sur les côtes surtout à gauche et des hématomes au bras gauche.

*

À l'automne de la même année, le père de ma mère décédait dans un accident de voiture.

À la fin de cette année 1974, je naissais, prématuré.

Ma mère, qui m'aime profondément, me dira des années plus tard qu'elle n'aurait jamais dû avoir un second enfant.

III

On dit que l'éléphant ne pleure pas. On dit également qu'il entretient une dépendance durable à l'égard de sa mère et fait partie des rares animaux capables d'éprouver une conscience de soi, mais aussi de son corps dans l'espace.

En février 2020, je visitai un refuge pour éléphants au Laos. Un des vétérinaires me dit : « Nous connaissons mal les éléphants, nous ne savons pas les guérir. »

*

(Dans la nuit, la lampe, c'est ton corps.

C'est le corps avant le langage qui fonde notre relation au monde, qui capte les émotions de nos congénères et apprend très tôt à distinguer le vrai du faux, à sentir le danger.

Tu écris en portant toute ton attention à ton corps. Tu fais de ton corps le sujet. Tes mots délimitent le charnier que tu tends à l'autre. Pour qu'il le reconnaisse, traduit en verbe.)

V

Au Cameroun, les gens racontent l'histoire de cet éléphant qui tenta de traverser un fleuve et qui perdit soudainement son œil au fond de l'eau. Affolé, l'éléphant se mit à le chercher de tous les côtés, mais en vain. L'œil paraissait bel et bien perdu. Pendant qu'il s'agitait au milieu du fleuve, tout autour de lui les animaux aquatiques, les poissons, les grenouilles, mais aussi les oiseaux et les gazelles restés sur la berge, tous lui crièrent : « Calme toi ! Du calme, ô éléphant calme toi ! Calme-toi ! ». Mais l'éléphant ne les entendit pas et il continua à chercher, sans trouver son œil. « Du calme ! Du calme ! » criaient de nouveau les autres. Il finit par les entendre et il s'immobilisa. Alors, l'eau de la rivière entraîna doucement la vase et la boue qu'il avait soulevées dans sa panique. En regardant entre ses pattes, il aperçut son œil dans l'eau redevenue claire.

Comme l'éléphant du conte, j'ai perdu un œil au cœur de ce fleuve. Non par négligence de ma part. J'ai perdu cet œil sous les coups et les mensonges – et avec lui une partie de mon enfance.

Jusqu'à maintenant, je n'ai pas cherché à le retrouver, j'ai vécu borgne durant la majeure partie de ma vie. Je n'ai pas non plus écouté celles et ceux qui m'exhortaient à me calmer.

*

(Je fouille dans ma mémoire, je ramasse tous les détritrus, je nettoie ce que je peux, mais rien n'y fait : tout demeure sale ! La violence salit tout, irrémédiablement.)

VI

L'enfance est le premier fleuve qu'il nous faut traverser. Plusieurs d'entre nous ne quittent pas ce fleuve, certains parviennent à se hisser sur la berge sans trop de dommages et d'autres n'en sortent pas vivants. Il y a des fleuves où l'eau s'écoule plus ou moins rapidement, où la température de l'eau est plus ou moins fraîche, où ce qu'elle charrie entrave plus ou moins notre marche. Nous ne choisissons pas ce fleuve qui nous a été attribué au hasard, c'est lui qui nous a choisis et c'est lui qui nous fait.

CXXXIII

Certificat des urgences médico-chirurgicales du Centre hospitalier d'Avignon :

Le 2 décembre 1985.

Patient(e) : Mauger Jacqueline.

Diagnostic : Traumatisme nasal, œdème, déformation et fractures des os propres du nez.

*

D'abord, l'image du sang qui coule et qui se répand sur mes cahiers d'école et mon petit bureau, puis l'écho d'os qui craquent. Et tu réalises que c'est le corps de ta mère qui se brise. Je n'ai pas pleuré. Malgré le cri de douleur de ma mère qui tenait entre ses doigts son nez fracassé, je n'ai pas pleuré.

*

Comme tous les soirs, ma mère me faisait faire mes devoirs dans ma chambre : j'avais du vocabulaire à apprendre et elle me lisait les définitions tout en me fournissant des exemples dans lesquels on pouvait utiliser ces mots. Mon père devait s'ennuyer ou s'impatienter d'attendre le souper au point qu'il ne put résister à l'envie de venir nous déranger. Ma mère lui demanda de nous laisser tranquilles car nous n'en avions plus pour longtemps. Désœuvré, il insista pour donner son avis sur la définition d'un mot. Le ton monta rapidement entre eux. Terrorisé, je continuai à fixer mon cahier d'école. Étrangement, mon père ne dit plus un mot. Il prit le gros dictionnaire Larousse illustré qui était posé sur mon petit bureau en bois et, sans que nous lui portions

attention, alla se placer derrière nous. Ma mère continua sa lecture tandis que je suivais sur le cahier ce qu'elle lisait.

Soudain, j'entendis un bref craquement résonner puissamment dans ma chambre suivi des cris de douleur de ma mère : *Aïe aïe aïe ! Aïe aïe aïe !* répéta-t-elle plusieurs fois. Puis je vis une goutte de sang apparaître sur mon cahier, puis une autre, puis d'autres et encore d'autres à intervalle de plus en plus court jusqu'à ce qu'elles forment un petit filet. Mes yeux étaient toujours rivés sur mon cahier. En quelques secondes, il fut recouvert presque entièrement du sang de ma mère.

Je n'ai pas vu la tête de ma mère se fracasser sur mon bureau après le coup de dictionnaire que venait de lui asséner mon père ou, alors, j'ai définitivement effacé cette image de ma mémoire. De cette scène, je n'ai gardé que les sons et la vision du sang.

Mon père amena ma mère aux urgences. À leur retour, mon frère et moi étions dans ma chambre. Mon père entra guilleret et nous dit en plaisantant : « Elle qui n'a jamais aimé son nez, je lui ai refait ! » Nous rîmes tous les trois en chœur. C'est à ce moment-là, à dix ans, que je me suis dit que je venais de traverser une frontière – celle qui me distinguait alors de mon père –, que j'avais des propensions à devenir comme lui : un chien. Je ne sais pas comment mon frère a vécu cet événement, mais, moi, j'aurais voulu disparaître.

*

Quelques jours plus tard, nous entendîmes mon père dire à ma mère qu'elle pouvait le dénoncer à la police si elle le désirait. Non seulement elle n'en fit rien, mais elle nous apprit à mon frère et moi qu'elle avait raconté aux infirmières et au médecin, qu'elle connaissait très bien, qu'une cocotte-minute lui était tombée sur le nez en ouvrant maladroitement un placard en hauteur.

CCCLXV

Tu fais partie de ces enfants qui ont mis une fourchette dans une prise électrique pour connaître l'effet que cela faisait. Et même plusieurs fois pour t'assurer que tu ne rêvais pas. Aujourd'hui, tu recommences.

LXXVI

Si mon père insultait régulièrement ma mère, il ne la frappait que très rarement devant mon frère et moi. Au point que, durant toute la période que dura leur mariage, nous nous sommes souvent demandés si nous étions les seules victimes quotidiennes de mon père. Ce n'est que de nombreuses années plus tard qu'elle nous apprit qu'elle avait été elle aussi constamment battue et humiliée.

XVII

J'ai été un enfant battu.

Mon frère aîné a été un enfant battu.

Ma mère a été une femme battue pendant plus de vingt ans.

Ceci ne constitue en rien une excuse à ce qui va suivre.

VII

Montréal, nuit d'août 2017.

Un énorme couteau de cuisine est planté à deux ou trois centimètres à l'intérieur d'un des murs de ma cuisine. Je ne suis pas allé assez loin pour toucher le cœur de ce que je voulais atteindre. Je m'y suis pourtant repris à quatre fois.

Les murs de ma cuisine sont peints couleur rouge sang – plus exactement : Gomme rouge DLX1187-7 de la compagnie Dulux. Ce rouge s'apparente à celui de la nappe cirée qui a recouvert pendant des années la table de cuisine de mon enfance.

Je ne pense pas une seule seconde à Frédéric, mon compagnon, qui dort dans la chambre qui se trouve de l'autre côté du mur. Le bruit des perforations aurait pu le réveiller. Je m'immobilise quelques secondes regardant autour de moi, tendant

l'oreille, mais rien ne bouge autour de moi, pas un seul son ne vient rompre le silence de cette pièce.

Je m'assois directement sur le sol et reste prostré sur le carrelage froid, observant un peu ahuri le couteau toujours planté dans le mur. Je suis seul dans cette pièce. Je suis même seul ailleurs, dans une autre pièce, une trentaine d'années plus tôt. J'entends la voix de mon père m'ordonner de poser ma main droite sur la toile cirée. Je le vois brandir un couteau de cuisine. Je vois le couteau s'abattre en direction de ma main. Je vois avec précision quatre lacérations sur la toile cirée rouge. Ma main, mes doigts, je ne les vois plus.

La quantité d'alcool que j'ai ingérée ce soir ne m'aide pas à me relever. Le poids qui pèse sur ma poitrine est tel que je me surprends à faire une chose que je ne fais jamais lorsque je me sens mal : demander de l'aide. Seule ma mère peut entendre ce que j'ai à dire. Je prends mon téléphone et compose son numéro.

Je ne prends ni le temps de la saluer ni de lui demander comment elle va. Les premiers mots se forment dans mon esprit et sortent de ma bouche avec une étonnante fluidité :

- J'ai juste envie de le tuer.

Le commentaire de ma mère est aussi rapide que bref :

- Ce n'est pas l'envie qui me manque...

CCCXLIV

Ma mère commença à consigner dans un carnet les événements les plus marquants de sa vie – dont un bon nombre la tourmentaient encore – au moment même où je commençais l'écriture de ce récit pour y planter mes rages. Lorsque je pris connaissance de ce carnet, je sus immédiatement que j'en collecterais plusieurs passages. Je l'aidai alors à supprimer plusieurs répétitions qui s'apparentaient davantage à des incantations qu'à de simples descriptions, à réduire le nombre impressionnant de points de suspension qui clôturaient presque systématiquement ses

phrases : je lui demandai de fournir plus de détails, plus d'explications sur des épisodes particuliers de sa vie. Son carnet ressemblait à un étal de boucherie.

*

(Qui cherche la clef d'un texte trouve ordinairement un corps.)

CXXVIII

La malédiction des enfants, c'est qu'ils croient.

Je n'ai pas vécu plus grande violence que mon passage à l'âge adulte, plus grande déception que la découverte du monde des adultes. Aucun évènement jusqu'à aujourd'hui – pas même la plus déchirante de mes ruptures amoureuses – n'est parvenu à provoquer en moi une telle peine, une telle distance mortifère entre les autres et moi, entre le monde et moi, entre la vie et moi. La découverte du monde des adultes produisit une hémorragie cataclysmique en moi que peu d'êtres, peu de choses, peu d'évènements ou encore peu de connaissances ont réussi depuis à freiner ou à endiguer.

Lorsqu'on naît entouré de tant de mensonges, de tant de faux-semblants, de tant de secrets et de tant de violence, rien ne nous prépare à supporter une telle commotion. Ce fut le premier traumatisme dont je fus pleinement conscient. L'effroi que provoqua cette révélation contribua très certainement à me faire oublier durant près de trente ans les autres traumatismes qui l'avaient rendue possible. Je me sentais trahi non seulement par les adultes qui m'entouraient, mais aussi par la vie elle-même.

Enfant, je ne comprenais ni l'origine ni l'ampleur de tout ce mal autour de moi. Je pensais que la souffrance que mes proches m'imposaient allait de soi, persuadé qu'ils avaient de bonnes raisons de faire ce qu'ils faisaient, que leurs paroles et leurs actions étaient mues par des règles et des ambitions mystérieuses d'une extraordinaire complexité. Quelle déception ! Ils ne savaient même pas ce qu'ils faisaient – du moins, ils ne semblaient pas comprendre eux-mêmes pourquoi ils agissaient de la sorte. Je ne suis pas sûr qu'ils savaient qui ils étaient et, chose certaine, ils ne semblaient pas vouloir le savoir. Ils ne mesuraient pas la prégnance que la peur, la lâcheté et l'égoïsme

avaient dans leur vie. Je baignais dans un environnement de bêtise, emmuré dans le silence qu'ils m'imposaient pour la dissimuler.

Cette bêtise devient généralement la nôtre assez rapidement. Et on met plus de temps à essayer de s'en défaire qu'il en a fallu pour l'absorber.

*

(Combien de fois ai-je senti que ce que j'étais en train d'écrire était d'une terrible banalité – aussi effrayante que soit l'impression de banalité dans mon esprit face à tant de violences dans ma vie ou autour de moi lorsque j'y songe un tant soit peu ? Quel est ce mal que je cherche et que mes mots et les mots des autres ne parviennent pas à dire ? Quel est ce mal que la réalité rappelle sans cesse à ma conscience et qu'aucun mot ne parvient à saisir ?

Il me faut vider mon sac, vider ma langue, trier morceau par morceau, mot par mot, ce qui m'appartient et ce qui ne m'appartient pas. Il me faut court-circuiter les forces, les liens, qui ont permis toutes les catastrophes de ma vie et qui m'ont conduit à une telle ignorance. Il me faut tout réapprendre, me retourner contre moi-même avant d'attaquer quoi que ce soit, qui que ce soit, pour ne pas reproduire les mêmes chaînes et la même souffrance.)

XXVI

Je vécus dans une maison de malheurs.

Notre famille a habité une douzaine d'années dans une immense maison bourgeoise sur deux étages en Avignon, dans le Sud de la France, avec des murs assez épais pour étouffer tous les cris de détresse et les pleurs qu'ils pouvaient contenir. Mon père, Jean-Marie Mauger, médecin généraliste, avait son cabinet médical au rez-de-chaussée.

Ironiquement, nous résidions sur le Boulevard de la Liberté – au numéro 30, pour être plus précis.

CLXXI

Le monde de mon père était tout entier dans cette maison. Trop souvent désœuvré professionnellement, mon père rénova durant plus d'une dizaine d'années notre maison. Il avait fait d'elle son empire et, pour nous, une geôle.

Il ne voyait quasiment aucun patient de la journée. Bien qu'il soit médecin, mon père manquait cruellement d'empathie. Ma mère nous disait qu'elle le plaignait, qu'il était malheureux dans son travail, que ce n'était pas de sa faute. Pourtant, elle connaissait parfaitement la raison d'un tel désert dans son cabinet médical. Olga, une amie aide-soignante de ma mère, continuait par affection pour elle à consulter mon père malgré l'attitude de ce dernier. Elle s'était confiée à ma mère : « Il me fait peur ! ».

Mon père n'aimait pas les gens. La plupart du temps, il ne leur adressait que des critiques – jamais directement, il va sans dire, il réservait tout son fiel pour nos seules oreilles. Nous devions l'écouter, entendre ses interminables commentaires désobligeants sur les uns et les autres. Incapable d'apprécier son prochain, mon père n'aimait que lui-même. Il avait d'ailleurs une très haute opinion de lui-même.

Mis à part ma mère, un ou deux de ses amis sur lesquels il avait également un ascendant et, bien sûr, ses maîtresses, mon père considérait les gens soit comme foncièrement négligeables, soit comme des ennemis. J'ai toujours pensé qu'il voyait le monde comme un terrain hostile peuplé de personnes à conquérir ou à abattre. Rien – aucune personne, aucune situation – n'était apaisant pour lui et il n'apaisait rien.

La malfaisance de mon père lui servait bien sûr à écarter les autres de lui-même, mais aussi à écarter le monde autour de nous. Ma mère se rappelle une amie médecin à elle qui avait un jour frappé à notre porte pour lui rendre visite. C'est lui qui lui avait ouvert. Elle n'est jamais entrée et n'est jamais revenue.

CLXXII

La colère et son bras armé – la violence – qui l'accompagne parfois sont malheureusement assez banals : manque de contrôle, immaturité, difficulté à taire le déchainement qui se produit en soi, à contenir l'explosion. C'est un trop plein.

Mais, toi, mon père, tu étais vide, vide de l'amour des autres : ta femme ne t'a aimé qu'un court moment, tes enfants t'ont toujours haï malgré les rares instants où tu as fait preuve d'affection envers eux, tes amis disparaissaient de ta vie les uns après les autres, ta mère n'était pas un modèle de tendresse envers toi et ton père te maudissait.

Au lieu de chercher l'amour des autres – et combien il était grand chez nous – tu as transformé ce manque, ce vide, en amour inconditionnel pour ta petite personne. Tu le sais, lorsque nous ne sommes pas aimés, voire détestés, nous sommes petits. Être craint ne rend pas beaucoup plus grand ou, du moins, pas longtemps. Et par-dessus tout : tu as une haine profonde pour la joie que peuvent éprouver les personnes qui t'entourent. Lorsque ma mère, dans un souper d'amis, prenait du plaisir en la compagnie des autres, discutait avec eux, tu lui demandais devant tout le monde de se taire, content de lui rappeler que son bonheur dépendait de ton bon vouloir. Lorsque je suis revenu de chez le coiffeur avec une petite queue de cheveux qui dépassait de ma nuque – c'était la mode chez les enfants à l'époque et j'étais tellement heureux à l'idée de montrer ma nouvelle coiffure à mes amis –, tu te saisis sur le champ d'un ciseau pour me la couper.

Tu étais également vide d'idées, d'occupations et, pire, d'imagination. Je n'insisterai jamais assez sur le fait que tu t'ennuyais et que tu ne supportais pas cet ennui qui ne pouvait que te renvoyer à toi-même. Nous savions que nos affaires étaient chaque jour fouillées, que chacun de nos secrets ne pouvait être caché dans cette maison sans que tu ne le découvresses. Tu étais à l'affût de nos erreurs, d'un manquement aux règles – très personnelles – que tu nous imposais. Tu guettais nos faux pas pour satisfaire ta faim de colère et gaver le trou sans fond qui te servait d'âme. Chaque jour, nous savions que nous pouvions nous faire battre et, toi, que tu pouvais triompher. Parfois, les jours où tu n'avais rien à nous reprocher, il t'arrivait de ressasser nos fautes passées pour laisser libre cours à un nouveau déchaînement de violence, affamé que tu étais de la souffrance des autres tel un crevard qui mendie sa friandise ! Il n'est pas anodin de sourire lorsqu'on fait mal à l'autre. Ma mère n'exagère pas lorsqu'elle écrit dans son carnet que *tu jouissais quand tu frappais et frappais encore*.

*

Mon père, pourquoi mentirais-je, alors que je sais que la plus petite vérité te sera infiniment plus douloureuse ?

*

(Est-ce que ma haine viscérale du mensonge fait de mes mots dans ce récit des mots justes ? Je le crois. Plus précisément, je le sens. C'est un travail littéralement épuisant : une fois que je suis parvenu à trouver le bon mot, la bonne phrase, il se crée un vide en moi qu'aucun autre mot ou qu'aucune autre phrase ne vient remplacer.)

LXI

Carnet de ma mère – s'adressant à mon père.

À qui tu as été utile ? Qui as-tu jamais aidé, apprécié, dans ta vie ? Tu n'as toujours fait que prendre, que recevoir. Qu'as-tu jamais offert à quiconque ?

Je n'étais pas armée pour un type de ton espèce. Sidérée, effrayée, emmurée dans le silence. Enfermée dans un tourbillon infernal d'où je n'ai jamais su m'extraire. Espérant un changement. Quelle stupidité ! M'accrochant à quelques signes pour espérer. Têtue, absurde, manipulée. Championne des illusions. Est-ce que les peurs, les déceptions de mon enfance, de mon adolescence m'avaient confortée dans la lâcheté, le masochisme, l'aveuglement ? J'avais été avant toi tellement heureuse dans mon métier, tellement de partage, d'amitié, d'amour. Tellement d'amis que tu as vite écartés...

Tu as su profiter de mes faiblesses. Tu as donné le maximum du mal que tu pouvais faire.

Même tes proches, lorsque je me rappelle certains de leurs dits, étaient désolés de ce que tu représentais : la mauvaise foi, le mensonge, la violence, l'absence d'empathie, la cruauté, le sadisme, et cela très tôt.

Je me suis souvent dit : « On ne choisit pas à la naissance ce que l'on est. » En étant avec toi, j'y ai souvent pensé... Mais, il n'y a pas de raison de supporter le mal, de subir tant de souffrance et surtout on n'a pas le droit de ne pas mettre à l'abri ses enfants.

J'ai trop longtemps cru... Mais cru quoi ? Au nom de quelques moments de bonheur ?

Tes mensonges à tous, sans vergogne, ta perversité. Je pense que tu avais atteint un haut niveau de sadisme et nous de sidération. Je ne demanderai jamais assez pardon à mes enfants. Depuis des années, je ne me suis pas couchée sans chagrin, désespoir, remords. Je leur demande pardon encore et encore. Toi, tu les as méprisés, ignorés, frappés, terrorisés régulièrement en fonction de tes états d'âme, de ton mal-être, de ta « mauvaiseté », de ton incapacité à aimer quiconque hormis toi-même. Tu ne leur as offert, toujours, à la place de la confiance qu'un père devrait inspirer :

que la représentation d'une menace permanente,

la méfiance,

l'insécurité.

À la place de l'amour, de la tendresse d'un père :

la peur de toi, de ton déséquilibre,

le rejet,

la haine.

À la place du courage :

les lâchetés perpétuelles,

tous azimuts,

tu ne frappais que tes enfants

et ta femme,

ton chien aussi...

*

(Il est surprenant de constater à quel point et avec quelle rapidité la haine peut chevaucher nos pensées, nous conduire après seulement quelques phrases au même endroit, à la répétition des mêmes mots. La haine fait fondre toute fioriture, toute explication – elle fait de celui qui écrit un redoutable chasseur. Le rythme du cœur comme celui de l'écriture s'accélère, la ponctuation foisonne comme des cellules cancéreuses, les phrases se cassent, reprennent immédiatement, juste au-dessous, tout

horizon s'efface peu à peu, les mots apparaissent et s'alignent à la verticale, s'empilent jusqu'à la suffocation ou creusent jusqu'à disparaître.

L'écriture s'enlaidit sur le chemin du meurtre – bien qu'il s'agisse probablement d'une affaire de goût ou de bienséance.)

CXXI

De mon père, j'ai appris la violence. Presque toutes les formes de violences.

Auprès de ma mère, j'ai appris très tôt le sens des points de suspension.

*

(Produire un récit machine-outil, un étau à placer autour du cou de mon père qui, une fois créé, aura – je l'espère – sa propre vie, distincte de la mienne.

Les mots ne feront peut-être jamais autant souffrir qu'un homme qui tente de vous étouffer. Mais ça vaut la peine d'essayer.)

LXII

J'ai passé mon enfance à minimiser les violences que je subissais. Les coups, sous le poids du silence et du déni de notre entourage, ne me permettaient pas d'envisager une autre réalité. L'espoir n'a aucune substance dans un monde qui ne laisse jamais entrevoir une quelconque alternative à la peur.

Bien des années après les débuts de ma vie d'adulte, une question lancinante ne cessa de me tarauder : quels dommages avais-je pu subir ? Cette question se complexifia lentement ou, plutôt, se transforma en une seconde : dans quelles mesures suis-je composé de cette violence ?

La violence de mon père qui déclencha en moi une immense colère – ma propre violence – avait déterminé presque toute ma vie jusqu'alors, au point de croire qu'elle m'avait été utile – et d'une certaine manière, elle l'avait été. C'est ma violence, elle seule, qui m'a protégé de bien des périls. Comment ne pas lui en être redevable d'une certaine manière ?

J'ai trainé ma douleur, ma colère, ma méchanceté, ma violence en même temps qu'une immense empathie pour celles et ceux qui ont été blessés par tout ce que j'ai

pu faire. Je sais que je ne m'en acquitterai jamais. Même si je ne suis plus aussi violent aujourd'hui et si j'ai conservé mon empathie, je n'ai pas oublié la violence et la perversité de mon père autour desquelles je me suis formé.

XXIX

Le père de mon père, Jacques, était un homme violent avec sa femme et son fils – un peu moins avec sa fille, je ne sais pas grand-chose là-dessus. Mais, à ma connaissance, il n'avait pas la perversité de son fils. Dès son plus jeune âge, mon père excellait dans ce domaine : lorsqu'il habitait à Paris, un de ses jeux favoris était de faire chauffer des pièces de monnaie et de les jeter dans la rue afin qu'un passant les ramasse et se brûle les doigts. Son cousin Alain, avec qui il lui arrivait de jouer, avait été très explicite à son sujet lorsqu'il s'était confié à Éva, la grand-mère de mon père qui le gardait en l'absence de ses parents : « Jean-Marie, c'est un chien ! ».

CLXVI

Mon père, il ne sert à rien et surtout à personne de cacher plus longtemps le destin que te réserve ce récit : je veux te faire traverser mes enfers et je te prédis que tu en parcourras toutes les pièces, tous les recoins, je t'en ferai apprécier toutes les cruelles finesses. Et si, comme je le pense, j'ai bien appris de toi, je t'en créerai de nouveaux, des sur mesure. Puisque tu ne me feras pas la joie – sensation à laquelle tu m'as soustrait pendant tant d'années – de te jeter d'un pont, je ferai de chacun de mes fragments une cellule pour ton âme pourrie qui gangrène encore ma mémoire et mon existence.

Puisque je ne peux t'oublier – et crois-moi, je n'ai pas économisé mes forces, jusqu'à mettre plus de cinq mille kilomètres de distance entre toi et moi –, je ne peux que te haïr.

Je suis tout à fait conscient du prix à payer pour te maintenir dans ce Pandémonium. Souhaiter chaque jour la mort d'une personne, c'est mourir chaque jour un peu plus

soi-même – davantage lorsque c’est son propre père. Combien de fois ai-je souhaité ta mort ? Combien de fois me suis-je un peu donné la mort ? Crois-moi, j’aurais préféré t’oublier.

Je sais bien qu’il y a peu de chance que tu lises ce livre. Comment ne pas me souvenir des dernières lettres que je t’ai écrites et que tu m’as renvoyées le jour même encore cachetées ? Je sais que si par hasard tu te tiens devant lui, tu refuseras de le lire, tu auras l’impression de m’insulter une dernière fois, tu savoureras cette occasion de m’en « foutre une bonne » comme tu te plaisais à dire. Pourtant, tu te sentirais bien dans ce récit, car il y règne tout ce que tu aimes tant : aucun rire, aucun écart de conduite, aucune hésitation, aucune surprise. Un lieu où tout se répète en boucles, nos larmes surtout.

Lors de notre dernier échange téléphonique, tu m’as dit ne pas te rappeler les souffrances que tu avais infligées à ma mère, à mon frère et à moi et tu as conclu cet appel en affirmant : « vous n’êtes quand même pas des martyrs ! ».

Je sais que tu te considères comme un martyr et surtout que tu te présentes aux autres comme tel. Un martyr n’existe qu’aux yeux du monde, qu’aux yeux de ceux qui posent leur regard sur lui, qui le prennent en pitié ou en exemple. Sans le regard des autres sur lui, un martyr n’existe plus.

Mon père, il faudrait que tu saches avant tout une chose, une des plus importantes concernant un martyr : il n’est pas lâche. Et tu incarnes plus qu’aucune autre personne qu’il m’ait été donné de rencontrer jusqu’à maintenant – ma mère et mon frère diront la même chose – la lâcheté.

J’ai fait le pari de la mémoire alors que tu as fait celui de l’oubli – ou, pire, de l’indifférence. Sans savoir lequel des deux anéantit le plus, je sais que j’ai quelque chose de plus que toi pour surmonter notre histoire, mon histoire : du courage.

Mais je sais aussi autre chose : la rumeur qui entourera ce livre parviendra à tes oreilles. Le seul fait de l’écrire, comme j’ai autrefois écrit ces lettres, va – parce que tu t’en protégeras comme tu le fais si bien – t’emmurer un peu plus. Et dis-toi bien

que, si tu demeures à jamais un secret pour toi-même, tu ne le seras pour personne d'autre. Je vais faire exploser en miettes ton image de martyr.

CCCXLVI

Ma mère tenta à deux reprises de s'enfuir avec mon frère et moi. Elle revint auprès de mon père les deux fois.

J'ai tenté également à deux reprises de m'enfuir. Ma mère me rattrapa la première fois et réussit à me convaincre de me laisser ramener par mon père la seconde fois.

Après chacune de ses crises, de ses excès de violence, mon père répétait à ma mère : « Je ne suis pas méchant ! ».

CCCXLVII

À quel moment, dans leur existence, les plus blessés d'entre nous ont-ils oublié qu'ils avaient été des enfants ? À quel moment certains ont-ils pris la décision d'enjamber, lentement mais sûrement, ce cadavre en eux pour devenir à leur tour des monstres ?

Est-ce un instant précis dans leur vie où la terreur qu'ils vivent se transforme soudainement en une rage inouïe contre les autres ? Pour mon père, était-ce au moment où, voyant sa mère s'enfuir de la maison familiale en pleine nuit après que son père l'eut battue, l'a ramenée de force en la rouant lui aussi de coups ? Difficile à dire, seul lui le sait. Probablement qu'il lui fallut plusieurs événements comme celui-ci, plus ou moins douloureux pour lui, plus ou moins graves pour les autres, avant de basculer définitivement dans la rage et de devenir un parfait tyran. Mais nous savons tous qu'il y a des épisodes dans nos vies où nous sentons au fond de nous que nous venons de franchir une frontière qu'il sera très difficile de retraverser par la suite. Certains espaces laissent des traces indélébiles, donnent une couleur à notre âme dont elle ne peut se défaire complètement.

Je les ai vus se produire ces moments dans ma vie où je me suis senti basculer, où j'ai posé le pied sur cette frontière, où j'ai senti l'attraction qu'avait sur moi cet espace.

Je me suis vu reculer d'un pas et, d'autres fois, avancer d'un pas, comme lorsque j'ai ri à la blague de mon père après qu'il eut fracassé le nez de ma mère. Tous ces moments-là, je les ai consignés dans la mémoire de l'enfant que j'étais avant de l'enterrer, avant qu'il ne se transforme en monstre.

XI

Fais-je partie des *chiens* de ce monde comme mon père ? Ces *chiens* dont je parle n'ont rien à voir avec ces animaux qui, par amour, par une tendre dépendance, sont souvent nos meilleurs amis. Les *chiens* dont je parle ont une nature exactement inverse : même avec amour, dépendants, ils mordent, ils vous mordent. Non pas qu'ils ne soient aucunement domestiqués, c'est encore l'inverse : c'est parce qu'ils sont domestiqués, qu'ils connaissent toutes les ruses de la domestication, qu'ils vous mordent plus intensément.

X

Comment savoir ce que me réserve encore mon passé ?

Mon enfance est une boîte de Pandore. Et c'est elle que je m'apprête à ouvrir sans avoir la moindre idée de ce qu'il va advenir.

XII

C'est par les voies négatives du mensonge et du secret qui m'étaient imposées que j'ai appris ce que j'estime être le plus essentiel dans la vie. Seule la découverte de ce qui est erroné, caché, oblitéré, me permet d'approcher crûment la vérité parce qu'au mensonge s'ajoute – tout juste derrière lui, après lui – la trahison, son effet immédiat. J'ai plus appris des mensonges que des vérités. Les mensonges sont plus puissants, plus profonds, et recèlent des intentions plus claires, plus personnelles que les vérités. Un mensonge révèle plus d'une personne, du monde qui l'entoure, qu'une vérité. Je ne dis pas qu'il ne peut y avoir de force dans une vérité – aussi blessante soit-elle –, mais que l'expérience de la douleur induite par le mensonge est non seulement plus

forte, mais nous contraint à s'en distancier si l'on veut y survivre. Cette expérience de la trahison est un passage au feu des illusions.

*

(J'ai rapporté de l'enfance une méfiance à l'égard des mots : ils ne racontaient pas les situations qui se déroulaient devant moi, ne reflétaient pas la nature des relations entre les membres de notre famille, n'adhéraient pas à mes sensations ou à mes sentiments. Ils étaient faux-semblants lorsqu'ils n'étaient pas mensonges : ils cachaient la vérité et recouvraient la réalité. Les mots étaient projetés sur moi et je ne les acceptais pas. J'ai longtemps vécu comme un sauvage parmi les mots. À chaque mot faux, une douleur, une vraie douleur, bien réelle. *Mal nommer un objet, c'est ajouter au malheur de ce monde.*

Et ce sont ces douleurs que je fais aujourd'hui parler en tentant de trouver les bons mots : des mots pour lesquels il m'a fallu retrouver le juste sens – pour ne pas dire le sens commun ou encore le sens profond –, décrassés, purifiés par les douleurs plus souvent que par les joies de mon enfance.

De tous les mots entendus, il me reste les vrais mots d'amour de ma mère. Et ce sont certainement ces derniers qui m'ont permis de comprendre que tous les autres étaient faux et qu'il était possible, peut-être, de trouver d'autres mots, plus justes, dont ceux de la colère. Sans ces mots d'amour, je serais probablement complètement perdu, emmuré dans le silence de la tourmente, dans les fracas de l'autodestruction ou me serais adonné à la pire sauvagerie.)

CVI – XIV

Pardonner ? Non. À qui pardonner ? Et surtout, pourquoi ? Quelqu'un ici a quelque chose à gagner ? Rendre tout pardon inefficace, inutile. Bref, impropre. *Le pardon est une fiction. Un leurre qui dépouille encore davantage les victimes.*

Mais si malheur arrive, tu donneras vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied, brûlure pour brûlure, blessure pour blessure, meurtrissure pour meurtrissure, fracture pour fracture.

Peut-être aussi que *la vengeance est un pardon.*

XV

Mourir. Une peur terrible de mourir chaque jour s'abat sur ma poitrine. Autant commencer par le commencement. *Comment pouvais-je soupçonner que le pire ne se présente pas à la fin, mais au début.* On ne refait pas son enfance même avec tous les efforts du monde – on ne peut que lui choisir une mort décente.

VIII

*Le cours de toute chose a ses sources lointaines
Ou s'amassent longtemps les passions humaines,
Et, quand le flot grossi doit enfin déborder,
Nul homme, quel qu'il soit, ne saurait le guider.*

*

(Je suis en crise. Je ne contrôle rien de l'alignement des images dans ma tête, des sensations dans mon corps, des fragments sur mes pages. Je suis une crise – à laquelle je donne voie / voix.)

CXVI

Mon père s'ennuyait dès son réveil lorsque ma mère était absente de la maison – ce qui arrivait bien trop souvent au goût de mon frère et du mien.

Je ne compte plus le nombre de fois où mon père est venu me réveiller en s'asseyant sur moi et en plaçant ses genoux de chaque côté de mes bras pour m'immobiliser totalement. Je ne compte plus le nombre de fois où, fier et souriant, il s'adressait alors à moi en s'exclamant : « C'est qui le maître, c'est qui ton géniteur chéri ? ». Il m'étouffait avec mon oreiller tant qu'il n'obtenait pas la réponse qu'il désirait. Il poussait mes limites aussi loin qu'il le pouvait. Sans doute que la valeur qu'il accordait à sa récompense – à sa jouissance – dépendait de l'intensité de la peine que j'éprouvais à lui opposer une résistance. Malgré ma combativité, mentir était devenu pour moi un ultime effort de survie, un maigre palliatif à la culpabilité terrible que j'éprouvais après

coup à chaque fois qu'il quittait ma chambre. Comment faisait-il, lui, pour vivre avec son geste, avec la honte qu'il aurait dû éprouver en sachant ce que vaut la résistance d'un enfant en face d'une perversité qui lui semblait sans borne ? Se nourrissait-il de ma lâcheté pour excuser la sienne, de ma faiblesse pour alléger son sentiment de culpabilité ? Ou, peut-être, était-il imbécile au point de ne se rendre compte de rien de tout cela, stupide au point de ne pas réaliser que la force qu'on tire de la faiblesse des autres ne vaut rien ? Je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que ma honte d'avoir menti a traversé ma vie est aussi vive aujourd'hui qu'autrefois.

*

(Écrire équivaut à un dé-mentir. Moi, je ne me pardonne pas d'avoir menti, d'avoir été lâche pour survivre. Écrire est pour moi ce démenti qui me permet aujourd'hui de survivre.)

XXV

L'histoire du corps forme le caractère et non l'esprit. L'esprit ne fait que le délier.

Je fus exposé au mal et retenu au mal par ma mère tout en étant constamment aimé par elle. Follement. Je fus porté au mal avec la plus grande des tendresses.

*

(Dans la maigre bibliothèque de mes parents, il y avait un livre de William Blake au titre prophétique, *Le mariage du Ciel et de l'Enfer*, dans lequel il est écrit : *La joie féconde, la douleur accouche.*

Vivre, écrire.)

CL

Pendant des années, ma mère accumula les documents médicaux qui attestaient des violences qu'elle subissait. Comme elle ne pouvait les garder à la maison sans que mon père ne les découvre, elle en donna la majeure partie à Fabien, le fils aîné de son frère. Malheureusement, ce dernier les perdit entre deux déménagements.

Au mois de mai 2018, ma mère demanda à nos proches d'écrire quelques mots sur les violences que mon père nous faisait subir et dont ils avaient été témoins.

Ma mère reçut le témoignage de son amie Yvonne avec qui elle avait travaillé durant de nombreuses années à l'hôpital de Bordeaux. Yvonne, son mari Jésus, sa fille Aline, et mamie Agor, sa mère, étaient comme une seconde famille pour mon frère et moi. Nous demeurions souvent chez eux lorsque mes parents travaillaient et partions régulièrement en camping avec eux pendant les vacances d'été.

Bègles, le 12 juin 2018.

Je pense que j'ai été un témoin et le soutien le plus proche de Jacqueline, et sa confidente. J'ai vu ses bleus, et les traces de coups. C'est moi qui l'accompagnais chez le médecin car il fallait absolument que ce soit constaté, cette démarche était indispensable.

Je veux témoigner pour ma mère, mamie Agor, qui est décédée. Elle fut tellement importante pour Jacqueline et ses enfants qu'elle gardait souvent chez eux. Et même chez elle durant les vacances. Pendant ce temps, ils étaient à l'abri.

Elle m'a raconté, alors qu'elle était chez eux, que Marc, qui avait à peine trois ans, pleurait dans son petit lit. Jean-Marie était entré dans la chambre et avait frappé si fort le gosse que sa joue était marquée. Ma mère était en colère et elle a donné un coup à Jean-Marie sur le bras, et a pris le gosse pour le sortir de la chambre.

Jean-Marie a toujours très bien caché son jeu, incroyablement, il a trompé tout le monde.

Nous avons tellement aimé ces enfants.

Yvonne Matéos

CXLVIII

L'histoire de la femme qui aimait les petits oiseaux.

Ma mère est née en 1940 en Algérie, à Bou Sfer, un village au bord de la mer Méditerranée, d'un père d'origine française et d'une mère émigrée espagnole. Elle a

aimé follement la nature de l'Algérie et il lui plait encore de dire aujourd'hui qu'elle a toujours cette terre rousse – *incomparable de beauté*, écrit-elle – dans sa chair.

Lorsque ma mère n'était pas à l'école, elle passait le plus clair de son temps à la ferme que géraient son parrain et sa marraine, les Salazar. Elle vénérât ces deux êtres dévoués à leur travail et pleins de gentillesse. Elle aimait observer son parrain s'occuper de l'arrosage des cultures, *regarder l'eau fraîche inonder la terre en courant le long des tranchées et se faire emprisonner dans les carrés de terre rousse, assoiffée et superbe.*

Les enfants du propriétaire de la ferme, Michel et Balthazar, y étaient aussi souvent qu'elle. Avec Balthazar, le plus jeune des deux frères qui avait son âge, elle prenait un immense plaisir à jouer. Lorsque ces deux-là n'allaient pas ouvrir les melons dans le champ pour vérifier bien avant le temps de la récolte s'ils n'étaient pas déjà prêts à être dégustés, les trois enfants s'affairaient à capturer de petits oiseaux qu'ils relâchaient ensuite. Sous la chaleur de plomb de midi, ils déposaient à terre un plateau rempli d'eau et suspendaient au-dessus un filet à l'aide d'un bâton. Lorsque les oiseaux venaient se désaltérer, les enfants tiraient sur la corde pour faire basculer le bâton et faire ainsi tomber le filet sur les oiseaux. Michel faisait l'admiration de ma mère : il apprivoisait les oiseaux. Ce dernier avait une cage dans laquelle il faisait entrer et sortir les oiseaux à sa guise.

C'est dans cette ferme que ma mère dit avoir ses plus beaux souvenirs d'enfance : un sanctuaire bienveillant où se mêlaient la terre, l'amour des Salazar, les enfants et les oiseaux dans une *liberté entière et douce.*

En pleine guerre d'Algérie, la famille dut fuir en France bien malgré elle et choisit de s'installer à Bordeaux. Lorsque ma mère emménagea dans son premier appartement, elle acheta une cage et un canari. Celui-ci pouvait voler de pièce en pièce. Un jour, il s'échappa par la fenêtre. Quelques jours après, il revint.

Lorsque nous vivions avec mon père, elle possédait une collection de moineaux en faïence. Ils étaient placés à hauteur d'enfant dans l'étagère vitrée du salon. À force de

jouer en cachette avec eux, j'ai fini par tous les casser par inadvertance. Elle ne les a jamais remplacés. Personne ne lui en a offert d'autres.

Aujourd'hui, son appartement est plein d'oiseaux de toutes les matières sur les murs, sur les tables et sur les commodes. Sur ses deux balcons, il y a des mangeoires et des fontaines d'eau qui attirent les moineaux, les mésanges, les étourneaux, les rouges-gorges et, à son grand dam, les pigeons.

Pas une seule conversation avec elle au téléphone ne passe sans qu'elle ne me mentionne la vie et les allées et venues de ses oiseaux.

XXVII

Je ne sais que très peu de chose sur l'enfance de mon père, mais je sais qu'elle ne fut pas heureuse et qu'elle fut vécue sous le signe de la violence et du mépris : Jacques, mon grand-père paternel, haïssait son fils. Lorsqu'il ne le battait pas pour le punir, il l'envoyait dormir dans la grange comme un chien. Cette haine était bien évidemment réciproque et il est fort possible que celle-ci ait déterminé le rapport de mon père avec le monde, avec son entourage.

Cette haine était connue de tous et s'exposait volontiers devant les autres membres de la famille ou encore devant les invités que pouvaient recevoir mes grands-parents. À cette époque, dans les années d'après-guerre, et chez ces gens-là, personne ne jugeait utile de cacher la violence. Le patriarche avait toute latitude pour exercer sa tyrannie et personne ne pouvait vraiment contester cela.

XXVIII

Carnet de ma mère.

Nous étions à Bordeaux au Tasta, la maison de mes beaux-parents. Ces derniers avaient de la visite. La tension entre le père et le fils était palpable...

Je crois que c'est Jean-Marie qui essayait de réparer un vélo. Je ne sais ce que Jacques faisait comme réflexions ou critiques, mais toujours est-il que d'un coup – sûrement après une insulte – le père s'est mis à courir après le fils... Puis le fils, qui

pesait peu en face du père, s'est jeté sur lui et le frappa à coup de poings sans arriver à le faire tomber. J'avais l'impression qu'il cognait un roc.

Tout le monde criait. Marc, qui avait à peine plus de deux ans, pleurait, effrayé par le spectacle et le bruit.

La bagarre interrompue, nous avons pris nos affaires, tout mis dans la voiture et nous sommes repartis en silence.

XXXI

Jacques avait été très explicite lorsqu'il se pencha à l'oreille de ma mère le jour même de son mariage avec mon père : « Merci de m'en débarrasser ! ».

Jusqu'à son dernier souffle, mon grand-père a haï son fils. S'il en avait eu l'occasion ou l'audace, il l'aurait fait disparaître de la surface de la terre. Alors que Jeannine, ma grand-mère, se mourait d'un cancer généralisé, mon père refusa d'aller la voir car il ne voulait pas croiser son père. Ma mère a accompagné ma grand-mère jusqu'à ses derniers jours et elle a finalement réussi à convaincre mon père de rendre visite à sa mère, malgré la présence de son père.

XXXII

Carnet de ma mère.

Avec mon beau-père, nous revenions de Fontenay le Comte. Nous avons fait quelques achats, entre autres de la viande de cheval qu'il était seul à consommer. Il n'a pas pu s'empêcher de parler de son fils. Il n'avait que des reproches à lui faire, même à propos de la maladie de Jeannine. Je ne sais si c'était justifié, mais je n'ai jamais vu autant de haine entre un père et un fils : « Si Jeannine meurt, je vends la Roselière. Il n'y mettra pas les pieds. Ah ça non ! Il n'y mettra pas les pieds ! ». J'écoutais. Ce jour-là, après le repas du soir, il est allé se coucher sans dire bonsoir pour éviter de le dire aussi à son fils. Il est mort le lendemain, d'un coma diabétique je pense. Il est mort avant Jeannine.

XXXIII

Ma mère n'a pas osé l'écrire dans son carnet – non seulement parce qu'elle ne peut en être sûre, mais également parce qu'elle ne veut pas que son hypothèse se sache –, mais, comme moi, elle est persuadée qu'il a ingéré une dose létale de médicaments. La dernière fois que j'ai vu mon grand-père, c'était lorsque je rendis visite à ma grand-mère qui se mourait. À la fin de mon séjour, il fit quelque chose qu'il n'avait jamais eu l'habitude de faire : il insista pour me ramener seul à la gare de La Rochelle. Je ne me rappelle plus avec exactitude de ce qu'il m'a dit, mais, ce que je sais, c'est que son attitude était étrange et que les mots énigmatiques qu'il prononça en me quittant sur le quai de la gare ressemblaient à des adieux. Peut-être ne supportait-il pas de voir mourir sa femme – et de se voir imposer la présence de son fils. Dans le train qui me ramenait chez moi, je ne faisais qu'y penser. La nouvelle de sa mort ne fut pas une surprise pour moi.

CLI

Mon frère Marc était un bel enfant, puis un très bel adolescent, grand, aux yeux marrons et aux cheveux châtain bouclés. D'une certaine manière, il ressemblait à mon idéal masculin, au genre de garçon dont je serais tombé amoureux s'il n'avait pas été mon frère. J'adorais observer son visage et le regarder marcher : il avait de la grâce. Il était profondément gentil, rêveur, sans malice, agréable et discret, avec assez de capacités intellectuelles pour ne jamais avoir de vraies difficultés à l'école – autant de qualités qui lui valurent d'être mis à l'écart du trio infernal que représentaient mon père, ma mère et moi.

Ma mère m'a donné plus d'attention et plus d'affection qu'à mon frère. Elle ne s'est jamais occupée de mon frère comme elle s'est occupée de moi qui avais de nombreux problèmes d'apprentissage et de comportement à l'école. Tous les soirs, pendant les périodes scolaires, presque tous les jours durant les vacances, ma mère m'aidait à faire mes devoirs et à rattraper les retards que j'accumulais pendant l'année.

Mon père a commencé à frapper mon frère très tôt, plus tôt que moi, alors qu'il n'était encore qu'un bébé. Mon arrivée dans la famille aura eu au moins un avantage pour lui : nettement plus insubordonné que lui vis-à-vis de mon père, c'est moi qui écopais des coups les plus violents.

Mon père n'aimait pas le calme, la douceur de mon frère. Il préférait mon caractère agité et insoumis, l'opposition que je lui manifestais régulièrement et qui lui rappelait très certainement celle qu'il avait vis-à-vis de son propre père lorsqu'il était enfant. Mon père fit de mon frère et moi des personnes bien différentes. Son attitude vis-à-vis de chacun de nous contribua à accentuer davantage nos distinctions et accrut notre éloignement : l'un accablé plus particulièrement par le mépris et les humiliations, l'autre blessé par les brimades et les coups. Pour survivre, mon frère s'est créé un monde intérieur où il avait enfin de l'importance. Un monde à ce point développé et complexe qu'il était parfois presque impossible de savoir quelle partie de ce qu'il pouvait dire appartenait à son imagination – dont il était enfin le héros – ou à la réalité. Pour survivre, je fus d'une agressivité sans borne avec quiconque m'était hostile, m'offusquait, ombrageait un tant soit peu mon soleil, empiétait sur mon territoire ou encore touchait à ma nourriture : à vingt-ans, il m'arriva de planter une fourchette dans la cuisse d'un ami qui, malgré plusieurs avertissements de ma part, s'entêta à chaparder des frites dans mon assiette.

Lorsque nous fûmes l'enfer paternel, mon frère fit sa crise d'adolescence : il ne supportait plus la moindre autorité, la moindre tentative d'intrusion dans la bulle qu'il s'était construite. Ma mère eut tout le mal du monde à le convaincre d'aller passer ses examens pour qu'il puisse obtenir son baccalauréat. Il devint violent avec moi. J'ai cru longtemps qu'il voulait remplacer mon père – s'emparer du sceptre de l'autorité dans la maison – et je lui en ai voulu. Mais il n'en était rien : il ne nous supportait simplement plus.

Mon frère n'a rien du caractère de mon père, ses colères n'ont rien de comparable avec celles de mon père – je ne pourrais pas en dire autant de moi. Il n'imagine certainement pas à quel point il ressemble à ma mère. Ils n'ont pas le mal en eux.

Alors que ma mère aurait été en mesure de réclamer à mon père des compensations financières pour elle-même et pour ses deux enfants – mon père gagnait alors très bien sa vie en tant que médecin du travail –, elle accepta le compromis que mon père lui proposa : chacun d’eux s’occuperait de la charge financière d’un enfant. Mon frère et moi étions stupéfaits de cette décision inique. Si nous nous attendions à ce que notre père souhaite dépenser le moins d’argent possible pour ses fils, nous trouvions aberrant que notre mère fasse une telle concession. Puis elle fit un autre choix encore plus catastrophique pour mon frère : elle s’occuperait de moi – comme d’habitude – et mon père de lui. Une décision qu’il ne lui a jamais pardonnée. Il se sentit une nouvelle fois abandonné par notre mère.

Mon frère entra à l’université sans trop savoir ce qu’il aimait ou voulait faire. Il commença à étudier l’histoire-géographie, puis l’économie, puis l’architecture. Mon père commença à s’impatier de le voir tergiverser sur son avenir professionnel. Il devait surtout estimer que ça lui coûtait trop d’argent. En âge de faire son service militaire, mon frère profita de ce moyen pour se débarrasser définitivement de la tutelle et des pressions de mon père. Il fit son service dans la police. Celle-ci capta ses aspirations, lui offrit une carrière professionnelle et un sentiment d’appartenance à un groupe qu’il n’avait jamais vraiment connu jusque-là.

*

Je n’ai finalement que peu connu mon frère : lui était la plupart du temps dans son monde et moi dans les jupes de ma mère. À l’adolescence, nous passions nos vacances séparés. Alors que je m’évadais chaque été chez ma grand-mère à Bordeaux, il restait la plupart du temps avec nos parents. J’avais quinze ans lorsqu’il partit faire ses études à plus d’une centaine de kilomètres d’où nous vivions avec notre mère. À dix-sept ans, je partis également faire les miennes. Après cela, je quittai la France pour vivre au Québec.

Je crois que j’ai plus de haine envers mon père pour ce qu’il a fait à mon frère que pour ce qu’il m’a fait.

*

Mon frère n'a pas mon esprit de vengeance, même s'il tente encore par tous les moyens de contenir sa colère. Le 7 janvier 2014, il m'envoya un courriel dans lequel il écrivit : *Même si l'on peut me prêter bien des défauts, cela fait bien longtemps que je ne m'emmerde plus à juger qui que ce soit...*

Mon frère était de loin le meilleur d'entre nous.

CCCXXXIV

À dix-huit ans, ma mère était une toute jeune infirmière en pleine guerre d'Algérie. Les blessés des deux camps affluaient à l'hôpital d'Oran. Les haines, les exactions se multipliaient. La terreur envahissait les places, les rues, les lieux publics, les foyers.

Un jour, ma mère évita de justesse une agression en sortant de l'hôpital. Pour rentrer chez elle, elle devait traverser toute la ville. Sur son chemin, elle remarqua un jeune Algérien qui se dirigeait vers elle d'un pas menaçant. Elle s'arrêta et mis la main dans son sac pour lui faire penser qu'elle possédait une arme. Le jeune homme s'immobilisa, puis fit demi-tour.

À propos de son mari, de sa vie avec lui, elle écrit : *Même toutes les violences de la guerre d'Algérie ne m'ont pas préparée à ça.*

CCCXXXV – CCCXLV

Carnet de ma mère.

Je ne savais pas, stupide, naïve, que le mal existait... J'essayais de comprendre. Jean-Marie était à plaindre, mais ce n'était pas une raison pour accepter, subir le pervers qu'il était. Je n'ai pas protégé mes enfants.

J'essaye de comprendre comment je vivais.

J'ai presque toujours vécu dans la peur.

Ma mère me donnait des ordres comme à un chien bien dressé : « Va au bar et dit à ton père de rentrer ! » ; « Va chez ton oncle, mais ne les salue pas en entrant ! » Ma mère : effrayante de cris, de reproches, de rage et de jalousie, en voulait à mes

tantes, les sœurs de mon père que j'aimais tant, à son beau-frère parce qu'il gagnait mieux sa vie que mon père. Elle se disputait avec les gens du village au moment des élections municipales... Elle n'était jamais en paix...

Mon père était infirme. Il était courtier en vin et ne courait pas après le travail... Il partait chaque matin à Oran avec son frère. Ils rentraient à midi pour manger. Son frère repartait travailler l'après-midi, mais mon père faisait sa sieste et ensuite allait au village retrouver ses amis qui étaient vigneron. Tous ses clients étaient ses amis et l'un d'eux, très riche, aimait beaucoup mon père et lui confiait toutes ses vendanges. Ils étaient petits cousins. Je crois que les deux s'aimaient beaucoup.

Mon père n'aimait pas ma mère. À la maison, les cris, les disputes étaient terribles. Je mettais ma tête sous l'oreiller le soir quand elle hurlait après mon père. Mon frère fut pensionnaire dès l'âge de dix ans. En rentrant pour le week-end, il me demandait « Ils se sont disputés? ». Je lui répondais : « Non, non, vraiment ! ». Je ne voulais pas qu'il souffre, mais il se doutait bien.

Ma mère a vécu une enfance et une adolescence difficiles. Elle a souffert. À onze ans, au lieu d'aller à l'école, elle servait de bonne à sa sœur qui avait épousé un homme riche...

CCCXLI

Éléonore, la mère de ma mère, était née en Algérie. Sa famille faisait partie des colons pauvres espagnols qui avaient tenté d'échapper à la misère dans leur pays.

Dès l'âge de onze ans, Éléonore travaillait comme servante chez sa propre sœur qui avait épousé un homme riche, un Français, propriétaire de nombreux hectares de vignes. Pour ces émigrées espagnoles, marier un colon français était certainement un moyen de sortir de la pauvreté. Éléonore parvint à épouser l'un d'eux, un handicapé.

Très rapidement, sa vie de femme au foyer, limitée aux tâches ménagères et à l'éducation de ses enfants – un garçon puis deux filles –, ne la satisfit pas. Elle voulait plus – ou autre chose –, devenir quelqu'un, avoir de l'influence au-delà des quatre

murs de sa maison qui la transformaient petit à petit en une sorte de despote envers sa famille.

N'ayant presque pas eu d'éducation et subissant de plein fouet toutes les barrières que ce manque lui imposait, Éléonore s'est battue contre son mari pour que ses filles puissent faire des études alors qu'il n'en voyait pas l'utilité. Selon lui, un bon mariage devait leur assurer bonheur et prospérité.

Son arrivée en France fut pour Éléonore une libération. Son mari handicapé, courtier en vin, n'a jamais pu retrouver du travail. Elle dut subvenir seule aux besoins de ce dernier et de leur cadette qui habitait encore chez eux. Autodidacte, elle apprit à travailler dans des milieux d'hommes et à se faire respecter par eux. À la fin de sa carrière, elle travaillait dans une compagnie de fabrication de meubles pour les commerces de détail et gérait seule les ventes et les employés en l'absence du patron. Elle finit par avoir presque tous les pouvoirs, à la maison comme au travail.

Elle eut deux maris et plusieurs amants, dont son dernier patron. Son premier mari, mon grand-père, mourut dans un accident de voiture alors qu'elle conduisait. À la mort de son second mari, elle fit savoir à toute la famille qu'elle en cherchait activement un troisième.

*

Jeune adolescent, je passais tous mes étés chez elle. Nous avions énormément d'affection l'un pour l'autre. Parmi ses petits-enfants, j'étais son préféré : j'avais son caractère – ou, du moins, sa force de caractère –, et mes cousins et cousines n'enduraient pas sa manière de tout contrôler, surtout la vie de ses proches. Même si je l'admirais, que son autorité et que sa liberté me fascinaient, je n'hésitais pas à la défier, à m'opposer à elle jusqu'à lui reprocher avec véhémence et à plusieurs reprises de nous avoir laissés, ma mère, mon frère et moi, dans l'enfer dans lequel nous avait plongé mon père – « Si j'avais su, si j'avais su que c'était à ce point... », me répétait-elle à chaque fois à voix basse et les yeux rivés au sol.

Alors que je devais avoir quinze ans et que j'étais contraint de voler des magazines pornographiques homosexuels chez les marchands de journaux pour pouvoir en

obtenir, Éléonore fouilla dans ma valise et en découvrit plusieurs exemplaires. En rentrant du cinéma ce jour-là, je les ai retrouvés soigneusement découpés, page par page, en petits morceaux, dans la poubelle de la cuisine. Éléonore a toujours su quoi chercher, comment le chercher et de quelle manière elle allait signifier à l'autre son point de vue. Un peu abasourdi au-dessus de la poubelle, je lui dis de ne plus jamais recommencer ce qu'elle venait de faire. Elle ne dit pas un traitre mot. Pas une seule fois nous n'en reparlâmes. Pas une seule seconde je n'ai pensé qu'elle révélerait mon secret qu'elle était la première à découvrir.

*

Éléonore respectait celles et ceux qu'elle appréciait et qui lui tenaient tête. Les autres, elle les manipulait sans l'ombre d'une culpabilité pour obtenir ce qu'elle voulait.

Éléonore était une petite femme qui marchait en permanence sur huit centimètres de talon.

CCCXXXIX

Ma mère avait une trentaine d'années lorsqu'elle a rencontré mon père. Elle était alors hospitalisée pour une hépatite B dans le service de médecine à l'hôpital Saint-André de Bordeaux. Elle était à ce point affaiblie que c'est la seule fois de sa vie, m'a-t-elle dit récemment à ma grande surprise, où elle a pensé qu'elle risquait de mourir. Mon père était étudiant en médecine et externe dans ce service. Il avait huit ans de moins qu'elle. Pendant les deux mois que dura l'hospitalisation de ma mère, il venait la voir dès qu'il le pouvait, à chacune de ses pauses et après ses cours à la faculté. Ma mère était aussi étonnée que ravie de recevoir autant d'attention et, lorsque mon père lui dit qu'il ne faisait pas cas de ses fausses dents, ma mère considéra les paroles de mon père comme *miraculeuses, inimaginables* et se mit à le voir comme quelqu'un de *bien*.

Il ne fait aucun doute que mon père tomba éperdument amoureux de ma mère, elle représentait tout ce qu'il n'avait pas eu jusque-là : amour, générosité, écoute. Comme un enfant démuné, il voulut garder tout ce qu'elle avait à offrir pour lui. Le passé

amoureux de ma mère, ses amis et les deux enfants qu'ils auront par la suite furent tous des obstacles qu'il se devait de repousser ou, mieux, d'écraser.

Le peu d'estime, voire le mépris, que ma mère avait pour elle-même – sa soi-disant *laideur* – la rendait plus vulnérable que quiconque en face de l'être qu'était mon père : il a tendu ses fils à même les brèches de ma mère et, entre menaces et violences, en a créé d'autres pour tisser sa toile et l'isoler autant qu'il le pouvait.

La dot à la laideur prête bien des appâts.

CCCXXXVII

Carnet de ma mère.

La laideur, croyez-moi, c'est une grande souffrance. Ou alors il faut être intelligent !

Très tôt, j'ai découvert ma laideur. Seuls mes cheveux étaient beaux. Je me souviens, la famille était en balade avec des amis au barrage de Beni Bahdel. Ils ont décidé de prendre une photo. Une seconde avant le déclenchement, je me suis baissée pour être absente de la photo.

Il y a eu un moment tôt dans ma vie où le regard sur moi, impitoyable et réaliste, m'a mise définitivement entre parenthèses. J'ai vécu pour les autres, pour les amitiés – j'étais la meilleure des amis, je savais écouter –, sans plus jamais espérer être aimée, moi, pour moi. Je suis entrée dans une bulle d'où je ne suis plus sortie.

Un jour au village, j'allai saluer Marie, ma marraine. Elle me regarda avec une grande tendresse qui devait cacher un peu de désespoir. Elle m'a dit pour me consoler « Que tu as de beaux yeux ! Tu es belle... » Merci marraine. Dommage que ce ne soit pas la vérité, mais tu le disais avec un tel cœur. Tu aurais tellement voulu que ce soit vrai et que je sois un peu plus heureuse.

Lorsque j'ai eu de graves problèmes avec mes dents, c'en était trop pour moi. J'avais les dents gâtées, surtout les incisives qui se voyaient : je remplissais avec du coton l'espace de la carie, cela intriguait les copines... Régulièrement on m'arrachait des dents. Une fois, on m'en a retiré douze d'un coup. Ça faisait beaucoup... Très tôt

il a fallu qu'on me pose un dentier. Ma mère a refusé qu'on me pose un appareil fixe, c'était trop cher disait-elle. Le mien, il fallait l'ôter et le brosser après chaque repas. À cette époque, j'étais pensionnaire à Oran. J'avais honte de l'enlever devant mes camarades dans la salle de bain commune et nous n'avions pas le droit de monter dans nos chambres dans la journée. Je n'ai rien dit à qui que ce soit.

Je n'ai jamais été invitée par un garçon, ni au village ni à la plage ni au bal. Mes cousines étaient belles, sympas. Elles dansaient, vivaient, moi, j'étais dans ma bulle. Je me souviens, assise sur un des murets de la place du village, je leur racontais des histoires d'amour que j'inventais. Elles écoutaient, moi je me fabriquais des vies... L'imagination me sauvait.

Pour exister, il faut s'aimer un minimum.

XXXVI

Mon père n'a jamais vraiment fait partie d'une quelconque bande d'amis. Rares ont été les fois où nous recevions chez nous plusieurs de ses connaissances, car mon père n'a jamais eu de véritables amis – ou peut-être Catherine, notre voisine et sa maîtresse – au sens où on l'entend généralement : quelqu'un qui connaît nos secrets, un confident que l'on considère comme son égal. Mon père ne s'entourait que de personnes qui étaient intellectuellement inférieures à lui, dont la situation financière ou le statut social était considéré au-dessous du sien. C'était la seule manière pour lui d'avoir un ascendant sur les autres, d'être maître de son monde.

XXXIV

Bien que mon père trompât régulièrement ma mère avec de nombreuses femmes – un grand soulagement pour elle, malgré les maladies vénériennes qu'il lui transmettait –, il était d'une jalousie extrême, particulièrement envers le premier amour de ma mère : Claude.

XXXV

Carnet de ma mère.

Soir de crise, de jalousie. Toutes les décorations murales, les affiches, tout est arraché et jeté avec rage. Il lui fallait supprimer le passé, mon passé.

Il s'est mis à être de plus en plus jaloux : « Si je rencontre Claude près de toi, je vous tue tous les deux ! », « S'il traverse la rue devant moi, je l'écrase ! »...

Je me suis dit qu'il fallait pardonner ses comportements à cause du mal que je lui avais fait en me confiant à lui.

Après le mariage, la vie est devenue un cauchemar. J'étais sous son emprise. Il me harcelait pour que je lui donne des détails sur ma relation avec Claude. J'étais prise dans un cauchemar : coups et insultes, suivis de déclarations d'amour.

L'horreur de la jalousie ; je me dis qu'avec le temps... il changerait...

Après notre mariage, pendant des semaines, des mois, il comprenait que je ne l'aimais plus. Dès que nous étions couchés : coups de pieds pour me faire tomber du lit, tirage de cheveux, coups de poing. Une fois à terre, je me réfugiais dans la pièce à côté et revenais me coucher quand il venait me chercher. Dans le lit, je pleurais doucement, silencieusement. Et le matin, je repartais travailler.

Pendant des nuits et des nuits, je pleurai en silence.

Plusieurs fois, il a mis un oreiller sur mon visage en appuyant très fort pour que je ne puisse bouger. Je respirais le plus lentement possible pour ne pas étouffer... C'était terrible. Un fou. Mais, je me demande si, finalement, il n'espérait pas m'étouffer vraiment. Et cette ordure le faisait également avec nos enfants.

CLVIII

On ne peut finalement cacher que de petites choses. Sinon, inévitablement, ça déborde. Le corps ne pardonne pas les secrets.

Ma mère contracta deux cancers. Mais elle est très forte ma mère, elle nous les cacha les deux fois et survécut.

CLXII

Plié au-dessus de ma table,

Les yeux baissés sur un chemin tendu comme un arc.
Le sens d'une histoire regagne sa place,
Envahit d'abord un creux, puis s'étend à tout le corps.
Une pensée s'abat.
Sur la table, un couteau cherche son porteur.
Et les mots dans ma tête se matérialisent en panique,
Et ma tête tourne de plus belle,
Et je panique,
Je panique.
Matière à corps, bête à esclavage.
Douleur induite, bête à douleur.
Je respire,
Je bouscule l'extérieur vers l'intérieur,
L'intérieur vers l'extérieur.
Je m'adresse à l'ami et parais plus fou encore,
Je n'ai plus de mots pour retenir le couteau.
Plus rien ne m'appartient, tout est plus fort.
Comme un noyé dans un pré sans radeau.
C'est le temps qui te place,
C'est le temps qui t'enlève.

XXXVII

Carnet de ma mère – s'adressant à mon père.

Jean-Marie, je déteste celle que j'ai été encore plus que je te déteste.

Un jour où tu devais être lucide et complètement désespéré, tu m'as dit : « On devrait mourir ensemble, tu ne voudrais pas ? » Je t'ai répondu : « Sûrement pas, meurs toi si tu veux. »

Je me suis encore trompée, c'était une bonne idée. Les enfants auraient été débarrassés de deux misérables. Avec n'importe qui ils auraient été plus heureux.

CCCXXI

Mon père, tu n'es plus espéré – *être espéré, c'est ce qui tient vivants les vivants*. D'ailleurs, l'as-tu seulement été un jour par quelqu'un – une personne qui te connaisse vraiment ? Tu dois le ressentir au fond de toi et je me demande bien par quel miracle, par quelle force – par quel mensonge –, tu te tiens encore debout !

XXXVIII

Lettre adressée à mes parents de la part de la Direction de l'école Thiers.

Avignon, le 24 juin 1983.

Le Directeur de l'école et Madame Hertel, institutrice, ont constaté, à deux ou trois reprises, que l'élève Jean-François Mauger portait des traces qui semblaient être des marques de coups. L'enfant, interrogé, dit que son père l'avait corrigé.

XXXIX

Malgré les marques de coups que je portais régulièrement – bien plus *qu'à deux ou trois reprises* –, c'est l'unique fois où le personnel enseignant de l'école m'interrogea. Il n'y eut aucune suite à ma déclaration, aucune conséquence. À la maison, personne ne parla de ce courrier envoyé par l'école. Sans doute devrais-je être reconnaissant envers mon père de ne pas m'avoir fait payer cette dénonciation. Qu'avait-il bien pu répondre au directeur de l'école ? Lui, le médecin.

Voilà le monde de l'enfant que j'étais. Je compris assez rapidement qu'absolument rien ne pouvait me protéger. Il fallait que je le fasse moi-même.

XLI

L'enfant que j'étais est mort. Il agit sur moi comme un membre fantôme.

Et parfois, indésirable, il prend possession de moi avec la puissance d'un éclair, venant je ne sais d'où, de je ne sais quelle partie de mon système nerveux que je croyais morte. Frappé par sa foudre, m'entourant d'une nuit des plus noires et des plus denses,

m'isolant du monde, me soustrayant au temps, à toute réalité extérieure, m'abîmant encore et encore.

*

(Je ressens ses coups, j'entends ses foudres, j'écris mes nuits.

J'écris mes coups, j'écris mes foudres, j'écris ses nuits.

Sommes-nous en train de nous rapprocher ?)

XLII

Si vous avez d'authentiques souvenirs, vous avez de vraies réactions humaines. [...] Les gens se fient aux détails. Mais la mémoire ne fonctionne pas ainsi. On se souvient en ressentant. Tout ce qui relève de la réalité doit être désordonné. [...] Je peux vous montrer, asseyez-vous. Pensez au souvenir que vous voulez que je voie. Sans forcer. Contentez-vous de visualiser. Laissez-le se dérouler.

*

De toutes mes frayeurs, il ne me reste que très peu de souvenirs. Elles sont organiquement liées à mon système nerveux – aux impulsions nerveuses plus qu'à ma mémoire. Malgré mes trous de mémoire, tout est là, rien ne s'est perdu.

Pas un jour sans peur, sans la menace que tout pouvait éclater tout le temps, que nos corps pouvaient être fracassés. Toujours : l'assurance de l'intranquillité.

*

(Percussion, en physique : une action consistant à provoquer un choc mécanique.

Je fragmente les images et les sensations d'une histoire déjà fragmentée. J'éclate les formes pour qu'il n'en reste que les percussions au détriment de l'harmonie. Et je les utilise de manière abondante. Il faut une forme qui corresponde à mon récit et – comme en musique – le rythme qui le caractérise : syncopé. La manipulation des fragments me permet de recréer la tension originelle, la terreur de l'enfant. C'est également cette tension retrouvée qui a fait émerger certains souvenirs enfouis.)

*

(Écrire répare, rassemble le disloqué, redonne forme au déformé, rappelle l’oublié. Mais réparer comporte des dangers dont on ignore toujours l’ampleur exacte. Je me répare avec la crainte immense de réparer également le monstre qu’était mon père.

J’ai l’impression que ces images de violence sont subordonnées les unes aux autres. J’écris en sentant la présence de mon père, de son regard : cette organisation dans ma mémoire est la sienne. Tous mes efforts, je les mets à déconstruire cette terreur, à démanteler cette syntaxe d’un mal au centre de laquelle je me trouve. C’est une grammaire faite de règles qui n’ont malheureusement rien d’arbitraire – dont on pourrait se défaire aisément –, qui ne relève pas du hasard, et qui s’installe insidieusement dans votre corps, qui déploie ses racines, tend ses fils, reconstruit une narration déjà existante qui prend possession de vous, qui se prend pour vous – et qui n’est pas vous.

Est-il seulement possible de délier ce qui s’amalgame dans la terreur, d’essoucher une par une – fragment par fragment – les racines du mal ? J’ai l’impression de ne pas y arriver : à chaque coup que j’assène à mon père, revient dans mon esprit le coup qui l’a provoqué, celui qu’il avait imprimé sur mon corps, qui écrase de son poids chacun de mes mots.

Je ne me berce pas d’illusions : je sais que ce mal en moi jamais ne se taira, que je ne viendrai pas complètement à bout de lui ou, du moins, que je ne peux le faire en une seule fois – ou en un seul livre – sans risque de perdre immédiatement toute structure et de m’effondrer définitivement. Il me faut assumer une part de ce mal, l’endosser, m’en servir peut-être, ne serait-ce que pour qu’il atteigne mon père. Ce livre doit tuer, avant qu’il ne me tue.)

*

J’écris comme on pratique une saignée.

CLXX

Le mensonge est le corollaire de la violence. Personne n’échappe sans mentir impunément durant toute une vie aux conséquences d’une telle violence exercée sur

les autres. Pour cela, il faut mentir tout le temps à tout le monde, sans exception, s'isoler complètement dans le mensonge et, pour y mettre un peu de ferveur, il faut inévitablement savoir se mentir à soi-même et mon père excellait également dans ce domaine.

CLXVIII

Mon père est né dans la région des Deux-Sèvres, l'une des régions françaises où, dit-on, la population est la plus pingre. Une étude récente mentionne que c'est dans cette région que les gens invitent le moins de personnes lors des mariages et dépensent le moins pour leurs convives. Mais, c'est surtout de sa mère, Janine, que mon père a hérité de son avarice.

J'appris très tôt ce qu'était la radinerie. Les rapports qu'entretenaient mes grand-mères maternelle et paternelle avec l'argent étaient diamétralement opposés. Lorsque j'étais en vacances chez Éléonore, celle-ci me donnait deux fois la somme requise avant de m'envoyer faire des achats courants comme du pain ou du sucre. À mon retour, alors que je lui tendais sa monnaie, elle me disait de garder cet argent pour aller au cinéma et, au moment d'aller voir le film, me donnait des pièces supplémentaires pour s'assurer que j'aie assez pour payer. Quant à Jeannine, elle s'appliquait méticuleusement à me donner la somme d'argent la plus exacte possible – elle se trompait rarement – et, lorsque je revenais, j'avais à peine le temps de franchir la porte de la maison qu'elle me réclamait les quelques centimes que j'avais au fond de la poche.

À la maison, c'est ma mère qui achetait nos vêtements, nos cadeaux d'anniversaire, payait nos sorties et nous donnait de l'argent de poche. Mon père ne s'en est jamais occupé. Ma mère savait à quoi s'attendre de lui : pas grand-chose. Durant plus d'une dizaine d'années après leur divorce, je me rappelle n'avoir reçu que deux cadeaux de lui pour mes anniversaires : un CD et lecteur CD portatif. Je dus insister très fort pour obtenir le second : alors que la majorité des adolescents de mon âge autour de moi

possédait cet objet depuis longtemps, il m'avait fallu me justifier pendant plusieurs heures pour lui démontrer en quoi cet objet pouvait m'être utile afin de l'obtenir.

Lorsque mon père fréquenta d'autres femmes, c'était elles qui nous offraient des cadeaux avec leur propre argent.

Ma mère se rappelle encore la fois où mon père, qui revenait de chez notre voisine Catherine alors qu'un représentant de livres était chez elle, lui annonça qu'il venait de lui acheter deux dictionnaires sur l'histoire de la peinture. Ma mère, qui apprécie énormément la peinture, en fut ravie. Elle déchantait rapidement lorsqu'elle s'aperçut qu'il s'était contenté de les commander. Face à l'étonnement de ma mère lorsqu'elle reçut les deux ouvrages accompagnés de la facture à son nom, il lui dit : « Ce qui est à moi est à toi ! » Voulait-il dire l'inverse ? Elle dut les payer elle-même, en plusieurs mensualités, compte tenu de leur prix élevé.

Lorsque nous avons fui la maison familiale, ma mère a abandonné une quantité importante d'affaires à elle, dont les quelques cadeaux que mon père lui avait offerts, incluant les deux fameux dictionnaires sur l'histoire de la peinture. Ma mère les lui réclama des années plus tard et mon père promit de les lui envoyer. Elle les attend toujours – à vrai dire, elle ne les a jamais attendus.

Lors d'une de mes dernières visites chez mon père, je cherchais un livre à lire dans sa bibliothèque. Mon choix s'arrêta sur le *Voyage au bout de la nuit* de Céline dans une collection en format de poche. N'ayant pas eu le temps d'achever ma lecture avant de partir, je lui demandai s'il voulait bien me le laisser. Il refusa en prétextant qu'il manquerait à sa bibliothèque. Je volai le livre avant de quitter sa maison.

*

22 août 1983. Première procédure de divorce avortée.

Devant les avocats, ma mère refusa qu'une pension alimentaire lui soit versée par son mari. Demandant que la garde de ses enfants lui soit accordée, elle fut également *d'accord pour ne solliciter aucune pension alimentaire à titre de contribution à l'entretien des enfants.*

Mon père réclama qu'une pension lui soit versée sous prétexte que sa femme gagnait plus d'argent que lui. Aucun des avocats n'osa enregistrer sa demande dans la requête qui fut remise au juge.

CLXIX

« Séducteur », c'est le mot qui revenait le plus souvent dans la bouche des rares personnes qui côtoyaient mon père et qui éprouvaient envers lui une certaine affection. Parmi les nombreux modèles de séducteurs qui existent, mon père fait partie de celui qui consiste à se faire passer pour quelqu'un qu'on n'est pas. C'était d'ailleurs lorsqu'il lui fallait jouer un rôle de composition – et uniquement dans ces moments-là – que sa personnalité était le plus stable, sans variation de tempérament, sans crise de colère, sans propos mesquin envers autrui.

Il réservait principalement son charme à ses maîtresses. Lorsque celles-ci avaient des enfants, il savait être attentionné, chaleureux avec ces derniers. Il lui arrivait même de jouer avec eux ou de leur prodiguer de sages conseils. Ces dames étaient émerveillées de voir un homme s'accroupir, se mettre à la hauteur d'un enfant avec autant de tendresse. Ma mère connaissait la plupart d'entre elles et, lorsqu'elle assistait au manège de mon père, cela la révoltait, non pas qu'elle ait été jalouse envers ces femmes, mais parce qu'elle savait que son mari avait un tout autre comportement avec ses propres enfants.

Mon père savait planter ses jolis yeux verts dans les yeux de celles et ceux qu'il voulait bernier. Il savait faire preuve d'humour ou encore d'attention. Je n'ai jamais réussi à évaluer s'il ressentait un réel plaisir à faire cela, chacun de ses gestes étant systématiquement guidé par un objectif qu'il tenait caché de tous et principalement de ses proies.

Cette séduction opérait également grâce à son statut de médecin. Il connaissait parfaitement l'attrait que celui-ci pouvait générer chez ses conquêtes et l'admiration qu'il provoquait parfois parmi les membres de notre famille.

CCCLVII

Je ne compte plus les fois où j'ai entendu ma mère et sa seconde épouse me dire que ma pourriture de père les avait menacées d'attenter à sa propre vie. Tout un martyr !

CXCI

Mon père était toujours contrarié après les réunions de famille qu'il détestait, particulièrement les réveillons de Noël – peut-être était-ce dû à l'idée de partage qui accompagne cette tradition. Plusieurs fois, au lendemain de cette fête, il était entré dans nos chambres pour briser une bonne partie des jouets que nous avions reçus.

Dans ces moments-là, sa violence – son désir de tout détruire – n'était pas dirigée contre mon frère et moi, seuls les jouets étaient visés. Il se tenait alors debout, fixait avec des yeux fous de rage les jouets et leur assénait une série de coups de talon capable de réduire toute chose à l'état de poussière. Malgré la peur qui me tétanisait en regardant cet homme en furie, il me semblait apercevoir un enfant jaloux des jouets d'un autre enfant. Peut-être aussi nous trouvait-il simplement indignes des cadeaux qu'on nous offrait.

CLXXIII

Carnet de ma mère – s'adressant à mon père.

Jean-Marie, tu étais fort pour insulter les plus faibles.

Nous nous rappellerons toujours lorsque tu as insulté la voisine, une femme bien sûr, la femme du kinésithérapeute. Mais c'était devant un autre voisin, l'imprimeur qui, béni soit le ciel, a bien réagi en te filant un coup de poing qui t'a allongé sur le trottoir. Je crois que tu as perdu un peu connaissance. À ce moment-là, nous faisons chambre à part. Le lendemain matin, tu m'as reproché avec véhémence de n'être pas allée voir si tu allais bien pendant la nuit ! Un peu plus tard dans la journée, nous t'avons vu avec Marc depuis notre fenêtre : tu mettais ta main sur l'épaule du gars de l'imprimerie. Qu'est-ce que tu lui as dit pauvre minable ? Marc était écœuré et moi aussi en te voyant lui cirer les pompes.

Tu rampais devant les plus forts que toi. Tu enveloppais ta personnalité mauvaise, sadique, manipulatrice et perverse dans de grandes démonstrations de jovialité, de charme, de discours superficiels, de grands sourires, et de mains qui caressent ce qu'elles peuvent sans ne jamais rien apporter.

Je me souviens aussi du « courageux » bras d'honneur que tu as fait à un automobiliste qui roulait vite avec une voiture de sport et que tu as doublé. Il t'a rattrapé, t'a bloqué, est descendu de sa voiture et il est venu te trouver à ta portière. Tu t'es cramponné à ton volant lorsqu'il t'a dit : « Alors, tu descends maintenant ? » Tu étais effrayé. Quel spectacle ! Le type non seulement était courageux, mais intelligent : en nous voyant, il a eu pitié de nous. Il est reparti écœuré, en ayant certainement tout compris de la situation.

Toi, ton courage, c'était de cogner femme et enfants.

Je t'ai dit souvent : « Va voir un psy pour te faire aider... » Tu répondais : « Et alors, il faudrait que je me soigne toute ma vie... que je prenne tout le temps un traitement... pas question ! »

CXXXVIII

Jeannine connaissait une partie des violences que son fils faisait subir à sa belle-fille et à ses petits-enfants. Mais chez ces gens-là, la réputation passe avant tout. Elle avait été très insistante auprès de ma mère : « Jacqueline, surtout, ne dites rien à votre mère ». Ma mère, bien sûr, se tut.

LV

Je m'enfuis d'abord à l'âge de dix ans après une réunion de parents d'élèves à l'école.

Ma mère devait annoncer à mon père mes terribles résultats scolaires. Assis à côté d'elle dans la voiture, je devais faire vite, quatre kilomètres seulement séparaient l'école de la maison. À un feu rouge, j'ouvris la portière et je me mis à courir sans savoir où aller. Ma mère me chercha pendant plus d'une heure. Je n'ai aucun souvenir

de cette heure-là. Je sais seulement qu'elle m'a retrouvé, car je me souviens encore de la violence des coups de mon père, de ses coups de pieds et de ses coups de poings. J'avais eu l'audace de « faire peur à ma mère », m'avait-il dit en me trainant jusqu'à ma chambre. Dans ce cas-là – et seulement dans ce cas-là –, le seul avantage d'être un enfant, c'est d'avoir un petit corps, d'avoir une tête assez petite pour la glisser entre le carrelage et le bois du sommier du lit pour épargner le plus possible son visage – s'épargner les signes trop visibles de la honte.

*

(Plusieurs semaines après avoir écrit ce fragment, deux éléments me revinrent en mémoire. Le premier, une sensation, la fraîcheur du gant de toilette que mon père déposa sur ma peau brûlante et tuméfiée. Le second, l'ordre qu'il donna à ma mère et à mon frère de rester dans la cuisine pendant qu'il me corrigeait dans ma chambre.

L'écriture opère une sorte d'hypnose, capable – à travers l'émotion ressentie au moment de la réminiscence d'un souvenir, puis celle liée à la matérialité de mots écrits – de faire resurgir d'autres souvenirs enfouis plus profondément.

Après chaque fragment, je me demande si c'est le dernier. Et puis non, un autre commence à se former dans mon esprit. Je le pousse devant l'autre. Ainsi de suite. Je ne sais pas vers quoi ou vers où je les pousse. Mais je les pousse et ils s'accumulent, se glissent entre d'autres. Je m'applique à ce que cet amas qui compose ce récit n'ait pas de forme.

Je crains qu'à la fin, il en ait une.)

LVI

Hiver 1985. Je m'enfuis une seconde fois à l'âge de onze ans.

Il faisait nuit et il neigeait. Mon père était assis sur le long banc en bois de la table de la cuisine. Il m'avait placé face à lui à califourchon sur ses genoux – ce fut un des très rares gestes d'affection de mon père.

Mon père ne tarda pas à me faire une remarque désobligeante. Je me mis à froncer les sourcils pour lui exprimer mon agacement – ma mère me racontera plus tard que je

l'avais « fusillé du regard ». Il écarta soudainement les jambes et mon petit corps s'abattit violemment sur le carrelage. Le bruit du choc résonna dans toute la cuisine.

Cette fois-là, je n'avais pas l'intention de participer à une nouvelle démonstration de violence. En une fraction de seconde, je me relevai et me mis à courir vers la sortie, dévalant les marches du grand escalier deux par deux. Mon père me poursuivit en hurlant après moi.

Elle est stupéfiante cette énergie que nous déployons lorsque nous sommes en danger. J'ouvris la lourde et grande porte d'entrée qui donnait directement sur la rue. En chaussettes, je courus le plus rapidement possible sur la neige pour semer mon père qui était à mes trousses. Je parcourus plusieurs kilomètres en direction du centre-ville. Je ne savais ni où aller ni à qui m'adresser. La peur, le froid et la nuit. J'étais complètement perdu et frigorifié. Tout mon corps tremblait.

Les rues étaient désertes. Je me mis à sonner à toutes les portes. Alors que je commençais à douter de ma résistance au froid qui m'envahissait, une jeune femme répondit à son interphone. Je lui dis que j'étais en danger et que mon père me poursuivait pour me battre. Elle m'ouvrit la porte de l'immeuble et m'invita à monter jusqu'à son appartement.

C'était une étudiante qui habitait seule. Elle me trouva complètement trempé, les cheveux couverts de neige fondue, avec des lambeaux de chaussettes pleines de boue aux pieds. Elle était paniquée. Elle m'apporta une serviette et me donna une nouvelle paire de chaussettes, puis m'interrogea sur ce qu'il venait de m'arriver. Elle me proposa étrangement d'appeler mes parents. Je le lui interdis et la menaçai de m'enfuir à nouveau. Décontenancée, elle me demanda si je connaissais quelqu'un qui puisse me porter secours. Je pensai alors immédiatement à Noëlle – la mère de Marjorie, ma seule véritable amie d'enfance – qui habitait à environ deux kilomètres de là où je me trouvais.

Il était très tard, mais Noëlle décrocha son téléphone. J'expliquai encore une fois la situation. Elle me dit qu'elle allait trouver une solution et me demanda si j'étais en mesure de me rendre jusque chez elle. Je lui répondis que j'en étais capable. Après

m'avoir fourni une vieille paire de chaussures à elle, la jeune femme me laissa repartir seul dans la ville.

Toujours en courant pour réduire les effets du froid, je me rendis à destination. Noëlle m'observa et se précipita sur le téléphone. Le combiné téléphonique à l'oreille, elle me dit hésiter entre appeler la police et appeler mes parents. Elle prit toute seule la décision de téléphoner chez moi. J'entendais la voix de ma mère et, par-dessus, celle de mon père. Ma mère voulait me parler. Malgré la peur que ce soit mon père qui se mette à parler, j'obtempérai. Ma mère me fit comprendre que c'était mon père qui viendrait me chercher.

De cette courte conversation, je ne retiens que cette unique phrase extrêmement distincte de ma mère : « Ton père ne te fera pas de mal, il est calme ! » Lorsque je vis mon père dans l'entrebâillement de la porte de chez Noëlle, quelque chose d'énorme et d'indistinct mourut en moi. Un froid polaire s'installa en moi.

Dans la voiture, mon père me posa plusieurs questions sur le parcours que j'avais effectué dans la ville. Je ne lui répondis pas. J'étais muet. L'image de mon père et moi dans la voiture est la dernière qu'il me reste en mémoire de cet événement. Je n'ai aucun souvenir de ce qu'il s'est passé à mon retour : ni de la réaction de ma mère en me voyant, ni de celle de mon frère, ni de l'attitude de mon père, ni des gestes, ni des mots de chacun d'eux, rien.

Le lendemain, je demandai à ma mère de me conduire chez l'étudiante pour lui rendre ses affaires et pour lui apporter une jolie plante afin de la remercier pour son aide. Dans la voiture, elle me dit qu'elle s'était fait énormément de souci pour moi. Je lui répondis : « Maman ne t'en fais pas, moi, je m'en sortirai toujours ».

*

Des années plus tard, ma mère me raconta ce que mon père et elle avaient fait de leur côté durant ma fugue. Elle me dit qu'après m'avoir cherché sans succès dans le quartier, ils étaient allés au poste de police. Elle me répéta à plusieurs reprises qu'elle ne se rappelait plus parfaitement des échanges qu'ils avaient eus avec les trois policiers présents – trois hommes. Elle s'étonne de ne plus se souvenir de ce que mon père leur

avait dit en aparté. Elle se rappelle seulement leur avoir mentionné que j'étais parti en chaussettes et en pyjama sous la neige et de l'unique et déconcertant commentaire qu'un des policiers lui avait fait : « Vous savez, à cet âge, les enfants fuguent souvent, ne vous inquiétez pas ! »

Les policiers ne firent aucun signalement, aucune recherche, et ils ne rappelèrent jamais mes parents pour savoir si j'étais bien revenu à la maison.

LVII

« Ton père ne te fera pas de mal, il est calme ! »

Ce n'est que récemment que j'ai rappelé à ma mère cette phrase qu'elle m'avait alors adressée. Elle était en visite chez moi à Montréal, nous étions assis tous les deux sur mon canapé.

- Comment a-t-il réussi à te convaincre de le laisser seul venir me récupérer chez Noëlle ?

- J'étais folle ! Je ne me le pardonnerai jamais !

Voyant ses larmes couler à flots, je m'arrêtai de l'interroger.

Je ne supporte pas de voir ma mère pleurer – au diable les explications !

LVIII

L'été qui suivit ma fugue, Noëlle devait passer me prendre pour m'emmener jouer à la campagne avec Marjorie. Mon père m'avait encore confiné dans ma chambre. J'entendais la conversation à travers la porte. Noëlle lui expliquait qu'elle s'était déplacée exprès, comme convenu, pour venir me chercher. Elle ajouta qu'il aurait pu au moins la prévenir. Mon père ne changea pas d'idée. Il venait de prendre sa revanche. Il devait jubiler. Bien que je susse que ma mère était avec eux, je n'entendis aucun mot sortir de sa bouche.

Marjorie s'était adossée à la porte et la grattait pour m'indiquer sa présence. De l'autre côté de la porte, je grattais aussi.

CVIII

Pour Jacqueline, Jean-François.

Comment oublier Jean-François courant jusqu'à la ville nu-pieds dans la neige, terrifié par la peur du châtimement de son père ! Gravé dans ma mémoire, mais heureuse d'être là pour lui.

Noëlle.

CXII

Mon père aimait beaucoup faire des expériences sur ses enfants et se régalaient de chaque effet que celles-ci avaient sur eux.

Je ne sais plus si c'est mon frère ou moi que mon père avait suspendu par les pieds par-dessus la rampe du balcon. Je ne sais plus si c'était mon petit corps ou le sien, guère plus grand, qui se balançait à plusieurs mètres du sol dans le vide.

Ma mère avait dû entendre nos cris puisqu'elle demanda à mon père d'arrêter son « manège ». Il lui répondit que c'était pour s'amuser.

*

(Il arrive un moment où, dans le cercle resserré de la famille, la souffrance des autres devient la vôtre – toutes les violences, la panique de la mère, la détresse du frère, se rassemblent et s'activent à vous détruire.

Il arrive un moment où la peur envahit tout, s'empare de tous les corps environnants pour ne former qu'une seule et même douleur intense. La violence solidarise, unit tous les malheurs pour ne former plus qu'un seul corps, un corps commun de souffrance. Ce livre se doit de témoigner de ce corps-là également.

Cette douleur, je la ressens en écrivant, mécaniquement, comme une paralysie qui naît à l'intérieur de ma poitrine, qui s'étend progressivement à tout mon corps et qui s'intensifie particulièrement aux extrémités de mes doigts. Former des mots à partir du clavier devient alors très laborieux, particulièrement lorsque la main, à ce point rigide elle aussi, cherche un autre destin, celui de saisir le cou de mon père.)

CXVII

Points cardinaux.

Vertige et claustrophobie ont déterminé très tôt ma manière de vivre dans ce monde, ont encadré mon existence.

*

(Il m'est difficile d'écrire, de laisser filer un souvenir, de poursuivre une phrase sans avoir l'impression de tomber dans le vide. Je n'écris qu'une pluie de fragments suspendus, étriqués, étouffants.

Le monde se dérobe à celui qui pense.)

CCCXLIX

6 janvier 2021. J'entame une série de séances d'hypnose avec Rémi, un psychologue que j'avais contacté afin qu'il puisse m'aider à retrouver certains souvenirs que je savais avoir d'abord repoussés puis enfouis définitivement dans les lieux perdus de ma mémoire. Je ne voulais pas écrire ou inventer n'importe quoi. Je lui avais décrit en quelques mots le projet de ce récit et envoyé plusieurs fragments de celui-ci par courriel.

L'objectif de la première séance était de découvrir qui de moi ou de mon frère avait été suspendu dans le vide par mon père au-dessus du balcon de la maison familiale.

Après m'avoir expliqué son protocole, Rémi commence l'induction hypnotique. Il me demande de fermer les yeux et de me représenter une sphère d'énergie à mes pieds que je dois déplacer mentalement en direction de ma tête. Au fur et à mesure de l'avancée de cette sphère sur mon corps, il me donne la consigne de visualiser chacun de mes membres et chaque muscle à l'intérieur. Rapidement, la sphère jaune bienveillante que j'avais imaginée se transforme en un amas de volutes violacées, puis en une espèce de boule radioactive d'où émanent des éclairs bleus. Rémi me dit de faire remonter cette sphère, mais je ne parviens pas à visualiser mes membres et encore moins mes muscles. J'entends tous les bruits de la pièce dans laquelle nous nous trouvons et qui est pourtant fort silencieuse : des pas lointains dans un des couloirs du

bâtiment, les crépitements du calorifère qui se déclenche, le frottement des tissus lorsque Rémi croise et décroise ses jambes.

Rémi me demande de visualiser la maison dans son ensemble et de lui raconter ce que j'aperçois. Je n'y parviens pas, je n'en vois que des fragments, comme si, à chaque fois que j'essayais de prendre du recul, une force me plaquait sur une partie de la maison. La sphère radioactive efface l'une après l'autre chacune des visions qui m'apparaissent. Malgré qu'il fasse jour et que le soleil éclaire tout ce que j'observe, lorsque je lève la tête, le ciel est complètement noir, sans aucune transparence, comme s'il n'y avait pas de ciel, comme si j'étais dans une boîte. Rémi interrompt ce premier essai.

Nous reprenons. Je ferme les yeux et m'évertue à former de nouveau une sphère jaune d'énergie. Petit à petit, les volutes violettes réapparaissent et tentent de former elles aussi une sphère à l'intérieur de la première sphère. Ces deux formes s'affrontent, chacune d'elle s'active à prendre le dessus sur l'autre sans qu'aucune des deux n'y parvienne.

Rémi me redemande de visualiser la maison. Le même phénomène se produit : un fragment de celle-ci émerge et s'efface en laissant un autre apparaître. Il me suggère de me placer sur le balcon et de lui décrire ce que je vois. Je ne vois personne. Il me dit de pénétrer dans la maison et j'aperçois alors ma mère qui est au-dessus de l'évier de la cuisine, dos à moi, dans sa robe de chambre rouge qu'elle avait l'habitude de porter lorsqu'elle était en congé.

Rémi me fait comprendre que c'est le temps de lui poser ma question. Je m'exécute. Ma mère commence à se retourner comme si elle essayait de me faire face pour me répondre, mais son mouvement s'interrompt et son corps reprend sa position initiale. Il insiste pour que je lui repose la question. Malgré mes efforts répétés, la scène se reproduit inlassablement comme si ma conscience n'était qu'une aiguille sur le disque rayé de ma mémoire, ne cessant de sauter et de revenir au même endroit.

Rémi met fin à la séance. En remarquant mon air complètement dépité, il se penche vers moi pour me dire : « Ne vous inquiétez pas, ce n'est qu'une première séance, vos souvenirs devraient se débloquent progressivement. »

LXIII

Réussir à se déprendre de ce qui nous a fait n'est pas une mince affaire. Nous portons toujours le poids des autres en nous.

LXIV

Tout se passe ici, réverbéré en boucle, comme des refrains d'enfance qui reviennent intacts alors qu'on aurait cru enfin pouvoir échapper aux prédestinations de son passé, de sa famille. La sauvagerie est dans l'ignorance presque absolue des liens tissés, des émotions ressenties, des échanges, du partage.

LXVII

Toute personne qui connaît et comprend votre enfance, votre malheur, alors que vous ne les comprenez pas vous-même, possède une arme capable de vous terrasser en quelques secondes.

LXVI

Mon père me préférerait à mon frère parce que je lui ressemblais. Cette pensée est monstrueuse.

*

2019. « Tu n'aimes pas les gens ! », c'est la phrase que m'avait lancée Frédéric lors d'une dispute dont je ne me rappelle plus la cause. Je me souviens seulement d'avoir esquivé son affirmation par un sourire cynique. En réalité, il n'avait pas complètement tort ou alors il avait à moitié raison. J'étais hors de moi : son opinion sur moi me faisait trop penser à celle que j'avais sur mon père. En fait, toute ressemblance possible avec mon père que l'on me renvoie me transforme en une véritable machine de guerre, intolérante et intolérable.

Je n'avais pas envie de lui répondre que, de manière générale, pour ne pas dire excessive, ce sont les hommes que je n'aime pas. Je ne manque pas une seule occasion de rabaisser un homme si je considère qu'il le mérite, et cela m'arrive malheureusement trop souvent. Je relève leur moindre petite lâcheté, cherche le moindre petit secret honteux, le moindre manquement qu'ils pourraient avoir envers les femmes, pour les écraser sans prendre la peine de cacher le plaisir que cela me procure. Cette habitude s'est un peu estompée avec le temps, mais ça demeure un réflexe dont j'ai beaucoup de mal à me débarrasser. J'ai davantage de tendresse et de tolérance envers les femmes.

XXX

Éva, mon arrière-grand-mère paternelle, a presque toujours vécu avec sa fille et son gendre.

Elle quitta l'école à l'âge de treize ans après avoir obtenu son Certificat d'étude, apprit le métier de couturière, puis alla travailler dans un petit commerce hérité de ses parents qui vendait tout le nécessaire pour la maison. Son mari était mort peu de temps après la Première Guerre mondiale. Les gaz toxiques de combat dans les tranchées avaient eu raison de ses poumons. Elle vendit alors son commerce, donna l'intégralité de cet argent à sa fille et à son gendre et alla s'installer chez eux pour s'occuper de l'entretien de la maison et garder les enfants pendant qu'ils travaillaient. Elle leur redonnait également toute sa pension de veuve de guerre. Elle n'avait jamais d'argent à elle. À chaque Noël, elle n'avait jamais rien d'autre à offrir que ses innombrables baisers.

Veuve très jeune, elle ne s'est pourtant jamais remariée et, à ma connaissance, n'a jamais fréquenté d'autres hommes. Je n'ai jamais entendu Éva parler d'elle, de ses émotions, de ses besoins, et encore moins de ses rêves. Elle ne parlait ou n'osait donner son avis que lorsqu'on le lui demandait. Et c'était rare. Pas une seule fois je n'ai vu une amie lui rendre visite chez mes grands-parents.

Elle est décédée à l'âge de cent deux ans, après avoir traversé deux guerres mondiales et longtemps après avoir enterré sa fille et son gendre. Je suis incapable de concevoir ou de ressentir ce qu'elle pouvait éprouver en voyant sa propre fille se faire battre par son mari et, un peu plus tard, par son fils. Je ne sais pas comment on peut survivre aussi longtemps au milieu de tant de violences. Il faut très certainement avoir un instinct de survie démesuré. Peut-être se disait-elle que cette violence aurait été décuplée si elle n'avait pas été là. Cette femme, sa vie, son silence, demeurent un mystère pour moi.

LXVIII

Septembre 1980. J'avais six ans. C'étaient les tout débuts de ma scolarité et mes premiers vrais contacts avec le monde extérieur, avec les autres enfants. Je rentrais au primaire et je n'étais pas souvent allé à la maternelle : à chaque fois que ma mère allait à l'hôpital pour soigner son cancer du sein – mais cela, je ne l'appris qu'une dizaine d'années plus tard –, Éva me gardait à la maison. Mon père se disait trop occupé pour m'amener à l'école. Lorsque ma mère était en convalescence à la maison, je demeurais auprès d'elle.

Cela n'avait pas pris beaucoup de temps à mes congénères pour remarquer que j'étais différent d'eux, que je jouais plus facilement avec les filles qu'avec les garçons, que mes gestes et mes mouvements étaient plus délicats, plus féminins, que les leurs.

La cloche de l'école avait sonné le temps de la récréation. Pour la première fois de ma vie, je réalisai que le danger pouvait également exister à l'extérieur de la maison familiale. Ils étaient trois garçons plus costauds que moi à m'encercler. J'étais isolé et ne parvenais pas à voir une issue par laquelle j'aurais pu m'échapper. Je ne leur donnai pas le temps de m'atteindre, de lever seulement le petit doigt contre moi. En une fraction de seconde, ma décision était prise et mon choix entre ces trois garçons était fait : je bondis contre son torse et le mordis si fort à travers son tee-shirt que j'eus l'impression de lui arracher un morceau de chair au niveau du mamelon. Son cri fut à ce point épouvantable que les deux autres reculèrent immédiatement pendant qu'il se

tordait de douleur. Les surveillants vinrent très vite nous séparer. Je n'ai aucun souvenir d'avoir été puni ou d'avoir dû me justifier. Qu'aurais-je pu dire à cet âge-là pour expliquer une telle férocité ? Je m'étonne encore de la promptitude avec laquelle j'ai réagi.

La nouvelle de l'altercation, de ma sauvagerie, se répandit rapidement dans toute l'école. Pendant bien des années, j'ai raconté cette histoire à mes collègues de classe. Celle-ci, en plus de m'assurer le respect, voire la crainte, m'attira la sympathie des élèves les plus rebelles, ceux qui comme moi avaient un problème avec toute forme d'autorité et percevaient chaque professeur comme quelqu'un dont il fallait se méfier, quelqu'un de potentiellement dangereux. Leurs questions étaient nombreuses et ma conclusion toujours identique : « Je lui aurais arraché le mamelon. »

J'acquis un statut à part dans ce petit modèle de société que constituait l'école : je pouvais jouer tranquillement avec les filles sans être traité de « sale tapette » – ce que subissaient chaque jour les autres garçons « différents » – tout en étant le confident des durs à cuire. J'étais une sorte de pont entre les différents groupes, j'étais également un meneur, mais surtout : je goûtais enfin aux joies d'une certaine liberté et contrôlais quelque peu mon destin grâce à ces nouveaux alliés.

CXXX

Je me rappelle avec exactitude mon premier émoi sexuel. J'avais huit ans. Notre école avait organisé une classe de neige dans les Alpes pendant une dizaine de jours. C'est un de mes plus agréables souvenirs d'enfant. Pour la première fois de ma vie, j'étais loin de mon père, j'étais inatteignable.

Après chaque journée de ski, nous devions prendre notre bain – il n'y avait pas de douche dans cette auberge montagnarde. Pour la quarantaine d'enfants, il n'y avait que deux baignoires et nous devions prendre notre bain deux par deux, seuls, sans la surveillance des instituteurs. C'était aussi drôle qu'interminable : nous chahutions devant chacune des portes, une rangée double de filles d'un côté et une rangée double de garçons de l'autre ; les derniers attendaient plus de deux heures.

Mon camarade de bain était un joli petit blond d'une autre classe que la mienne. Une fois la porte refermée, je me rappelle avoir eu une légère gêne à me déshabiller devant lui. Lui, il était plus à l'aise que moi et il sauta rapidement dans le bain qui était vide. Nous nous passions mutuellement le pommeau de douche pour nous rincer une partie du corps après l'autre. Arriva le temps de se laver les zones plus intimes. Il commença le premier et je me surpris à fixer longuement son entrejambe. Le temps s'immobilisa. Derrière la porte, les instituteurs nous rappelèrent à l'ordre en nous sommant de nous dépêcher car d'autres enfants commençaient sérieusement à s'impatienter.

CVII

1982. « Menteur, voleur, tricheur. »

Ce sont les trois mots que Mme Hertel, mon institutrice de troisième année de primaire, avait cru nécessaire d'inscrire sur mon bulletin et dans mon dossier scolaire alors que j'avais à peine neuf ans. En fait, c'était la même institutrice qui avait signalé au directeur de l'école que je portais régulièrement des marques de coups. Son passe-temps favori était de terroriser sa nièce qui se trouvait dans notre classe en la rabaisant devant tout le monde chaque fois que cette dernière prenait la parole. Elle parvenait à la ridiculiser même lorsque celle-ci restait muette aux questions qu'elle lui posait. La pauvre fille ne passait pas une journée sans que sa tante ne la fasse pleurer.

*

Parmi les obligations scolaires, il y en avait une qui m'était particulièrement douloureuse : le cours de natation. C'était un véritable calvaire que d'avoir à me déshabiller complètement avant et après le cours dans le vestiaire devant les autres élèves du même sexe. En plus de ne pas vouloir montrer mon corps et parfois les marques de coups qui le recouvraient, je ne savais plus où placer mon regard qui était déjà naturellement attiré par les corps de mes camarades. Je craignais de trahir mon désir et de m'attirer les quolibets des plus idiots. À cet âge, certains garçons cherchent déjà un ennemi à abattre qui leur servira par la suite de trophée à exposer dans la vitrine

de leur virilité. L'un de ces jours maudits, je dis à Mme Hertel que mon frère avait caché mon maillot et que je n'avais pas pu mettre la main dessus avant d'arriver en classe. En réalité, je l'avais caché tout au fond de mon sac d'école. Elle s'empara alors de celui-ci et vida tout son contenu sur mon bureau. Tout le monde put constater qu'il se trouvait au-dessus de la pile de mes affaires, ma honte était également au sommet.

*

À l'école, nous amenions souvent des figurines pour jouer durant la récréation. Ce jour-là, un des élèves alla se plaindre à Mme Hertel qu'on lui en avait volé une. Elle nous mit tous en rang devant la porte de la salle de classe et nous dit que nous resterions tous dehors tant que le voleur ne se serait pas dénoncé. Je savais exactement qui avait commis ce larcin. Je savais également où il avait caché la figurine dans la cour pour la récupérer plus tard – je l'avais vu faire. Non seulement il était hors de question de le trahir, mais je voyais là l'occasion de me faire apprécier de celui que tous craignaient. Je sortis du rang et allai récupérer la figurine pour la remettre à l'institutrice. Elle me demanda si j'avais honte d'avoir fait cela. Je ne lui répondis pas. Je pense même avoir souri en songeant aux nombreux bénéfices que ce mensonge allait m'apporter. J'obtins une après-midi de retenue et un nouvel allié de taille.

*

« Menteur », certes, « voleur », par défaut, mais pourquoi avait-elle ajouté le qualificatif de « tricheur » ? J'imagine que celui-ci accentuait la portée des deux autres et assurait une sainte cohésion à l'ensemble de cette trinité, en plus d'illustrer avec toute la profondeur requise la volonté de Mme Hertel de me marquer au fer rouge.

Cette condamnation me suivit de classe en classe jusqu'au cycle supérieur. Les professeurs que j'eus par la suite n'hésitaient pas à dire à ma mère à quel point ils étaient étonnés, voire choqués, de ce portrait de moi qu'ils avaient lu dans mon dossier scolaire. Quant à moi, j'éprouvais un malin plaisir à répéter aux autres élèves la perception que pouvaient avoir de moi certains adultes. J'appréciais qu'ils m'imaginent plus fort, plus dangereux ou plus sauvage qu'eux. Le masque de l'intouchable vaurien me sécurisait et me préservait des brutes.

LXIX

Bien que l'école constituât mon seul espace de liberté, elle n'en demeurait pas moins une seconde prison et, comme chez moi, j'y faisais acte de résistance : plus les enseignants étaient autoritaires, plus je prenais un malin plaisir à perturber leur classe. Plus les conflits avec eux devenaient importants, plus ma mère passait de temps en réunion avec eux pour tenter de les convaincre que son fils était, dans le fond, un gentil garçon. Au fil du temps, mes résultats scolaires furent de plus en plus médiocres. Aucune des connaissances qui étaient dispensées ne m'intéressait, seule la compagnie de mes camarades me faisait endurer l'école, seuls nos jeux avaient de l'intérêt à mes yeux. Je redoublai deux fois ma classe : à mes dix ans, puis à mes treize ans. À mes yeux, c'était presque un exploit compte tenu du prix que j'allais devoir payer lorsque mon père lirait mes bulletins scolaires. La liberté a un prix, je l'appris aussi rapidement que douloureusement.

Ma mère raconte encore aujourd'hui à qui veut bien l'entendre ce que l'un de mes professeurs lui avait dit : « Si Jean-François décide de regarder le plafond au lieu d'écouter le cours, toute la classe se met à regarder le plafond. » Aux yeux de la plupart de mes professeurs, j'étais le leader négatif qu'il fallait parvenir à maîtriser ; aux yeux de mes camarades, j'étais le catalyseur de nombreuses réjouissances. Si cela attristait ma mère autrefois, elle narre désormais certains de mes exploits avec une fierté non dissimulée.

Je n'étais apprécié que de mes professeurs de français – tous, sans exception –, non pas que mes notes aient été éblouissantes, vraiment pas, tout juste passables – les seules d'ailleurs –, mais ces derniers avaient de l'affection pour moi et j'en avais pour eux. Mais j'étais ingérable. La plupart du temps, lorsqu'ils s'adressaient à ma mère qu'ils avaient dû convoquer à la suite d'un de mes nombreux problèmes de comportement, ils paraissaient plus affectés que moi de la situation – il est étonnant de constater que ces individus, qui accordaient le plus d'importance aux mots, avaient le plus d'empathie envers leurs congénères.

L'une de ces professeurs de français, Mme Hardy, avait les yeux luisants lorsqu'elle dit à ma mère : « Vous savez madame Mauger, j'aime beaucoup votre fils, vraiment beaucoup, il est très attachant, mais là, je ne pouvais pas ne pas le punir : planter un compas dans la main de son camarade de classe parce que ce dernier lui a pris sa gomme à effacer alors qu'il ne le voulait pas... Vous comprenez, je ne pouvais pas ne pas le punir ! »

Je ne compte plus le nombre de concours de claques que nous faisions avec mes amis au fond de la classe : le premier qui tombait de la chaise sous la force d'une gifle particulièrement bien placée de son adversaire avait perdu. À la fin du cours, nous sortions avec les joues écarlates et le sourire aux lèvres. Parfois, nous sortions avant la fin du cours sous les hurlements de l'enseignant qui n'en pouvait plus de nous voir faire.

Jusque-là, je n'avais rien appris ou presque à l'école. Le peu de choses que je connaissais, c'était ma mère qui me l'avait appris en m'aidant à faire mes devoirs : chaque fois, j'avais l'impression d'entendre la matière pour la première fois.

À quinze ans, l'administration scolaire m'indiqua la porte de sortie du « cycle normal d'éducation » – comme on disait à l'époque – et me dirigea vers le « parcours professionnel ». Nous habitons à Cavaillon et j'allais à l'école à une vingtaine de kilomètres de chez moi dans un lycée professionnel pour y suivre des études de commerce. L'autobus m'amenait chaque jour vers un peu plus de liberté. Mon père n'étant plus là, il n'y avait plus grand obstacle à mon affranchissement. Dans les classes, les proportions de débiles légers et de rebelles étaient nettement plus élevées que dans le « cycle normal ». Un jour sur deux, je faisais les marchés aux puces le matin avec les premiers et j'allais boire des cafés en après-midi avec les seconds. Je n'allais quasiment plus en classe et ça ne se remarquait absolument pas dans mes résultats scolaires qui étaient légèrement supérieurs à la moyenne. Cette formation se soldait par un diplôme dont les exigences intellectuelles étaient presque nulles : il me fallut une semaine pour réviser deux ans de cours et obtenir ce diplôme avec la mention bien. Ce dernier me donnait accès au métier de vendeur qualifié et, dans une optimiste

perspective, probablement de gérant de boutique en fin de carrière. Durant cette formation, nous avions l'obligation de faire un stage dans un magasin et ce travail ne me convenait pas. Si j'adorais jouer à la marchande plus jeune avec mes amies et ma cousine, j'y voyais quelques limites se profiler pour moi dans le futur. Ce travail était trop routinier et la vie d'une petite entreprise était trop familiale pour que je puisse l'apprécier. Je n'eus donc pas le choix de poursuivre mes études en commerce pour espérer un jour réintégrer ce fameux « cycle normal » et accéder à l'université.

*

Aujourd'hui, je cumule les diplômes universitaires. Je n'ai jamais cessé d'étudier. J'ai toujours gardé en mémoire les mots exaltés d'une professeure de français dont j'ai pourtant oublié le nom : « Élevons-nous... Élevons-nous ! »

CCCLIII

Le samedi, Madame Blanc venait faire le ménage dans notre grande maison. Ma mère n'avait pas le temps de la maintenir propre en permanence toute seule. Elle travaillait plus de quarante heures par semaine en plus d'assister mon père en répondant aux urgences au téléphone pendant ses nuits de garde. Il n'y avait pas de téléphone portable à l'époque et il fallait bien que quelqu'un prenne ces appels car ils représentaient la principale source de revenus de mon père et, par-là, celle d'une partie de la famille.

Je ne croisais Madame Blanc que dans notre cuisine. Cette pièce était la seule où la famille se réunissait. C'était donc la plus sale, celle qui nécessitait d'être particulièrement nettoyée.

Ce matin-là, ma mère était au travail. Mon père avait préparé exceptionnellement le petit-déjeuner pour mon frère et moi. Nous attendions que mon frère arrive pour commencer à manger. Madame Blanc s'affairait devant nous, astiquant la cuisinière, vidant la poubelle, balayant le sol.

Mon frère franchit le seuil de la cuisine en arborant un sourire, mais surtout une érection qui pointait si fort que ni lui ni les personnes présentes ne pouvaient l'ignorer.

Nos regards pointèrent en direction de la protubérance qui déformait son pyjama. Toute activité cessa dans la cuisine. Tout se figea, y compris le sourire et l'érection de mon frère qui ne faiblirent pas.

La cuisine, c'était le lieu où ne pouvait se dérouler la messe que d'un seul prêtre et toute l'attention se déplaça sur mon père dans l'attente de son jugement. Il lâcha un rire franc – moi, je contins le mien –, jusqu'à ce qu'il se rende compte de la présence de Madame Blanc. En bon père de famille se sachant observé, il rabroua mon frère et lui ordonna de retourner au plus vite dans sa chambre après lui avoir asséné un « Ça ne se fait pas ! ». Mon frère s'exécuta toujours en train de bander.

J'étais abasourdi par l'audace ou plutôt l'outrecuidance dont avait fait preuve mon frère. À dire vrai, jamais je ne l'aurais cru capable d'une telle bravade ou, peut-être, d'une telle légèreté vis-à-vis des fâcheuses conséquences qui auraient pu s'abattre sur lui. Même si ces deux attitudes ne sont pas forcément incompatibles, elles me semblaient l'être avec mon frère, du moins, jusqu'à ce jour-là.

Mon père se retourna vers Madame Blanc et le sérieux de son visage laissa place à un large rictus de fierté. Moi aussi, j'étais fier de mon frère, mais cette fierté n'était pas nourrie des mêmes sentiments que ceux de mon père.

LIII

20 janvier 2021. Deuxième séance d'hypnose avec Rémi.

Retour à la maison de mon enfance. Rémi tente une nouvelle approche : au lieu d'essayer de me remémorer des événements, de reconstituer des scènes du passé qui se sont déroulées entre ses murs, il me suggère de chercher les membres de ma famille sans déterminer une époque précise. Je parcours la maison au complet, j'ouvre toutes les portes, mais je ne rencontre personne. Je recommence la même opération en demeurant plus longtemps dans chaque pièce : toujours personne. Rémi me demande alors de placer mon père à l'intérieur d'une pièce, celle que je veux. Je suis dans le long couloir et je m'efforce de me le représenter en face de moi. J'avais pourtant revu quelques photographies de lui quelques jours auparavant, mais rien, aucune image de

lui ne se forme. Rémi me dit de me focaliser sur une partie de son corps pour le recomposer dans son entier par la suite. J'entraperçois ses yeux, son regard, puis l'image disparaît.

Rémi me demande de renouveler la même expérience qu'au début, mais cette fois-ci en ne cherchant que mon père. À la différence de la première tentative, je sens sa présence, mais je ne vois rien, je ne le trouve pas. Je force mon imagination et tente de le voir aux endroits où il se trouvait le plus souvent, mais aucune image ne me vient à l'esprit, je ne perçois toujours que sa présence.

Rémi m'invite à créer mentalement une pièce adjacente à la maison. Je pense immédiatement à un tableau d'un ami qui représente une pièce baroque, vide de personnages, avec des fenêtres oblitérées par des panneaux de bois. Rémi me demande d'imaginer plutôt une pièce moderne. Pendant un court instant, je parviens à visualiser une pièce vide d'un hôpital, à peu près identique au bureau de ma mère lorsqu'elle y travaillait et à l'intérieur duquel je passais de nombreuses heures au lieu d'être à l'école. Mais cette image me quitte pour laisser place à une cellule de prison avec trois lits vides : un en face de moi dans le fond et deux autres superposés sur le côté droit. Cette cellule est complètement verte. Les murs, les lits, les draps sont verts, comme si une seule et même peinture avait été projetée partout, avait tout inondé. Rémi me demande si je vois mon père, mais je ne le vois pas. Je tente de visualiser à nouveau ses yeux, mais ça ne fonctionne toujours pas.

Rémi me suggère alors de sortir de cette pièce, puis d'ouvrir par la suite la porte de cette cellule verte. Je m'aperçois que cette pièce n'est pas reliée à la maison, mais complètement isolée, seule, en apesanteur dans une nuit sans fin, sans étoiles. J'ouvre la porte, mais pas de père. Une idée me vient à l'esprit : cette cellule verte, monochrome, est mon père, sa représentation. Le vide qui entoure cette pièce et le vide dans cette maison sont les siens. J'ai substitué cette prison à mon père.

*

(En sortant du cabinet, je me sens plus abattu que jamais. Comment pourrai-je mener à bien ce projet d'écriture sur mon enfance si je suis dans l'impossibilité

foncière d'avoir accès à la plupart de mes souvenirs ? Puisque je ne veux rien inventer, les témoignages et les questions aux proches arriveront-ils à donner un corps à cette histoire, à mon père, aux autres protagonistes ? Aurai-je assez de matériel pour donner vie à ce récit ? Ou tout ceci est-il perdu et ce qu'il reste : inutile ?

L'effort de mémoire pour écrire ce récit me paraît surhumain. Alors que je me vante souvent d'avoir une excellente mémoire, celle-ci persiste à me trahir. À quelques souvenirs près, que je pose ici, une vaste partie de ma mémoire semble obliérée, enfouie sous une chape de plomb : j'ai l'impression que je ne parviens qu'à décrire ce qui dépasse ou plutôt ce qui tente de s'échapper d'un cercueil. *Mon enfance a eu la mémoire essartée.*

Durant cette séance avec Rémi, le plus triste a été de constater à quel point mon imagination – ma capacité à créer des images – est également limitée ou entravée. Sur le chemin du retour, je me demande si la peur, la violence et les coups durant une quinzaine d'années n'ont pas altéré cette faculté. Je suppose un problème technique : un déficit cérébral.)

*

Je me refuse à faire de cette maison, de cette prison, un cercueil pour l'enfant que j'étais.

LXXI

Fin d'année scolaire, juin 1982. J'avais sept ans. Ce matin-là, mon corps cherchait inexorablement la lumière. Mon regard était attiré par le moindre objet, la moindre surface qui réfléchissait les rayons du soleil, comme s'il tentait de s'imprégner d'assez de lumière pour faire reculer n'importe quelle nuit susceptible de s'abattre sur lui. Mon corps avait une large avance sur mon esprit. Cette sensation fut à ce point surprenante qu'elle se grava dans ma mémoire.

En l'absence de ma mère, c'était Catherine, la voisine, qui était chargée de récupérer dans notre boîte aux lettres le courrier qui contenait mon bulletin scolaire afin que mon père en ignore l'existence. Ce matin-là, elle ne remplit pas sa mission.

Je me demande encore ce qui avait bien pu l'en empêcher. Mon père fut informé, par le commentaire de l'institutrice, que j'étais « menteur, voleur, tricheur ». Je ne doutais pas une seule seconde que mon père allait être à la hauteur du verdict. Mais ce fut un double évènement.

De retour de l'école, j'eus à peine le temps de franchir le seuil de la cuisine que mon père me saisit par la ceinture et, sans que je ne touche le sol, me déposa sur le banc de la table de la cuisine. J'étais pétrifié. Le temps était suspendu – la terreur a cette rare faculté de suspendre le temps : ma mère, debout devant la cuisinière, et mon frère, assis à l'extrémité opposée du banc en face de moi, ne bougeaient plus.

Mon père s'assit à ma droite, sur la seule chaise en bout de table – le trône d'où il régnait en maître à chaque repas. Il me fixa d'abord du regard, puis observa chacune des parties de mon visage se transformer sous l'effet de la peur. Je suis toujours parvenu à trouver quelque chose d'humain – quelque chose qui ne veut pas se taire – qui persiste dans les yeux pleins de rage d'autres individus, même fous, même drogués. Le regard de mon père n'avait plus rien d'humain. Je n'ai jamais recroisé de ma vie un tel regard.

Mon père prit le couteau que nous savions le plus tranchant dans le buffet en bois proche de lui et se retourna vers ma mère – toujours le couteau à la main – pour lui demander ce qu'ils allaient « bien faire de moi ».

Aucun son ne sortit de la bouche de ma mère. Mon père brandit le couteau dans les airs et m'ordonna de placer ma main droite devant lui sur la toile cirée rouge qui recouvrait la table. Sidéré par son regard, littéralement captif, j'obtempérai. Je sentis ma main trembler, puis ma joue, puis mes lèvres, puis tout mon corps – la terreur a également cette faculté encore plus rare de vous réunir tout entier en un seul bloc compact, chaque partie de votre corps et chaque pensée, fusionnant ensemble, ne formant plus qu'un, comme un animal sachant qu'il ne lui reste qu'une fraction de seconde avant de se faire percuter par un véhicule. Ce fut la première fois de ma vie que je ressentis une telle cohésion avec moi-même.

Je parvins à retirer ma main juste avant que ne s'abatte la lame du couteau sur la table. Le couteau trancha d'un coup net la toile cirée.

Mon père répéta l'opération trois fois jusqu'à ce qu'il se retourne vers ma mère avec un air interrogateur semblant lui demander d'intervenir. Ma mère prononça ces mots : « Tu vois bien que ton père plaisante, il ne te fera rien ! »

Cette phrase de ma mère fut le second évènement. Comment avait-elle pu se former dans sa bouche ? Comment les mots pouvaient-ils recouvrir à ce point une telle aberration ? Aujourd'hui, j'ai l'impression que ces mots ne s'adressaient pas seulement à moi, mais également à mon père, comme s'ils avaient une puissance magique capable de contenir ou de retenir mon père dans le jeu afin qu'il ne passe pas à l'acte.

Jusqu'à ce que la famille déménage, la même toile cirée rouge demeura sur la table de la cuisine. Pendant plusieurs années, à la même place, j'ai eu souvent l'occasion de glisser mes petits doigts à travers les trois fentes sans que personne ne s'en aperçoive. Je n'aurais pas risqué qu'on m'accuse d'élargir ces dernières. *La lucidité est la blessure la plus rapprochée du soleil.*

*

(Je sais qu'il me faudra réécrire sur cet évènement. Je persisterai encore et encore, dussé-je ramener le tout en pièces détachées. C'est finalement la seule chose qui m'importe : tout sortir de moi, laisser à l'intelligence du corps le soin de garder ce qu'il voudra bien garder et abandonner au lecteur plus perspicace que moi le loisir de rabouter mes souvenirs, de relier les causes et les conséquences, de réussir là où, très certainement, j'échoue encore.)

LXXII – LXXIII

Je n'ai pas grande adhésion à la vie.

J'ai froid à une température moyenne.

Je ne comprends ni les coups ni l'amour.

Je suis un buvard face à la nuit.

LXXIV

Toute réminiscence est une souffrance et chaque prise de conscience de celle-ci crée une nouvelle menace.

Combien de fois, combien de fois mourir ?

M'ouvrir le ventre,

M'ouvrir le ventre,

M'ouvrir le ventre,

Etc.

À chaque cicatrice ouverte, à chaque nouvelle saignée. Une purge sans fin pour me vider de tout le mal que j'ai en moi.

*

(Au fur et à mesure de l'écriture, les plaies n'ont plus le temps de cicatriser, ce n'est plus le sang mauvais qui s'en échappe, mais la vie elle-même.

Moi qui promettais à mon père de lui faire traverser chaque pièce, chaque couloir des Enfers ! Fallait-il que je sois à ce point inconscient de penser que j'en sortirais indemne ? Une vengeance aussi nourrie de mes terreurs ? Peut-être est-ce pour cela qu'on dit que la vengeance est aveugle, peut-être faut-il une certaine quantité d'inconscience pour se lancer dans un tel projet. Si nous devons tout voir d'un seul coup, tout le mal qu'il nous faudrait traverser, on fuirait devant le sacrifice demandé – une fuite qui conduirait soit à l'oubli complet de soi, soit au suicide.

À la fin de ce récit, il doit impérativement se passer quelque chose, un évènement doit se produire. Sinon, c'est un mauvais récit. Sinon, il n'y aura jamais de fin, je ne me serai plongé qu'à travers davantage de terreur. Et il faut que cet évènement soit réel. La réalité de cet évènement dépend entièrement du réel qui a été convoqué tout au long de ce récit.)

*

(Je ne sais pas si je peux entrer directement dans mes plaies, les montrer telles qu'elles furent ou telles qu'elles se sont gangrenées aujourd'hui – elles demeurent les

mêmes, j'en ai simplement plus conscience aujourd'hui et, par ce fait même, elles sont plus douloureuses.

Mes phrases ne dessinent peut-être que les contours de ces plaies, suivent avec application les bords d'une peau déchirée ou tranchée. Mais rien ne m'empêche de croire ou d'espérer qu'un lecteur puisse mettre le doigt dessus – et les éprouve. La réalité de ces plaies n'est pas ailleurs, dans un passé lointain, dans un autre pays. Elle est concrètement dans le livre qu'il tient entre ses mains, que cela soit dans mes mots ou dans les espaces blancs qui en forment les contours.)

LXXX

À douze ans, je ne savais toujours pas lire correctement. Dyslexique, je ne comprenais que peu de choses à ce que je lisais. Chaque fois que je devais faire la lecture à voix haute en classe, devant tout le monde, c'était une véritable torture mentale doublée d'une humiliation.

*

1986. Cette année-là, ma mère partit une semaine chez sa mère malade. Mon père avait pour la première fois la responsabilité de garder ses enfants et de les aider à faire leurs devoirs.

Le lendemain du départ de ma mère, mon exercice du jour dans le Bescherelle consistait à savoir distinguer « quelle » – le déterminant interrogatif ou exclamatif – de « qu'elle » – la conjonction de subordination suivie du pronom personnel féminin. Ma mère n'étant pas là pour me lire l'énoncé de la règle, je ne comprenais rien : ni la nature ni la fonction de ce qui était écrit, ni, par conséquent, le sens ou l'utilité d'une telle règle. Je remplissais l'exercice à trou au petit bonheur la chance, totalement inconscient du prix que ce « petit bonheur » allait me coûter.

L'exercice achevé, je le présentai à mon père qui était à son bureau. Après avoir jeté un furtif coup d'œil à mon devoir, il se retourna vers moi et m'asséna une gifle qui me sonna sur le coup. L'image du visage de mon père se fixa quelques fractions de seconde dans mon regard, décuplant l'effet de terreur que j'éprouvais à sa vue. Il me

renvoya dans ma chambre relire la règle orthographique et refaire l'exercice au complet sans autre explication, sans m'indiquer mes erreurs.

Assis à ma table, mes yeux s'embaùèrent. Je tournai ma tête de droite à gauche, puis de gauche à droite, cherchant désespérément quelque chose, quelqu'un qui ne viendrait pas : ma mère. Puis les larmes jaillirent de manière incontrôlable. J'eus l'impression d'habiter un autre corps que le mien. Il me semblait être à bord d'une machine qui ne répondait plus à ce que je lui demandais de faire. Je parvenais de moins en moins à lire ou à écrire : tout était flou – les mots n'étaient que des taches plus foncées que ne l'étaient celles que formaient mes larmes sur ma feuille de brouillon. Au bout de quelques minutes à peine, j'entendis la voix de mon père qui m'appelait. Je retournai dans son bureau après avoir rapidement écrit la réponse inverse de celle que j'avais donnée précédemment. Une autre gifle aussi intense que la première me foudroya une seconde fois, inscrivant un peu plus profondément et plus longuement encore l'image du visage de mon père dans mon esprit. Je regagnai ma chambre en essayant tant bien que mal de ne pas me cogner aux objets qui croisaient mon chemin. Tout ce que je voyais se superposait en transparence sur mes rétines : le bureau de mon père, le lit de mes parents, les motifs de la tapisserie murale de leur chambre, les cadres de portes, le carrelage du couloir, mon propre lit, mon petit bureau et, plus net que tout le reste à travers ce chaos, le regard – la furie – de mon père.

La même scène se répéta trois ou quatre fois. Mes petites mains tremblantes entre les différentes taches – mes mots, mes ratures et mes larmes –, continuaient d'écrire inlassablement des réponses toujours plus fausses les unes que les autres. Je me demande bien d'ailleurs à quoi devait ressembler les réponses. Était-ce même des mots, de l'écriture ? Mes réponses ne devaient plus ressembler à rien de lisible. Que des mots endoloris comme la peau que je ne sentais plus sur mes joues.

Mon père interrompit alors ses minces occupations. Il ne pouvait plus se détourner de son désir, de cette tension qui le submergeait. Il ne pouvait plus attendre que je réponde à son appel et se rendit directement dans ma chambre, au plus près de ce corps souffrant qui lui procurait tant d'excitation et l'enivrait de tant de pouvoir. Je crois bien

que ce jour-là, il aurait pu me détruire. Je ne sais pas ce qui l'a retenu de le faire. Les gifles furent si nombreuses et si intenses que le sang que contenait ma tête afflua à l'intérieur de mes globes oculaires. Mes yeux ressemblaient à deux plaies ouvertes. Des plaies à travers lesquelles, si j'en avais eu le pouvoir ou le courage, je me serais évadé de ce corps.

L'exercice ne fut pas résolu, nulle explication ne fut fournie. La rage de mon père se dégonfla. Elle semblait l'avoir épuisé. Il m'obligea à rester allongé sur mon lit toute la fin de journée et la nuit durant pour, disait-il, « estomper la couleur du sang dans mes yeux ». Le lendemain, il constata qu'il ne pouvait pas m'envoyer à l'école dans cet état-là. Le médecin qu'il était n'eut aucun mal à justifier mon absence au directeur de l'école pendant une semaine.

Alité de force, séquestré dans ma chambre, je n'ai jamais été aussi proche de ce qu'on appelle la foi. J'ai prié et prié sans cesse pour que ma mère revienne par miracle plus tôt que prévu. Lorsque je ne dormais pas, je croisais mes doigts en cachette sous mes fesses à en avoir des crampes pour forcer la chance. Je n'eus le droit de quitter mon lit que pour aller aux toilettes, boire et manger avec l'interdiction de parler. À peine ma dernière bouchée de nourriture avalée, il me jetait un regard m'ordonnant de retourner à mon lit. Plusieurs fois par jour, il venait observer l'état de mes yeux. À chacun de ses passages, la peur, le mépris et la haine me submergeaient. À la fin de la semaine, il me fit promettre de ne rien raconter à ma mère de ce qu'il s'était passé en me précisant que, dans le cas où elle remarquerait quelque chose, je devrais lui dire que c'était mon frère qui m'avait mis un doigt dans l'œil. Avait-il oublié que j'en avais deux ? Quel imbécile ! En fait, il savait très bien qu'il n'avait même pas à faire l'effort d'inventer un mensonge relativement crédible. Puis il saisit mon menton et regarda mes yeux en me lançant : « De toute façon, plus rien ne paraît ! » Il accompagna cette phrase d'un sourire satisfait, un de ceux qui accompagnent généralement un travail bien fait.

Ma mère arriva au jour dit. Mon père était absent. Elle fixa longuement du regard ses enfants et nous dit : « J'ai pensé à vous toute la semaine, je n'aurais jamais dû vous laisser seuls avec votre père. »

*

C'est une blessure qui s'engrène dans le temps et que la main tente de saisir en peignant un petit carré rouge. [...] Elle contient l'arrachement du jour dans le regard d'un enfant.

CXIX

Les larmes des autres déclenchent inéluctablement les miennes – ce sont bien les seules occasions où je suis désormais capable de pleurer.

CIX

La violence que mon corps a subie semble avoir annihilé la majeure partie de mes souvenirs joyeux d'enfance. Que reste-t-il de mes joies ? Moi, dont on dit que je cherchais continuellement l'amusement, particulièrement dans les situations qui laissaient peu de place aux divertissements. Moi, dont on se rappelle la gaité et les nombreux sourires.

Regarder une photo sur laquelle je souriais enfant, c'est comme observer la vie d'un autre. Je suis non seulement incapable de me rappeler où je me trouvais, mais surtout de savoir pourquoi je souriais.

*

(Dans les courts récits de mon enfance que l'on retrouve ici, il y a peu de références aux odeurs, aux couleurs, aux bruits ou encore aux saveurs. Mes récits sont austères, secs, mécaniques. Ça pue la mort ! Il ne me reste que des flashes de certaines scènes heureuses. À peine remontent-ils furtivement à ma conscience qu'une force incontrôlable les rejette, avec plus de force qu'ils me sont apparus, toujours un peu plus loin dans l'oubli. Je ne comprends pas ce phénomène.

Peut-être que la violence est totalitaire : *tout ce qui n'entre pas dans son système, elle le fait disparaître*. Lorsque chaque moment de notre vie est menacé par le surgissement imprévisible d'un coup, nos souvenirs joyeux nous abandonnent, quittent en peu de temps notre corps, notre mémoire, pour la simple et terrible raison qu'ils n'ont jamais vraiment existé. Oui, c'est ça : notre corps fait le ménage de ce qui n'a pas vraiment existé ! Il fait la même chose avec le langage lorsqu'on s'attèle à écrire sur le réel qui nous a traversé de part en part : les fausses phrases, les faux mots tombent les uns après les autres hors du récit – il faut être capable de supporter l'angoisse du vide, de ce qu'on aurait voulu qui existe et qui n'a jamais vu le jour.)

CX

Ai-je été un enfant foncièrement malheureux ? Non. Voici quelques résidus de joie qui me restent en mémoire : la présence constante de ma mère ; les vacances dans un centre de La Poste avec Noëlle et Marjorie ; les fêtes de Noël chez ma tante Martine et mon oncle Christian avec mes cousins Benoit, Diane et Sébastien ; la mer à Tossa de Mar en Espagne avec mon oncle Bernard et ma tante Renée ; mes nombreux étés à Bordeaux avec ma grand-mère Éléonore ; la classe de neige avec l'école lorsque j'avais huit ans ; mes séjours chez ma tante Chantal, la sœur de mon père, dans son petit appartement à Mérignac ; les journées de pêche l'été sur l'île d'Aix en compagnie des petits-enfants des voisins de mes grands-parents paternels.

Ce sont mes trésors, presque des trophées, compte tenu de l'effort constant que je fais pour maintenir vivants ces souvenirs en moi.

LXXVII

Automne 1988. Mon père s'était acheté un chien pour la chasse, un Braque de Weimar brun. Il s'appelait Duc. Comme tous les chiens de race, la première lettre de son nom est déterminée par son année de naissance d'après le système de lettrage de la Société Centrale Canine. Ce détail a son importance. C'est grâce à la SCC que j'ai pu déterminer avec plus d'exactitude une bonne partie des dates des événements que j'évoque dans ce récit.

La famille venait juste de déménager dans le Nord de la France, à Poitiers. Ne connaissant personne, Duc était mon principal compagnon de jeu durant les premiers mois de notre arrivée. Il était ce qu'on appelle « une bonne pâte » : toujours joyeux, obéissant, dénué d'agressivité, ne faisant que peu de bêtises. Sa plus grande joie était d'être parmi nous. Lorsque nous n'étions pas collés ensemble, lorsque j'étais en classe, il ne lâchait pas ma mère d'une semelle. Pourtant, et bien qu'il dût aller à la chasse à peine plus d'une dizaine de fois dans toute sa misérable vie, mon père l'obligeait à dormir tous les soirs dans le garage. « C'est un chien de chasse ! » répétait-il pour se convaincre lui-même.

Au début, j'assistais aux séances de dressage chaque semaine. Lorsque mon père lançait un bâton d'un bord à l'autre de notre immense cour pour entraîner Duc à le ramener, ce dernier me le rapportait systématiquement au lieu de le déposer devant les pieds de son « maître ». Cela mettait mon père hors de lui et le pauvre animal se voyait administrer une série de coups avec le même bâton – j'imaginai très bien la joie que Duc pouvait avoir de le ramener à mon père ! Bien souvent, mon père m'ordonnait de rentrer à la maison. Au bout de quelques séances, je n'attendis plus que mon père m'interdise d'être présent, je n'y assistai plus de peur que Duc se fasse encore frapper. Ce spectacle était d'une immense tristesse.

Un jour, alors que j'étais seul à la maison, je descendis au sous-sol où se trouvait la couche de Duc. Il était là, la queue frétilante de m'avoir entendu venir vers lui.

Le jeu que j'initiai fut alors bien différent de ceux que nous avions lui et moi l'habitude de faire. J'entrepris une séance de dressage comme celles qu'organisait mon père.

J'ordonnai à Duc d'exécuter tel ou tel déplacement, de prendre telle ou telle posture. Duc voulait jouer. Il me sautait dessus, tournait autour de moi en jappant de joie. Je saisis un morceau de tuyau d'arrosage qui traînait à terre et commençai à le frapper. D'abord aux cuisses, puis sur tout le corps. Duc s'écrasa littéralement au sol, dos à terre, le ventre tendu vers moi en position de soumission. Ses couinements retentirent au-delà de la pièce – je les entends encore –, sa tête allait de gauche à droite

comme s'il cherchait une explication qu'il savait ne jamais pouvoir obtenir. Je le saisis par la tête et me mis à lui mordre la babine. De plus en plus fort. Ses couinements s'amplifièrent pour devenir des petits cris stridents, étouffés. Je me rappellerai toute ma vie du goût et de la texture si douce de sa babine dans ma bouche, des tremblements de celle-ci entre mes dents. C'est certainement le seul goût de mon enfance dont je me souviens.

À treize ans, je sus que j'avais tout le potentiel pour devenir un monstre comme mon père – et peut-être même au-delà.

LXXVIII

1994. C'était l'été, je passais une semaine de vacances chez mes grands-parents paternels pour voir mon père. À la retraite, ils habitaient une grande maison de campagne avec un immense terrain dans le Marais Poitevin ; ils y élevaient des moutons pour se distraire, pour jouer aux paysans.

À peine arrivé devant la maison, je vis mon chien Duc accompagné de son frère Dirham courir vers moi. Duc était fou de joie de me voir, au point de faillir me faire tomber en sautant sur moi. Je déposai mon sac à terre pour immédiatement aller jouer avec lui. Nous roulâmes dans l'herbe pendant plus d'une demi-heure alors que toute la famille m'attendait à l'intérieur. Nous chahutâmes jusqu'à ce que je sente ses crocs saisir la peau de mon dos, puis de mon cou. Le tee-shirt que je portais fut déchiré et quelques gouttes de sang perlèrent sur ma nuque. Après la surprise, je sentis tous mes muscles se détendre. Je le fixai dans les yeux. La scène du sous-sol me revint à l'esprit. J'aurais voulu qu'il bondisse sur moi et me dépèce comme son frère et lui avaient dépecé trois moutons une semaine avant mon arrivée.

*

J'ai revu Duc pour la dernière fois à l'été 2002 lors d'une courte visite chez mon père à Poitiers. Bien qu'il fût vieux et que les chiens à cet âge ont particulièrement besoin d'être au chaud et près des humains, sa niche était de l'autre côté du jardin, complètement isolée. Le peu de temps qu'il passait dans la maison en journée, il

s'allongeait sur le tapis au pied du canapé en prenant soin que son corps ne dépasse pas de celui-ci. Son visage et son regard étaient sans vie et il ne bougeait que pour obéir aux ordres de mon père. Il ne réagissait pratiquement pas aux caresses que je lui faisais. Il était « parfaitement éduqué ».

CCCXLII

Carnet de ma mère.

Les enfants devraient être retirés à leurs parents à la naissance. Dans certaines familles africaines, ils sont protégés dans les tribus où les enfants appartiennent à toute la famille, oncles, tantes, etc. Tout le monde s'occupe des enfants.

CCCXL

« Tout ce qui ne me tue pas me rend plus fort. » C'était une connerie. Du moins dans son acception banale et contemporaine. Au quotidien, la souffrance n'endurcit pas. Elle use. Fragilise. Affaiblit. L'âme humaine n'est pas un cuir qui se tanne avec les épreuves. C'est une membrane sensible, vibrante, délicate. En cas de choc, elle reste meurtrie, marquée, hantée.

*

(Ce récit achevé, m'apportera-t-il une quelconque consolation ? Se venger apportera-t-il vraiment une consolation, même infime ? Et le maigre plaisir que la vengeance m'apporterait ne pourrait-il pas se transformer rapidement en culpabilité ?

J'écris pour ne pas perdre la bonté et la joie de l'enfant que j'étais.

J'écris avec la colère de naguère et la haine qui me ravage aujourd'hui de toutes parts, qui forme mes mots et organise mes fragments.

J'écris à deux poings.)

LXXXII

Mon père, comment ne pas ressentir un profond dégoût de nous voir ici réunis, je n'ai que haine pour tout ce qui pourrait encore sortir de « nous ».

LXXXIII

Mon père, je n'éprouve que de la haine pour chacune de nos ressemblances. Et elles sont aussi nombreuses qu'insupportables. La plus persistante, la plus visible : notre indéniable ressemblance physique.

Ton influence sur ma vie a toujours été trop importante. Je me suis construit contre toi, mais c'est encore trop d'honneur que je te fais. Ma haine envers toi est si présente, si envahissante, qu'il m'arrive de vivre tes quelques qualités – méticuleux, perfectionniste, organisé – comme des défauts. Je crains toujours qu'elles se transforment en maladies pour faire de moi une personne maniaque, compulsive et contrôlante comme tu l'étais et comme tu dois toujours l'être.

Tu as proposé un jour à ma mère de vous suicider ensemble. Mais bien sûr, ce n'était que pur égoïsme de ta part. Brièvement conscient de tout le mal que tu nous faisais, tu n'aurais jamais pris le risque de partir seul en enfer. Te retrouver tout seul face à toi-même, à tes actes, te fait immensément peur. Personnellement, je mets un point d'honneur à faire grandir chaque jour en moi notre principale différence : à l'inverse de toi, je ne suis pas lâche.

*

(S'attaquer à la langue :

Celle du père : celle qui blesse, qui ment, qui manipule, celle par laquelle on impose lâchement son autorité.

Celle de la mère : celle qui aime, celle dont on use pour cacher la vérité.

La langue est la meilleure et la pire des choses.

J'en ai toujours voulu à la langue, à l'outil lui-même, d'offrir aux humains cette possibilité de mentir, de trahir, de déformer ou de falsifier la vérité, la réalité, de blesser même le corps, mon corps.

Je me sens en communion avec toutes ces choses, tous ces êtres qu'a brisés un mauvais langage.)

LXXXVI

Je sus très tôt qu'un jour j'écrirais ce récit. Quelque chose de plus puissant qu'un esprit le réclamait : le corps d'un enfant.

*

(Si tu veux être heureux : lis, n'écris pas !

Tu peux esquiver un mot lu, tu ne peux pas te soustraire à celui que tu écris. Le moindre mot qui ne résonne pas avec ton corps prend l'allure d'un petit cancer dans ton texte : ton corps ne le supporte pas ! Alors, tu travailles et travailles encore pour trouver le mot qui convient, dans lequel tu peux te glisser, dans lequel tes sens trouvent un sens.

Lire réduit le décalage entre toi et le monde, entre toi et les autres, entre toi et toi-même. Écrire, dans un premier temps, amplifie ces décalages. Il te faut dire la difficulté de trouver le mot ou la phrase qui s'aligne sans trop trembler sur les sillons que la vie, le réel, a créés en toi. La langue te rappelle rapidement que tu n'en es pas le maître, que tu ne la maîtrises pas autant qu'elle peut te maîtriser. Sa petite musique – ses notes et ses enchaînements – devient ton pire ennemi. Alors tu travailles et tu travailles encore cette langue, tu repasses tous tes mots en revue, des premiers balbutiés à ceux que tu utilises aujourd'hui pour tenter de trouver celui qui fasse coïncider ta chair à la chair du réel.)

LXXXVIII

Ce que j'aime en regardant un tableau représentant un paysage, c'est la représentation qui est faite de ce paysage, plus que le paysage lui-même.

L'écriture c'est exactement l'inverse. Ce que j'aime ou ce que je cherche, c'est la réalité derrière les mots, derrière la représentation.

Toujours, la réalité était volontairement présentée autrement que ce qu'elle était par les gens qui m'entouraient.

Écrire sur mon enfance, c'est recomposer un paysage à partir des lambeaux des tableaux de mes parents que j'ai sectionnés à coups de couteau.

Il est possible que les œuvres d'art soient le fruit des vengeances.

LXXXIX

Les coups de pieds, les coups de poings et les gifles, c'était pour les grands jours ! Bien qu'ils fussent tout de même assez nombreux, mon père réservait également à ses enfants quelques menus sévices pour les jours ordinaires afin d'égayer son quotidien à la vue de nos tremblements : pour nos moindres faux pas, il nous arrachait les cheveux fins qui se trouvent au niveau des tempes ou encore enfonçait si profondément l'ongle de son pouce dans nos lobes d'oreilles que nous en portions la marque pendant plusieurs jours.

Et il y avait bien sûr les jours de fin de semaine : se faire étouffer avec un oreiller, au réveil de préférence. Toujours, il avait ce sourire indéfinissable sur le visage.

XC

Carnet de ma mère.

Nous étions chez mes beaux-parents dans le Marais Poitevin. Ils avaient acheté du bois pour l'hiver. La remorque était pleine, il fallait la vider. J'arrive sur le chemin et j'aperçois les deux enfants qui n'avaient que six et neuf ans juchés sur les troncs. Ce n'était pas de leur propre initiative qu'ils étaient montés sur la remorque pour transporter les bûches. Ces dernières étaient bien trop lourdes pour qu'ils les soulèvent et les déplacent. Et je vois les deux idiots, père et fils, le dernier souhaitant prouver je ne sais quoi à son père qui regardait les enfants ! Je leur lance : « Il n'est pas question que les enfants transportent ce bois ! Mais vous ne voyez pas que c'est trop lourd pour eux ? Ils peuvent se faire très mal ! » J'ordonnai aux enfants de descendre du véhicule.

Les deux hommes étaient aussi stupides l'un que l'autre et cela se répercutait sur les enfants. Je crois que c'est après cet épisode – mais je n'en suis pas sûre, car il y en a eu tellement de malheureux que je ne peux pas me souvenir de tous malgré mes efforts – je crois donc que c'est après cela que c'est arrivé. Nous revenions vers la maison sur le chemin au bord de la rivière, lorsque Jean-Marie me dit rageusement :

« Tu me fais passer pour qui ? » Il avait un problème d'autorité vis-à-vis de son père... Puis est arrivée jusqu'à moi cette phrase incroyable, effrayante dans la bouche d'un individu, d'un homme s'adressant à son épouse : « Tu sais, moi, je suis capable de te casser les deux jambes et de te balancer dans la rivière ! » Si j'avais entendu de sa part et vécu beaucoup de choses impardonnables, eh bien, je n'en revenais pas !

J'étais dans un autre espace... dans une autre vie... dans un drôle de monde... avec un vrai... comment le nommer ? C'était quoi cet être qui pouvait articuler une telle monstruosité, une telle menace ?

Encore aujourd'hui, je suis atterrée et perplexe ! Cet homme existe !

XCI

1985 ou 1986. Mon frère et moi étions déjà couchés lorsqu'un cri de ma mère traversa les parois des murs de nos chambres. Quelques secondes plus tard, mon père hurlait nos noms et l'ordre de nous rendre dans le couloir. Ma mère ne parlait pas, elle semblait abasourdie. Mon père nous expliqua que l'un d'entre nous avait placé une épingle à nourrice dans leur lit à l'endroit où se couchait ma mère. Elle avait été disposée de telle sorte sous leur drap-housse que seule la pointe de plusieurs centimètres qui dépassait aurait pu être vue par ma mère. Après nous avoir félicité de la qualité de la réalisation de ce « bon coup », il voulut savoir lequel de nous deux en était responsable. Sachant à quelle violence ses enfants pouvaient être exposés, ma mère n'insista pas pour connaître le coupable. Elle savait de quelle perversité se nourrissait également son mari et qu'il était capable de tout, comme mettre une épingle à nourrice ouverte sur la couche de sa femme pour la blesser et accuser par la suite ses enfants pour déchaîner sa violence.

Ni mon frère ni moi ne nous désignâmes fautifs. Mon père asséna une gifle aller et une gifle retour à chacun de nous et en resta là. Compte tenu de la gravité des faits, il aurait pu nous laisser gésir dans le couloir, en sang. Nous rejoignîmes nos chambres respectives dans le plus grand silence, tous conscients que quelque chose de nouveau

venait de se produire : il était inimaginable pour tout le monde que mon père ne poursuive pas plus loin son investigation.

Qui était coupable, qui avait bien pu commettre un geste pareil ? Ce n'était pas moi.

Ma mère ? Impensable ! Elle n'était pas masochiste au point de s'infliger elle-même une telle blessure. Elle était surtout incapable de faire un geste qui puisse accuser et exposer ses enfants à de violentes représailles de la part de son mari. Il ne restait donc que mon frère et mon père.

Je savais que mon frère était capable de mentir. Je l'avais vu abimer volontairement une paire de baskets pratiquement neuve qui ne lui plaisait plus pour que ma mère lui en achète une autre. Mais je ne l'imaginai pas faire de mal à quelqu'un, hormis peut-être à lui-même. Bien sûr, il m'avait bien propulsé une fois dans le grand escalier en marbre parce que j'avais abusé de sa patience – l'atterrissage m'avait coûté une de mes dents de devant. Je connaissais sa rancœur envers ma mère parce qu'elle s'occupait davantage de moi que de lui et surtout parce qu'elle n'avait pas le courage de quitter notre père, l'exposant ainsi à un nombre incalculable d'humiliations. S'il ne manquait pas de raisons pour exécuter un tel plan, mon frère n'était pas idiot. Il savait que la violence de mon père serait arrivée très rapidement à bout de son secret. Mon frère était plus rêveur que rebelle – à l'inverse de moi. Avait-il été capable d'une telle audace ? Probablement pas, mais ce n'était pas impossible.

Mon père était-il capable d'un tel sadisme : blesser ma mère de la sorte, accuser ses enfants et les battre devant elle ? Malgré le côté effarant d'une telle hypothèse, c'était celle qui me paraissait la plus plausible. Le fait qu'il retienne ses coups contre nous, ça, c'était inconcevable pour moi et ça le plaçait largement en tête sur la liste des suspects. Pour la première fois, son attitude et ses gestes étaient hésitants comme ceux d'un enfant dépassé par les conséquences d'un plan machiavélique insuffisamment réfléchi qui aurait pu se retourner contre lui, le montrer aux yeux de tous tel qu'il était.

Plus personne ne reparla de cette histoire. Probablement que je ne saurai jamais qui était le coupable, mais, ce jour-là, je sus que le mal – le danger – était monté encore

d'un cran et qu'il était susceptible de jaillir de n'importe où et de frapper n'importe qui.

XCIII

Carnet de ma mère, s'adressant à mon père.

Ta folie de toute façon n'a pas de répit. Si l'intention vaut l'action, je t'ai mentalement tué un nombre de fois incalculable. Ce que j'imaginai le mieux, c'était de te pousser d'une falaise. Me débarrasser de ce monstre.

Tu me disais « tu es une cérébrale » ... En effet, murée dans le silence, dans la prison que j'avais verrouillée moi-même finalement. J'étais peut-être masochiste ? En tout cas piégée, incapable de faire la part des choses, de te quitter malgré tous les risques.

Un soir, j'ai pu téléphoner à mon frère parce que tu atteignais un paroxysme de déchaînement... Lorsqu'il est arrivé, j'étais dans la salle de bain accroupie au sol, et tu m'envoyais des coups de pieds au milieu de tes hurlements.

Ta violence, comme souvent, est retombée comme elle avait grimpé ! Tu avais l'air sorti de toi... Tu reprenais ton air presque normal. Mon frère m'a demandé de revenir avec lui à Orange. J'ai refusé ! Pourquoi le fou que tu étais n'aurait-il pas continué alors qu'il savait à qui il avait affaire ? Comment n'aurait-il pas cru qu'il pourrait continuer à se déchaîner puisque rien ne risquait de l'arrêter !

Que l'on m'explique qui j'étais.

CLX – CLXI

Dans mes nuits les plus noires, la terre se confond avec la mer, le bord de la falaise est indiscernable. Le chasseur se confond avec la proie.

*

(Sur la page, j'abats les mots comme on abat des oiseaux en vol, pour qu'ils l'écorchent en tombant, sans pudeur. Et lorsqu'on croit chasser le réel, on s'aperçoit que *c'est le réel qui nous chasse*. Il ne reste alors qu'un sombre étalage de cicatrices qui fait plus ou moins de sens.)

XCVI

Catherine fut notre voisine durant une dizaine d'années. Elle résidait au 4, avenue Ferdinand Bec, à quatre-vingt-un mètres de chez nous. En me penchant par la fenêtre de ma chambre, je pouvais apercevoir la pointe de son jardin. Si elle était l'amie et la maîtresse de mon père, elle fut également, au grand étonnement de mon frère et moi, amie avec ma mère – qui m'expliqua bien plus tard que cela la soulageait de mon père et de ce qu'on appelait les « devoirs conjugaux ».

Qui ne ferait que croiser cette femme croirait selon toute vraisemblance qu'elle est l'incarnation même de la joie de vivre et de l'amour de son prochain. Où qu'elle aille, où qu'elle se trouve, elle arborait constamment un large sourire. Elle sautillait plus qu'elle ne marchait – ses très longs cheveux semblaient flotter dans les airs comme ceux de la Vénus de Botticelli – et, lorsqu'elle nous rendait visite, elle gravissait les marches de notre escalier deux à deux en chantant à tue-tête les airs de *La flûte enchantée* de Mozart, de *Norma* de Bellini ou encore de *Nabucco* de Verdi. Elle était choriste à l'Opéra d'Avignon. Mais, si le chant était sa principale passion, sa seconde marotte était de mettre au monde des enfants : elle adorait, disait-elle, la sensation d'être enceinte. Ainsi, cinq enfants naquirent de trois pères différents : Nancy, Anaïs, Antoine, Laura et Samuel. Elle était également très portée sur les médecines alternatives, les eaux miraculeuses, les séances de spiritisme et les prières ésotériques capables, selon elle, de consolider une jambe ou un bras cassé plus efficacement qu'un plâtre. Dans leur grande maison vivaient avec eux plusieurs chiens et chats, des hamsters et d'autres petits animaux. Cette sorcière chantante vivait comme une romanichelle sédentaire à une centaine de mètres de chez nous. Mes parents – surtout mon père – la voyaient fréquemment et mon frère et moi allions régulièrement jouer avec ses enfants. Catherine était incontestablement une cheffe de clan, une femme alpha qui ne se laissait pas impressionner par les hommes. Elle n'hésitait pas à se battre avec eux. Ses deux premiers maris s'étant éclipsés assez rapidement, c'était elle qui faisait la pluie et le beau temps, gouvernant une tribu composée essentiellement

d'enfants. Son dernier mari, un gentil homme des bois passablement simplet, lui obéissait au doigt et à l'œil – ce qui assura très certainement la longévité de leur couple.

Derrière ce joyeux décor, comme derrière sa rayonnante personnalité, il en allait tout autrement. Dans cette maison, l'odeur d'urine de chats et de chiens régnait en permanence et la saleté, qui au fil des années s'accumulait, ne semblait plus vouloir se détacher des surfaces intérieures de la maison. Ce qui est particulièrement vif dans ma mémoire, c'est la violence inouïe de cette femme envers ses enfants, celle-ci égalait presque celle de mon père. Chacun de nos après-midis de jeux était ponctué par des hurlements et de violentes claques sur au moins l'un de ses enfants. Je ne compte plus le nombre de fois où j'ai vu Nancy recroquevillée à terre en train de replier violemment ses oreilles sur elles-mêmes pour ne plus entendre sa mère vociférer ; je ne compte plus les fois où j'ai vu la tête de l'un de ses enfants rebondir d'un côté d'une paroi du couloir pour aller percuter l'autre côté sous l'effet d'une gifle d'une rare puissance – le couloir était pourtant assez large.

Le pire traitement était réservé à Antoine. C'était un garçon aimable, mais très turbulent. Il avait passé ses premières années auprès d'un père tout aussi violent physiquement que psychologiquement. Ce dernier n'hésitait pas à le menacer que les poules viendraient lui picorer les yeux durant son sommeil s'il ne lui n'obéissait pas. Cela ne prit pas longtemps pour qu'il se débarrasse de son fils. Il le renvoya complètement traumatisé à l'âge de quatre ans chez Catherine. J'ai vu à plusieurs reprises cet enfant se faire quasiment massacrer à coups de poings par sa mère. J'ai tellement vu cet enfant pleurer avec le visage tuméfié que d'écrire cela me bouleverse encore. Plus il grandissait, plus cet enfant devenait littéralement dément à cause des excès de violence de sa mère. Il mit le feu dans le garage et tua plusieurs de leurs animaux dans la toilette après s'être assis sur la cuvette et avoir tiré la chasse. Un jour, alors que j'embrassais leur chienne sur la tête, il essaya de lui couper la queue avec un ciseau. La chienne me mordit la joue jusqu'au sang. Un autre jour, son beau-père, l'homme des bois, eut la très ingénieuse idée de lui offrir une carabine à plomb. Alors

que le fils de ce dernier était en vacances chez eux, Antoine prit son nouveau jouet, visa l'autre enfant, et le coup partit : le garçon perdit un œil.

Lorsque nous rentrions de chez eux, mon frère et moi racontions à ma mère ce qu'il s'y passait. Ma mère n'arrivait pas à nous croire. Pour elle, Catherine était un « rayon de soleil ». Le jour arriva où ce soleil s'obscurcit : ma mère accompagna Catherine à l'opéra pour une répétition et Antoine s'était joint à elles, car il devait lui aussi y aller pour y prendre un cours de solfège. Pour Catherine, la musique – l'éducation musicale de ses enfants – n'était pas une option. Ma mère nous raconta qu'au moment d'entrer dans le bâtiment, Antoine dit à sa mère qu'il avait oublié sa flûte. Catherine lui mit une claque à ce point colossale qu'elle le projeta à terre en plein milieu de la rue.

Mon frère cessa assez rapidement d'aller chez Catherine. Même moi, qui avais beaucoup d'affection et d'empathie pour ses enfants, j'espaçais de plus en plus mes visites pour ne plus assister à toute cette violence. Il y en avait déjà assez chez moi.

Lorsque mon père revenait guilleret de chez Catherine, il aimait nous raconter les exploits de celle-ci en matière de dressage d'enfants. Tout le monde à la maison comprenait qu'il essayait de se dégrever de sa propre violence envers nous. Si Catherine partageait la même conception de l'éducation que mon père, c'est-à-dire frapper ses enfants parfois jusqu'à l'épuisement, à la différence de lui, elle n'en éprouvait aucune satisfaction, aucune jouissance, car elle aimait ses enfants. Mais comme mon père, elle pensait que ses enfants étaient la seule origine de ses crises de violence, ne remettant aucunement en cause sa méthode éducative, son tempérament, son intolérance ou encore son désir impérieux de faire autant d'enfants sans être capable de les élever seule. Complètement dépassée par la situation qu'elle avait elle-même engendrée, elle faisait porter la charge de l'éducation des plus jeunes sur les épaules des plus grands, et tout devait fonctionner comme elle seule l'entendait.

Convaincue de l'exemplarité de ses méthodes éducatives, Catherine s'occupait également d'éduquer les enfants des autres. Elle faisait partie d'un groupe de parents qui, en alternance, avait la charge de ramener de l'école les enfants du quartier. Un jour où ce fut son tour, un garçon tenta d'ouvrir la porte avant l'arrêt complet de la

voiture pour sortir. Elle se retourna brusquement et lui flanqua une gifle monstrueuse. La mère de celui-ci refusa par la suite l'offre de Catherine de le ramener en voiture. Mon père et Catherine blâmèrent l'enfant d'avoir été imprudent et mon père qualifia la mère de « connasse ». Nous, les enfants, comprenions très bien l'envie qu'il y avait à vouloir fuir au plus vite de la voiture.

Je devais avoir une dizaine d'années lorsqu'elle me demanda de la suivre dans la cuisine en prétextant qu'elle avait quelque chose de très important à me dire alors que je jouais tranquillement avec ses filles. J'obtempérai. À peine entrai-je qu'elle referma la porte derrière moi et enclencha le verrou qui était bien trop haut pour que je puisse l'atteindre – elle savait que je me serais enfui. J'ignore toujours pourquoi cette porte de cuisine possédait un verrou. J'étais effrayé. Je me déplaçai rapidement autour de la table de cuisine pour qu'elle fit obstacle entre nous. Elle finit par me coincer en tirant toutes les chaises autour de la table. Sa technique était particulièrement au point. Me pointant du doigt, agitant ses mains autour de ma tête, elle m'expliqua que j'étais l'unique source de discorde entre mes parents et m'enjoignit d'être moins dissipé et de me concentrer davantage à l'école au risque d'avoir affaire elle. Je n'y remis plus jamais les pieds, sauf pour célébrer l'anniversaire de ses filles.

XCIX

À vingt-quatre ans, je revenais vivre chez ma mère en Avignon après avoir effectué la période des classes de mon service militaire chez les chasseurs alpins, un régiment spécialisé dans le combat en milieu montagneux. Bien que je fusse assez doué pour jouer à la guerre – parmi les quatre-vingt-dix recrues de mon bataillon, j'étais celui qui était capable de démonter puis de remonter le plus rapidement un fusil d'assaut –, je l'étais beaucoup moins pour obéir servilement et supporter toutes sortes de chantages, de privations et de menaces de la part du personnel militaire – mes « supérieurs ». J'avais réussi à me faire exempter par le psychologue militaire des huit autres mois de subordination. Je me surpris de la raison que j'avais invoquée pour lui exprimer mes

difficultés à vivre dans ce régiment : « Je ne supporte pas les gens qui rotent et qui pètent toute la journée ! » – c'était pourtant le cadet de mes soucis dans ce régiment.

Lorsque l'aspirant sergent de mon régiment apprit que j'avais l'intention de me faire réformer, il m'écarta le plus possible de mes camarades en m'interdisant plusieurs activités. Il se mit à me répéter chaque jour que si je ne poursuivais pas ma formation militaire, je ne travaillerais jamais dans les services publics – ce que j'ai presque toujours fait par la suite. Il me le répéta encore le jour de mon départ. Je lui criai dessus que jamais je ne remettrais les pieds dans cette caserne. Il fit en sorte de me faire manquer mon train pour rentrer chez moi en m'envoyant sur le champ dans le bureau du commandant afin de me faire réprimander par ce dernier. Je pris le train suivant en pleine nuit.

Quelques jours à peine après mon retour de l'armée, Catherine téléphona chez ma mère. Elle désirait me poser une question au sujet de ma brève vie militaire : « Crois-tu qu'Antoine devrait s'engager dans l'armée ? Je pense qu'il a besoin de discipline. » Je lui répondis le plus calmement possible qu'Antoine n'avait vraiment pas besoin de plus de discipline. Je n'ajoutai rien de plus de crainte de lui hurler assez fort pour lui faire éclater le tympan « Il a besoin que tu l'aimes et que tu l'écoutes sale garce ! ». Elle sembla surprise de ma réponse. Je ne fus pas étonné de sa surprise.

J'appris plus tard qu'Antoine s'était engagé dans l'armée comme musicien durant cinq années dans le 92^{ème} régiment d'infanterie – terrible mot qui désigne un regroupement d'enfants soldats – situé à Clermont-Ferrand, dans le centre de la France. Le cœur de Catherine devrait être comblé, son fil était parvenu à jumeler les deux passions de sa mère : la musique et la discipline abusive.

CLIV

Colette était l'une des amies les plus proches de ma mère. Elles s'étaient rencontrées par l'intermédiaire de leurs maris. Jacques était également médecin et connaissait mon père. À quelques reprises, elle et son mari étaient venus manger à la maison. Colette était une femme libre, malicieuse, à l'humour ravageur. Elle ne se

laissait pas facilement impressionner et était difficilement manipulable. Elle connaissait très bien mon père et était au courant des maltraitances que nous subissions quotidiennement. Ce fut certainement l'une des seules personnes qui encouragea ma mère à quitter son mari et à l'y aider.

Ce fut le premier témoignage que ma mère reçut et le récit de notre première évasion.

À Jacqueline,

Oui, c'était en 1983 !

Sur le parking quasi désert du supermarché Auchan, sortie Avignon, route de Marseille. Tout est fermé. C'est le soir, 20 heures à peu près...

Jacqueline m'a demandé au téléphone de venir là pour l'aider à se mettre à l'abri de la violence de son mari. Elle, et surtout Marc et Jean-François.

Elle est là dans sa voiture avec les enfants.

Elle m'a fixé ce lieu de rencontre, immense et anonyme, pour y laisser son véhicule afin que son mari ne le retrouve pas devant chez l'un de ses amis.

Les enfants devaient souffler d'être hors d'atteinte de leur père... Si charmant, si suave à l'extérieur. Si violent avec ceux qui étaient à lui (il disait MA femme, MES enfants).

Transbordement de tous dans ma voiture.

Les enfants sont calmes, tristes et dignes. Habités en somme ! Je leur ai apporté une grosse pile de BD pour les distraire quelques jours là où ils seront.

Plus de places d'hébergement au Sanctuaire de Notre-Dame-de-Grâce à Rochefort-du-Gard. Nous allons à l'Abbaye de Frigolet, à l'hôtellerie monastique qui peut servir de refuge. Jacqueline y restera quelques jours avec ses enfants...

Elle verra son avocate...

C'est le flash qui me reste en mémoire de ces quelques heures de fuite...

Colette Cluzel

CLV

Entourée par la forêt, l'Abbaye Saint-Michel de Frigolet se situe à une vingtaine de kilomètres d'Avignon sur la hauteur d'un plateau surplombant la vallée de la Durance.

Je n'ai que peu de souvenirs de notre passage dans ce lieu. C'était l'automne ou l'hiver dans mon esprit. Le ciel était gris en permanence, la pluie tombait régulièrement, les dalles de nos cellules étaient glacées.

Comme prévu, mon père se rendit chez Colette pour qu'elle lui dise où nous nous trouvions. Elle lui répondit que même si elle le savait, elle ne lui dirait pas.

C

1985. Je redoublais ma dernière année de primaire. L'évasion nous paraissait plus ou moins réussie, ma mère s'était plus ou moins échappée des griffes de mon père, car nous avions emménagé dans un appartement à l'autre bout de la ville. Après quelques semaines, il vint nous visiter et apporta un bouquet de fleurs à ma mère. Petit à petit, il passait de plus en plus de temps chez nous, puis il y passa quelques nuits, puis toutes les fins de semaine. Un soir, mon frère et moi vîmes mon père gifler ma mère, probablement ne se sentait-il pas encore assez légitime dans notre logement pour nous intimer l'ordre d'aller dans nos chambres pendant qu'il la frappait.

Après plus d'une année de visites incessantes de mon père, ma mère nous annonça que nous retournions vivre avec lui dans cette maison de malheur.

Je ne sais pas si ma mère nous demanda notre avis. Je n'en ai pas l'impression. Mais, si elle le fit, ma mémoire a occulté la raison qui motiva sa décision.

Toujours est-il que mon père reprit tous ses droits.

CI

J'avais onze ans.

Il s'appelait Cyril. Il était doté d'une intelligence très moyenne et d'un physique banal. Il n'avait pas vraiment d'amis et essayait avec beaucoup d'efforts d'intégrer l'un des clans de la classe, allant de l'un à l'autre, mais s'en voyant refuser

systématiquement l'accès. Il n'était pas non plus détesté, il était juste invisible. Quant à moi, je papillonnais d'un clan à l'autre, selon mes envies : tantôt avec les filles pour jouer au jeu de l'élastique, tantôt avec les mâles dominants pour écouter les récits de leurs mauvais coups. J'étais à l'aise, « à part » et accepté de tous, ce qui m'offrait tous les privilèges. J'avais bien droit de temps en temps à un « toi le pédé ! », mais je ne m'en offusquais pas et je répondais en souriant par une insulte bien sentie qui faisait rire tout le monde, y compris ceux qui avaient proféré cette invective.

Dans le but de se rendre plus populaire, moins transparent, Cyril crut bon d'imiter les plus forts en s'appropriant leurs injures pour tenter de s'acoquiner avec eux. Grand mal lui en a pris ! Sa grand-mère, chez qui il se rendait après l'école, habitait dans le même complexe résidentiel que moi. Nous empruntions donc le même chemin. Chaque fois qu'il m'insultait, après que l'école eut fini, je ramassais sur la route les longues tiges des saules pleureurs que je trouvais à terre et le fouettais jusqu'à destination. Il arrivait inévitablement chez lui en pleurs. Je le revois encore morver et tenter de passer d'un trottoir à l'autre pour essayer de m'échapper. Sûrement, prenait-il le temps d'essuyer ses larmes avant d'entrer chez sa grand-mère et de retrouver ses parents, ces derniers ne s'étant jamais plaints auprès de quiconque des sévices qu'il subissait. Je dois reconnaître qu'il faisait montre d'un certain courage et d'une obstination indéniable pour tenter d'amuser la galerie, car il recommença à plusieurs reprises. À l'école, le groupe semblait lui donner une force qu'il n'avait pas seul avec moi. À chaque fois, je feignais de ne pas entendre son insulte et, le soir venu, le même cirque recommençait, s'achevant pour lui encore et toujours dans les reniflements.

Quel garçon n'a pas joué dans une cour d'école à dérober un objet à un camarade pour le lancer à un autre et ainsi de suite jusqu'à rendre fou son propriétaire ? C'était un jeu somme toute assez ordinaire. Bien que les filles et moi-même fussions moins enclins à y jouer, tout le monde y participait, tout le monde se faisait chaparder à un moment ou à un autre son sac ou son manteau. Un jour, un des gaillards de la classe prit mon manteau que j'avais simplement posé sur mes épaules et le lança à Cyril parce qu'il était de toute évidence le plus proche de lui. Au lieu de l'envoyer immédiatement

à quelqu'un d'autre, il se mit à courir dans la direction opposée du cercle d'enfants. Je le rattrapai assez facilement et, alors qu'il était encore en train de courir, je saisis mon manteau et le tirai de toutes mes forces dans le sens inverse de sa course. Le corps de Cyril décolla immédiatement du sol, sa tête bascula en arrière et vint frapper violemment l'asphalte de la cour d'école. Il ne reprit pas connaissance.

Les ambulanciers vinrent chercher son corps inanimé. Notre enseignant nous apprit le lendemain qu'il ne s'était toujours pas réveillé.

Au quatrième jour après « l'accident », la mère de Cyril rendit visite à notre enseignant pour l'informer que son fils était resté trois jours dans le coma. Elle était surtout venue voir à quoi ressemblait le monstre qui avait fait ça à son fils. Elle me fixa avec un regard d'acier. Je restai immobile, puis détournai très lentement mon regard du sien en direction de la porte de sortie. Le soir même, elle téléphona à ma mère : « Lorsque j'ai vu Jean-François, il n'avait l'air d'avoir aucune compassion pour mon fils, son visage était de marbre, il faisait comme si rien ne s'était passé »

Cyril ne revint jamais dans notre école. Je n'ai aucun souvenir de l'avoir revu rendre visite à sa grand-mère ou trainer dans notre résidence.

Mon père me dit que je n'avais pas à être puni, que Cyril avait bien mérité ce qu'il lui était arrivé. Là, je compris que ce que j'avais fait était mal.

CII

Une dizaine d'années plus tard, alors que je vivais à Montpellier, Cyril s'est assis à la table à côté de moi à la terrasse d'un bar. J'étais tétanisé, incapable de détacher mon regard de lui. Je me demandais s'il m'avait reconnu. Je ressentais une profonde tristesse. J'étais incapable de me lever de ma chaise et d'aller m'excuser. J'avais peur de lui rappeler son année de cauchemars. C'est l'un de mes plus grands remords, l'un de mes seuls moments de lâcheté. Le *chien*, c'était moi.

CIII – CIV

L'indifférence aux souffrances qu'on cause est la forme terrible et permanente de la cruauté.

(Écrire ce récit m'adoucit. Me détruit petit morceau par petit morceau.)

XCV

Ni mes haines ni mes amours n'ont été aveugles. Je n'ai pas connu assez longtemps ce qu'on appelle communément l'innocence de l'enfance.

Très tôt, j'ai eu le courage d'haïr comme celui d'aimer.

CXI

Noëlle fut la première à lire quelques-uns des fragments de ce récit. Un peu avant qu'elle ne fût emportée par une leucémie, elle m'écrivit quelques mots.

Jean-François, « mon fils »,

J'ai mal à vous tous et au chien, et mes larmes coulent encore et encore.

Pas de pardon, mais au contraire un tribunal et au bout la résilience.

Pour ma part, je pars à Lourdes ce week-end. Imagine toutes les bougies, une orgie !

Alors, au travail mon grand !

Noëlle

(Merci de te savoir avec nous malgré la distance.)

CXXV

En mon nom propre, exproprier tout ce qui ne m'appartient pas : les gestes qui ont été posés sur moi et les mots qui m'ont été adressés, un par un. Dussé-je assumer seul tout le mal que j'ai pu faire, il me faut sortir un instant la mère, évacuer le père de mon propre corps. Tout déposer ici sur la page, à fleur de peau.

CCCXXXVIII

Carnet de ma mère.

L'école d'infirmière a compensé mon manque d'intelligence par de l'empathie.

J'aimais les personnes malades, je les aidais parce que je les comprenais, les sentais, sollicitais leur sourire. Je le faisais avec obstination, c'était ancré en moi : donner de l'espoir, consoler de cette vie en quelque sorte... Redonner du courage avec de la bonne humeur. J'ai des souvenirs d'échanges incroyables, de moments de fusion, de vérité, et d'amour, je crois... Certains malades me voyaient arriver avec joie. Comme cette femme avec son cancer des ovaires et de l'utérus qui devait subir un traitement avec des bougies de radium. Ça sentait mauvais, mais ce n'était pas grave. Je l'ai persuadée jusqu'à sa mort qu'il suffisait de patienter, que les progrès de la médecine étaient rapides et que ça serait bientôt à son tour de bénéficier du traitement qui la sauverait. Elle me croyait. Elle n'était qu'espoir jusqu'au bout.

CXXXIX

Mai 1987. Comme les prisons, les coffres, les voiles et les tombes, les mots font partie des créations humaines les plus à même de recouvrir efficacement la réalité.

Ma mère utilise les mots comme des prières pour infléchir la réalité vers un autre destin, un meilleur destin, un destin tout à elle dans lequel malheureusement toute chose finit par basculer, par se rompre dans un plus grand fracas que celui qui l'a fait naître.

C'était le jour d'anniversaire de mon père. Ma mère se pressa à ma rencontre avant que mon père ne revienne d'une minute à l'autre du travail et me montra le cadeau qu'elle lui destinait de ma part : un coussin rouge en forme de cœur avec des bras blancs grand ouverts symbolisant la mesure ou la portée du message écrit sur celui-ci : « Je t'aime fort comme ça ». Ces quelques mots sur un coussin de fabrication chinoise avaient pour elle autant de pouvoir que ceux écrits par Dieu sur les premières Tables de la loi remises à Moïse : ils étaient censés ramener la paix, l'amour, et effacer de la surface du monde les humiliations, les coups, la terreur.

Je regardai ma mère les yeux chargés de colère. Comment pouvait-elle m'imposer ce mensonge ? Elle me parla dans une langue qui me devint soudain étrangère : « Si

ton père croit que tu l'aimes, il sera plus gentil avec toi ! » Aurais-je voulu qu'il pense que je l'aime ou même désiré qu'il soit plus gentil avec moi ? Me faire aimer de ce monstre ? Abruti par les paroles de ma mère, tentant de m'accrocher à quelque chose de plus tangible, je ne cessai de fixer ce coussin rouge sur lequel était écrit l'odieux « Je t'aime fort comme ça ». Le stress provoqué par l'arrivée imminente de mon père, la banalité presque vulgaire de cet objet tant vendu dans les boutiques cadeaux bon marché, l'angoisse de ma mère, tout me porta hors de moi-même et hors du monde.

Mon père arriva. Sur la table du salon, les cadeaux étaient disposés autour du gâteau d'anniversaire comme il est d'usage de le faire pour célébrer la personne qui sera mise à l'honneur. Lorsque mon père découvrit le « Je t'aime fort comme ça », il me prit dans ses bras. Il était heureux. Je regrettai d'avoir un corps.

*

(La réalité finit toujours par se venger du sort qu'on tente de lui imposer.

La réalité saisit la chair de l'homme et se venge sur lui des mots avec lesquels il a tenté de la blesser – des mots qui sont autant de chimères qu'elle transforme en calamités en lui.

Le sens finit toujours par apparaître et il n'apparaît jamais en premier lieu dans les mots, dans la pensée, mais dans la chair et provoque des cataclysmes que le corps absorbe et dont il nous faut parfois toute une existence avant de comprendre tous les effets sur nos vies. Certains d'entre nous deviennent fous, cessent d'exister en perdant toute adhésion à la vie et d'autres développent des cancers.

(Le mensonge peut tuer.)

CXLII

C'est la chair qui se fait « Verbe », vérité, et non l'inverse.

Dieu est une femme stérile.

CXLIX

Ma naissance a engagé ma mère et mon frère dans une décennie et demie de coups, d'humiliations et de secrets. Je suis le fruit, l'organisme vivant d'un mauvais jugement à la suite d'un incident contraceptif. S'enfuir avec un enfant en bas âge, elle le pouvait encore, mais pas deux. C'était un poids de trop pour elle.

*

Lorsqu'elle n'était pas au travail, ma mère organisait sa vie autour du désastre qu'était mon père, car il fallait à tout prix éviter toute situation susceptible de le faire sortir de ses gonds – et, mon frère et moi le savions : il n'avait pas besoin de nous pour que cela se produise. Pour notre « sécurité », disait-elle, pour nous préserver d'un possible cataclysme, elle réclamait de nous qu'on soit capables de comprendre ses insécurités, ses faiblesses et d'anticiper ses changements d'humeur.

Mon père représentait pour ma mère un homme à sauver, c'était sa mission.

Ma mère ne s'est jamais débarrassée de la naïveté de la petite fille qu'elle était. Bien des décisions qu'elle a prises se sont transformées en catastrophes à cause de cet aveuglement volontaire. Mais sans cette petite fille en elle – sans ses rêves –, elle se serait probablement laissée mourir entre les griffes de mon père.

LIX

Au début de l'été 1989, alors âgé de quatorze ans, je ressentis enfin tout le bonheur qu'il pouvait y avoir à fuir – plus précisément, à réussir à fuir.

Nous vivions à Poitiers. Mon père avait réussi le concours pour devenir médecin du travail et était parvenu à se faire embaucher dans cette ville. Pour la première fois de sa vie, il travaillait vraiment et gagnait beaucoup plus d'argent. La vie était plus douce pour ma mère et moi, mais mon frère était de plus en plus malheureux. En pleine adolescence, il s'isolait chaque jour davantage dans sa chambre. Paradoxalement, c'est à cette époque que lui et moi nous rapprochâmes un peu plus l'un de l'autre. Seuls dans le jardin, il me racontait les plans qu'il était en train d'échafauder pour nous évader tous les deux aux États-Unis. J'adorais l'idée qu'il veuille m'emmener avec lui,

qu'il ne m'abandonne pas. Malheureusement, je savais que ce projet était totalement irréaliste, car ni l'un ni l'autre n'étions majeurs. Il m'était impossible de ne pas en parler à ma mère. Déjà, à cet âge-là, j'avais une sainte horreur des secrets, de ces petites prisons mobiles capables d'engloutir une vie entière, voire plusieurs vies en même temps. Peut-être aussi que je craignais surtout qu'il parte sans moi.

Ma mère ne réagit pas sur le coup, elle garda le silence comme elle savait si bien le faire. Mais quelques semaines plus tard, l'impensable se produisit.

Mon père venait tous les midis manger avec nous durant sa pause. Ce jour-là, à peine eut-il fini son repas et franchi la porte que ma mère, encore à table, se retourna vers mon frère et moi et nous annonça la seule vraie bonne décision qu'elle prit de sa vie nous concernant : « Vous avez deux heures pour mettre tout ce que vous voulez dans deux sacs et portez-les jusqu'à la voiture, on s'en va pour de bon ! »

Avec la machine à laver que nous avions installée dans la remorque, nous parcourûmes mille kilomètres vers le Sud, vers Avignon. Nous ne fîmes qu'un seul arrêt. Ma mère téléphona d'abord à sa belle-mère pour l'informer de notre départ. Jeannine se contenta de lui répondre en sanglotant : « Je comprends ma fille, je comprends, j'espère que je vous reverrai avec les enfants » Puis ma mère appela mon père pour lui dire que cette fois nous ne reviendrions pas.

Durant tout ce long trajet, il planait au-dessus de nos têtes un ciel nouveau et la menace de mon père : « Si je vous retrouve, je vais tous vous tuer ! »

CXIV

3 février 2021. Troisième séance d'hypnose avec Rémi.

Rémi tente encore une fois une nouvelle approche.

Après m'avoir demandé de fermer les yeux, il m'interroge sur les activités que j'aime faire et les lieux dans lesquels je les pratique. Je lui dis que j'adore faire de la plongée sous-marine. Il me demande alors de visualiser une plage et de marcher vers la mer jusqu'à que je sois totalement immergé dans l'eau.

À peine l'eau recouvre-t-elle ma tête qu'une sensation de plénitude m'envahit. Mes muscles se relâchent, les bruits de la pièce qui parasitaient ma concentration me paraissent de plus en plus lointains. Autour de moi, je vois les myriades de poissons que j'ai l'habitude d'observer dans les eaux chaudes des Caraïbes, de l'océan Indien ou encore du Pacifique. Ils sont tous là réunis dans un seul et même espace, un seul lieu. Je suis joyeux. Je me sens libre, détaché de tout mon attirail de plongée. Je me retourne : la plage puis la terre s'éloignent. À une vingtaine de mètres sous l'eau, baigné dans un bleu profond, je regarde le soleil. Soudain, un groupe de baleines passe juste au-dessus de moi. Elles m'encerclent et je touche l'une d'elles sans crainte. Je ne dis plus un mot à Rémi. Lui-même ne parle plus.

Au bout d'un certain temps, Rémi me demande de visualiser la maison de notre enfance et d'y chercher mon frère. Je le vois dans sa chambre assis sur son lit regardant fixement devant lui en souriant. Je suis incapable d'entrer dans la chambre : un mur invisible m'empêche d'y pénétrer. Toutes mes tentatives échouent. Je l'observe depuis le couloir. Rémi me demande de lui poser la question afin de savoir si c'est lui qui a été suspendu par les pieds par mon père au-dessus du vide. Mon frère ne répond pas, mais, toujours en regardant fixement droit devant lui avec le même sourire, il hoche la tête mécaniquement et semble acquiescer. Il ressemble à une marionnette un peu effrayante avec son sourire figé et son regard opaque. J'ai l'impression qu'il est lui-même en visite dans ma vision – l'esprit de mon frère s'est envolé ailleurs, il a quitté notre famille il y a fort longtemps.

*

(Je commence à comprendre que ces séances d'hypnose ne parviendront pas à faire resurgir mes souvenirs. Je ne suis capable que de visualiser mes blocages : la mère en robe de chambre rouge qui malgré ses efforts ne parvient pas à se retourner vers moi, le frère qui me refuse l'accès à sa chambre, le père, irréprésentable, qui nous a tous avalés.)

CXV

La peur abîme-t-elle les souvenirs ou permet-elle de mieux les conserver ?
Indiscutablement, la haine est la plus à même d'en immortaliser certains.

CXVIII

1984. Verdict de la psychologue scolaire après avoir tenté, en quatre ou cinq séances, de comprendre les raisons de mes difficultés d'apprentissage – particulièrement celles de lecture : « On voit bien qu'il est intelligent, il a beaucoup d'humour, il essaye de me faire rire, de rendre nos rencontres agréables. Il est très agréable... Mais il ne parle pas. Je ne peux donc rien dire vraiment. »

CXXII

Carnet de ma mère.

Nous sommes à table. Jean-Marie est devenu un arc trop tendu. Je ne peux pas me souvenir de la cause du dérapage, ça ne devait vraiment pas être catastrophique... Tout le monde était servi. Il fallait qu'il exprime sa colère ? Il lui fallait faire quelque chose d'immonde. Il ne pouvait pas me frapper devant les enfants... La raison de sa contrariété l'a dépassé, il fallait qu'il fasse quelque chose de vraiment malveillant, d'humiliant, il a pris l'assiette et l'a renversée sur ma tête. Les aliments m'ont dégouliné dessus.

En effet, il avait réussi quelque chose de fort... En effet, il était vraiment à plaindre. Rendu à cet extrême, son geste était accablant pour lui. Moi, déroutée, mais pas tellement... c'était nouveau... Et il était aussi pitoyable que son geste. Je crois qu'il était de plus en plus perdu, de plus en plus malheureux.

Les enfants étaient silencieux, comme leur incompréhension.

CXXIII

Ma mère me téléphona le 4 septembre 2019.

- Je t'ai mis au monde, mais tu m'as remise sur les rails de la vie.

CXXIV

Je me suis toujours promis de ne pas m'ôter la vie avant que ma mère ne meure. Je ne peux plus voir ou seulement imaginer ma mère pleurer.

CXXVI

1989. Je ne me rappelle plus son prénom. Dans la cour d'école, il était toujours à nos côtés. Toujours humilié, méprisé, mais toujours dans notre angle de vue. Nous ne connaissions qu'une seule chose de lui, il ne se disait bon qu'à une seule chose : les mathématiques. Certains d'entre nous s'asseyaient à ses côtés en classe lorsqu'il y avait des examens d'algèbre en espérant copier sur lui – il nous laissait faire. Que voulait-il avec autant d'insistance, pourquoi s'exposait-il ainsi à notre violence, qu'attendait-il de nous ? Que voyait-il en nous ? Pourquoi avait-il tant besoin de nous ?

Il s'est pendu à l'âge de treize ans dans l'escalier en colimaçon situé dans le hall de sa maison. Il n'a pas manqué son coup, il avait tout calculé, sa famille ne pouvait pas l'ignorer en rentrant.

Nous n'avions eu que peu d'informations concernant les circonstances de sa mort. On nous avait dit que dans sa chambre, sa calculatrice était à terre, brisée et que c'est sa petite sœur, qui précédait ses parents, qui avait ouvert la porte d'entrée. Comme il devait être imposant, magistral, ce petit corps, atteignant sûrement des proportions énormes à ses yeux.

Nous ne fûmes qu'une poignée d'élèves à vouloir qu'il ait une plaque à son nom sur le mur de l'école. Nous ne fûmes pas assez nombreux à la vouloir ou ne nous la voulûmes pas assez.

Jusqu'à ce jour, je ne savais pas qu'un enfant puisse être désespéré au point de s'enlever la vie. Je ne pouvais pas concevoir qu'un enfant puisse avoir cette force de caractère et les compétences techniques pour se pendre. Était-ce sa première tentative ? Comment avait-il appris à faire un nœud assez résistant autour de son cou ? Combien de fois avait-il dû réfléchir à ses gestes pour parvenir à se tuer ?

Pendant des mois après cet évènement, ne sachant pas comment étaient configurés sa maison et son escalier, j’imaginai la scène se dérouler chez moi : j’étais sa petite sœur qui ouvrait ma grande porte en bois et qui, levant la tête, le voyait pendu dans mes escaliers en colimaçon. J’ai répété cette scène un nombre incalculable de fois. Parfois, d’une certaine hauteur, la corde au cou, je regardais cette petite sœur.

Que ce livre lui serve de plaque.

CXXVII

En 2015, j’ai écrit sur un de mes cahiers personnels les mots d’une connaissance, écrivaine québécoise, qui me sont restés obscurs pendant des années : « J’ai peur de ma volonté. »

Sur la flèche qui l’atteint, l’oiseau reconnaît ses plumes.

Ce livre : un carquois qui contient ces flèches.

Se retourner contre soi-même est une chose surprenante. Je pourrais tout détruire : mon père, moi, ce livre.

CXXXI

1983. La famille avait l’habitude de passer ses vacances d’été au bord de la mer sur la Costa Brava en Espagne.

Un matin, mon père décida de m’emmener pêcher du poulpe. À cette époque, ils étaient nombreux sur cette côte – il n’en reste quasiment plus aujourd’hui à cause du trafic maritime et de la pollution. C’était facile pour un enfant d’en attraper un. En fait, ça l’était surtout pour moi. Lors d’une précédente pêche, j’avais écrasé par accident un oursin et j’avais remarqué que leur chair attirait frénétiquement les poulpes. Ma technique de pêche était alors aussi simple que dévastatrice : sur un large périmètre, j’écrasais avec mon bâton quasiment tous les oursins – la mer autour de moi devenait entièrement orangée – et je me contentais de ramasser l’un après l’autre tous les poulpes qui venaient se repaître des oursins. En une trentaine de minutes, je pouvais

en capturer plus d'une dizaine. Toute la famille, qui ignorait ma technique, était très impressionnée de mes qualités de chasseur.

Nous passâmes une merveilleuse matinée, chacun de son côté, à traquer le poulpe jusqu'à ce qu'un violent orage s'abatte sur nous. De loin, mon père me fit signe de sortir de l'eau. À la hâte, nous nous mîmes à retourner à l'envers les têtes des poulpes pour qu'ils ne s'enfuient pas de nos sacs – cela réduisait significativement leur agilité à se mouvoir. La voiture était garée en haut d'une falaise d'une dizaine de mètres que nous avions déjà eu du mal à descendre. Il nous fallait remonter au plus vite tellement l'orage s'amplifiait dangereusement. Mon père se mit à escalader la paroi le premier – un père ordinaire, soucieux de la sécurité de son enfant, aurait laissé son enfant grimper avant lui pour le rattraper en cas de chute. La pluie ravinait la falaise provoquant des éboulis de pierres qui nous frappaient. Alors que nous étions presque au sommet, le pied de mon père dérapa du rocher. Situé juste au-dessous de lui, je parvins à stopper sa glissade avec mes deux mains appuyées sur son postérieur.

Mon père n'a eu de cesse de se vanter devant qui voulait bien l'écouter de ce moment où je lui avais « sauvé la vie ». Chaque fois, j'éprouvais un profond malaise. L'orgueil qu'il éprouvait en racontant cette histoire me donnait envie de vomir, mes tripes se tordaient inévitablement. L'idée même que je lui avais offert la possibilité d'exprimer à l'oreille du monde une quelconque fierté quant à notre relation et à son rôle de père m'emplissait de haine contre lui, contre moi.

J'avais peut-être tout simplement manqué de courage en retenant sa chute.

CCCLX

(Il manque un témoin, et non le moindre : mon frère. Il m'est impossible de penser ou de parler – et encore moins d'écrire – à la place des gens. J'ai insisté auprès de lui pour qu'il me donne sa version des faits. C'était inconcevable pour moi qu'il n'ait pas sa place dans ce récit. Il devait l'avoir.)

*

Le 11 février 2023, j'envoyai à mon frère un premier courriel dans lequel je lui demandai de me raconter son enfance, de décrire sous n'importe quelle forme – une anecdote, une pensée, un court récit – sa relation avec mes parents et avec moi. Mon courriel demeura sans réponse.

Je lui écrivis à nouveau le 13 avril, lui disant à quel point j'avais besoin de sa voix dans ce récit et qu'il ne me restait plus que quelques jours avant de le terminer. Il me répondit une dizaine d'heures plus tard :

Pour être honnête, ta demande n'est pas chose aisée... En fait, je ne ressens que très difficilement le besoin de te parler de nos parents... tant la déception dans le regard de l'une lorsqu'elle me regardait, n'avait d'égal que la démence de l'autre quand il me fixait...

En fait, les relations (ou l'absence de relations véritables) que j'ai pu entretenir avec ces deux êtres ont occasionné un tel vide en moi... que je doute fortement de pouvoir le combler un jour... Disons que je me suis construit autour de ce vide...

Te concernant, la chose est plus ardue... Alors oui, nous avons toujours été très éloignés, même lorsque nous vivions sous le même toit... Que nous pouvons paraître diamétralement opposés à bien des égards... Cependant, lorsque je te retrouve, c'est comme si nous nous étions quittés la veille... Ce qui prouve que le lien qui nous lie résiste à bien des maux...

Ah oui, cette foutue anecdote ! Te rappelles-tu la fois où notre cher fils-de-pute de père avait totalement disjoncté en raison d'une chambre mal rangée... en prenant soin de briser tous les jouets qui lui passaient sous la main... ? Meticuleux le garçon... Et puis les coups qui s'en étaient suivis... Ce regard de sadique semblant jouir de la situation... Eh bien cette fois-ci, nous lui avons tenu tête... petitement bien sûr... en pleurs, évidemment, mais nous l'avons fixé, ensemble... Ce croisement de nos regards figure parmi les souvenirs les plus clairs que je conserve de cette période... car étant porteur d'espoir, malgré ces marées de merde que nous devons affronter à l'époque...

CXXXIV

Quoi que je fasse, chaque jour ou presque, mon esprit rassemble encore tous les signes qui me ramènent à mon père. Ce n'est pas mon esprit qui me mène à l'effroi, c'est l'effroi qui cherche à venir à moi, c'est mon père, toujours.

CXXXV

(Sur le rétroviseur droit d'une voiture on peut lire : *Les objets dans le miroir sont plus près qu'ils ne paraissent.*)

Lorsqu'on écrit sur son vécu, sur soi, la matière propulsée par la mémoire qui servira à former le mot se décharge d'abord dans le corps, nous frappe avant même que le mot ne se présente à la conscience. L'émotion ou la douleur est parfois à ce point vive que penser et, a fortiori, écrire devient impossible – c'est un phénomène que l'on éprouve beaucoup moins lorsqu'on invente une histoire.

Écrire est dangereux, écrire sur soi l'est davantage. Surtout qu'on ignore encore tous les effets que le mot, une fois écrit, aura sur nous.)

CXXXVI

Été 1990, j'avais 15 ans. Je devais passer une partie de mes vacances avec mon père à Poitiers. Lui et moi étions allés rendre visite à mes grands-parents paternels pour quelques jours. Pour je ne sais quelle raison, peu avant de retourner chez lui, une violente dispute éclata entre nous. Au moment de partir, toute la famille se réunit sur le parking pour les au revoir. Alors que nous nous apprêtions à entrer dans la voiture de mon père, je refusai de l'accompagner. Les femmes de la famille furent prises de stupeur. Éva s'adressa à moi en haussant le ton pour la première fois de sa vie : « Non, tu vas monter dans la voiture avec ton père ! Tu montes ! » Je ne lui répondis pas, je lui lançai un regard méprisant et demandai alors à mon grand-père de m'amener à la gare pour que je puisse retourner immédiatement chez ma mère, ce qu'il fit. Comme dans toutes les prisons, les familles dysfonctionnelles ont leurs geôliers, à la différence que dans ces familles se sont généralement les victimes qui n'ont pas pu s'en évader

qui tiennent ce rôle et certaines s'appliquent plus que d'autres à faire respecter les règles.

CCCLIV

À la longue liste des secrets de famille s'ajoutait le tabou de mon homosexualité.

Pour ma mère, ce qu'on ne voit pas, ce qu'on ne dit pas, n'a pas de réalité. C'est une sorte de réel suspendu qui n'aurait pas touché terre !

Ma mère me raconte encore aujourd'hui avec fierté la fois où, pensant me protéger, elle avait fusillé du regard mon grand-père Jacques afin qu'il cesse d'imiter, en se moquant, mon rire efféminé alors que toute la famille était autour de la table.

Nous ne parlions pas des sentiments amoureux chez nous, moins encore des désirs et encore moins des désirs homosexuels – sauf mon père qui faisait parfois de petites blagues homophobes, pas trop méchantes, sur « ces gens-là ».

À partir de quatorze ans, mon frère amena ses petites amies à la maison et avait le droit à quelques questions sur ses relations avec elles de la part de mes parents. Lorsque j'eus le même âge, personne ne s'étonna de ne jamais me voir amener de filles chez nous, personne ne m'interrogea sur mes amours. Jusqu'à ce que j'annonce à ma mère que j'étais homosexuel à l'âge de vingt ans personne ne me prodigua de conseils sur les relations sexuelles ou amoureuses – pourtant, ma mère le savait depuis longtemps.

*

À la fin des années 1980, les séropositifs ne mouraient pas, ils crevaient pour la plupart comme des chiens errants, bannis de la société, de leurs familles, voire de leurs cercles d'amis. Cette maladie parachevait l'isolement dans lequel bon nombre d'homosexuels étaient déjà plongés. Lorsqu'ils ne vivaient pas dans des grandes villes, ils étaient encore plus abandonnés, écrasés par une immense honte qu'ils avaient fait leur – cette honte, c'était leur dernier lien avec le monde, avec la vie, avant de la perdre.

*

Didier, l'oncle de Marjorie, frère cadet de Noëlle, était séropositif. Avant que sa santé ne décline rapidement, c'était un très beau jeune homme, grand, brun aux yeux

noirs. Des yeux qu'il plantait dans les miens alors même qu'il s'adressait à d'autres, des yeux qui me disaient clairement : Je te reconnais et je veux que tu le saches – un regard qui semblait vouloir me dire : « bienvenue en enfer. »

Peu avant de mourir, Didier était devenu particulièrement asocial et agressif, même envers ses proches : l'amour que ces derniers lui portaient était entaché de jugements, de « Tu aurais pu faire attention ! » et de « C'est ce qui arrive lorsqu'on couche avec ce genre de personnes ! »

Ce n'est que longtemps après que je ne lui ai révélé mon homosexualité que ma mère m'apprit que Didier lui avait déclaré, alors que j'étais encore un enfant, que j'étais homosexuel. Il le lui avait dit en même temps qu'il lui avait annoncé sa séropositivité. J'imagine le choc pour ma mère d'entendre chacune de ces informations et, surtout, de les voir associées. Encore une fois, ma mère fit ce qu'elle faisait de mieux : se taire. Était-ce par souci de respectabilité ? Était-ce par crainte que je devienne vraiment « homosexuel » si elle prononçait le mot et que j'attrape ce maudit virus ? À nouveau, elle mettait son enfant en danger en pensant le protéger.

Je comprends la colère de Didier vis-à-vis de son entourage, je comprends la violence de leurs sous-entendus concernant son orientation sexuelle et son mode de vie déviant. Je n'en veux pas à Didier d'avoir trahi mon secret. Je comprends pourquoi il voulait déposer une partie de son fardeau sur moi.

*

Vivre sa sexualité lorsqu'on était un jeune adolescent homosexuel dans une petite ville de province à la fin des années 1980 n'était pas chose facile. En Avignon, les mœurs accusaient une bonne dizaine d'années de retard par rapport aux grandes villes – surtout à Paris – et les lieux, même clandestins, où l'on pouvait rencontrer les homosexuels étaient rarissimes.

Il me fallait m'échapper du monde connu, de mon entourage, non sans un certain plaisir : c'était une véritable chasse aux trésors qui demandait une attention accrue aux signes de cet univers parallèle qui m'entourait. Je compris assez rapidement en observant attentivement l'attitude de certains hommes dans les toilettes publiques,

particulièrement celles des piscines et des bibliothèques, qu'il y avait des opportunités de rapports sexuels. Je remarquai que certains avaient tendance à trainer un peu trop longtemps pour faire ce qu'ils étaient censés faire en ces lieux, cherchaient quelque chose d'imaginaire qu'ils ne trouvaient naturellement jamais, se retournaient vers chaque homme qui apparaissait dans la pièce : un manège auquel j'ai tôt fait de participer. Moi qui n'aimais pas nager dans les eaux au parfum de javel de la piscine, qui n'aimais pas la moiteur de ces lieux, moi qui n'aimais pas lire, je fréquentais assidument piscines et bibliothèques, plus précisément leurs toilettes. Il m'arrivait tout de même de piquer parfois une tête dans l'eau ou d'ouvrir un livre avant, car il ne s'agissait pas d'aller directement aux toilettes et de se faire repérer. J'appliquais le plus fidèlement possible les stratégies que j'avais observées. J'ai bien entendu à deux ou trois reprises dans les toilettes de la bibliothèque un homme s'exclamer : « Ça suffit les pédés, on veut pisser et chier tranquille ! » Mais ces mots ne m'étaient jamais adressés directement, mon âge me rendait invisible à leurs yeux – privilège de la jeunesse dans ce genre de situation. Je n'étais toutefois pas invisible pour tout le monde et, malgré ces rares incidents, rien n'altérait mon excitation : je me sentais comme un aventurier, tel le Petit Prince recevant ses hôtes l'un après l'autre sur une planète isolée nommée Toilette. Certains paraissaient gênés, voire désolés. J'eus droit à quelques réflexions moralisatrices, mais ça ne durait pas longtemps une fois le loquet de la porte des cabines des toilettes enclenché. Je n'avais pas l'impression que ces hommes éprouvaient une quelconque appétence pour les très jeunes adolescents, mais simplement qu'ils étaient eux aussi passés par là, par ces toilettes, au même âge.

Nous ne parlions pas, les mots étaient absents de ce monde, de la même manière qu'ils étaient absents de la bouche de mes parents. Comme des bêtes – dans le sens le plus doux de cette expression –, nous nous comprenions.

Que celles et ceux qui ont contraints les homosexuels à vivre leur sexualité et parfois même leurs amours au milieu d'odeurs de pisse et de merde ne viennent pas les mal juger – je pourrais me montrer agressif ! Même si certains de mes frères y ont pris goût, qu'on ne leur reproche pas d'avoir appris à aimer les cloaques dans lesquels

on les a délibérément acculés et où ils ont éprouvé leurs plus vives sensations, où sont nées parfois leurs plus belles émotions.

*

(Les mots du sexe, de la drague, de la chasse, de la honte, de la culpabilité, de la puanteur, de la fièvre, je les ai appris en lisant les œuvres de Jean Genet. Je suis parvenu à reconnaître leur sens, à aimer ces mots – à aimer les gens qui les portent en eux –, puis, lentement, à les dire et, petit à petit, à les écrire pour les défendre – pour me défendre.

Ma dette envers la littérature et plus particulièrement celle écrite par les écrivains homosexuels est immense.)

*

Pour mes seize ans, alors que j’habitais à Cavaillon, ma mère m’acheta une moto pour aller à l’école à Carpentras qui était située à une trentaine de kilomètres de chez moi. Sexuellement, je passai alors à la vitesse supérieure, devins attentif à la moindre rumeur, à la moindre mention d’un lieu de drague « pour les pédés » dans la bouche de mes amis.

J’avais hâte à l’été, aux vacances. Ma mère travaillait et mon frère était parti vivre à Montpellier pour y faire ses études. J’étais entièrement libre de mes journées. J’enfourchais ma moto jusqu’à Caumont-sur-Durance où se promenaient les homosexuels le long de la rivière à l’affût du moindre corps dépassant des grandes herbes qui la bordaient. Je déposais ma moto quelque part et j’arpentais le bord de l’eau pour trouver un rocher assez plat où m’installer pour la journée. Bon nombre d’entre eux faisaient du nudisme. Pour la première fois de ma vie, je m’exposai nu au soleil, je commençai à libérer chaque parcelle de ma peau de toute entrave. J’étais heureux malgré l’épée de Damoclès que je portais en permanence au-dessus de la tête : la maladie. Au loin, je voyais passer les voitures sur la célèbre autoroute du Sud de la France, baptisée l’Autoroute du soleil, qui allait de Paris à Marseille. À la fin de cet été-là, en plus de jouir au-delà de la satiété, j’étais le garçon le plus bronzé du village.

CCCL

Jouir pour sentir que son corps n'est pas qu'un réceptacle à la violence, une matière plus ou moins résistante destinée principalement à protéger notre âme des coups.

J'ai pris connaissance de mon corps grâce aux mains étrangères et éphémères qui en caressaient les contours. J'avais l'impression qu'elles dessinaient un corps nouveau qui n'était plus la possession d'un père ou d'une famille, mais la mienne.

*

Je me suis toujours demandé comment la détestation des hommes que mon père avait engendrée en moi – et que j'éprouve encore quelque peu aujourd'hui à leur égard – pouvait se combiner avec mon attirance physique pour eux.

Cette énigme demeure intacte.

À l'époque de mes premières expériences sexuelles, j'éprouvais systématiquement une immense nausée après avoir joui d'un homme. J'arrivai à l'âge adulte avec ce goût amer et persistant dans ma bouche que seul mon premier amour fit disparaître.

*

(Écrire comme jouir produisent systématiquement un après-coup dans le corps.

Ici, une nausée qui succède au fait d'écrire.

Comme la nausée qui succédait à l'époque au fait de jouir.)

CXLV

Mon père et sa seconde femme : même lieu de naissance, les Deux-Sèvres ; même profession, médecins du travail. Leurs prénoms : Jean-Marie et Jeanne-Marie. La réalité dépasse toujours la fiction.

CXLIII

Jeanne-Marie était une petite femme blonde avec une coupe de cheveux au carré stricte et qui avait la tête légèrement enfoncée dans les épaules – ce détail a peut-être son importance pour la suite des choses.

Comme mon père, Jeanne-Marie était médecin du travail dans la région de Poitiers. Elle avait passé plusieurs années en psychanalyse à la suite de son divorce d'avec son

premier mari. Elle vivait avec son fils qu'elle avait eu de ce précédent mariage lorsqu'elle rencontra mon père. Lorsque leur relation devint sérieuse et que fut venu le temps pour la mère et le fils d'habiter avec mon père, le fils demanda assez rapidement à sa mère d'aller vivre chez son père. Je ne l'ai jamais rencontré, pas même croisé lors de mes trois brèves visites chez eux durant les vacances scolaires. L'instinct de survie est très puissant chez les enfants.

Ma mère fut la première à rencontrer Jeanne-Marie au printemps 2000. Elles s'étaient vues chez mon père alors que ce dernier hébergeait sa grand-mère Éva. Cette dernière ne pouvait pas rester seule dans la maison du Marais poitevin après le décès de sa fille. Ma mère était venue la récupérer pour l'emmener chez elle, sachant qu'elle apprécierait davantage sa compagnie que celle de mon père.

Ma mère me raconta un de leurs échanges. Jeanne-Marie lui avait dit être étonnée de la joviale complicité qu'elle observait entre mes parents – qu'on mesure ici l'étendue de ma stupeur – au point de s'enquérir de la raison de leur séparation. Ma mère lui dit qu'il ne valait probablement mieux pas en parler. Jeanne-Marie insista. Alors, ma mère fit un bref récit de sa vie avec son époux, sans évoquer les détails les plus sordides, ne voulant pas anéantir leur relation – sans doute voulait-elle aussi garder son ancien mari loin d'elle, occupé ailleurs.

Jeanne-Marie retourna immédiatement consulter son psychanalyste pour lui confier ce que ma mère lui avait dit. Ce dernier lui recommanda vivement de ne pas poursuivre sa relation avec mon père. On aurait pu penser que cette femme ferait le choix de se protéger ou encore qu'elle privilégierait sa relation avec son fils plutôt que celle avec mon père, mais cela serait minimiser le pouvoir de manipulation de mon père et méconnaître Jeanne-Marie. Après avoir eu vent de cette conversation, mon père reprocha à ma mère de vouloir briser son couple, de ne pas vouloir lui laisser une chance de s'améliorer et d'être heureux ; Jeanne-Marie me confiera deux ans plus tard qu'elle regrettait que ma mère lui ait raconté son histoire alors qu'elle lui avait pourtant réclamée.

*

Été 2000. Mon père et Jeanne-Marie vinrent me chercher à la gare de Poitiers.

À peine étais-je arrivé chez eux qu'elle m'emmena faire des courses au centre-ville et m'invita à prendre un café en tête à tête.

Je la trouvais plutôt agréable, joyeuse, voire excitée de rencontrer enfin l'un des enfants de son conjoint. Elle me dit être étonnée que ça ne se soit pas produit plus tôt – deuxième moment de stupeur. Durant la conversation, elle me posa de nombreuses questions sur mon frère et moi sans aborder la relation avec notre père, évitant soigneusement d'évoquer le passé. La tête ailleurs, obsédé par l'idée de lui parler de ce que nous avons vécu avec lui, je me contentai de lui fournir des réponses aussi courtes que vagues en souriant bêtement la plupart du temps. Ce qu'elle dut prendre pour de la timidité de ma part n'était en fait que l'expression d'un épouvantable malaise : cette femme feignait de n'absolument rien savoir de ce que mon père nous avait fait subir.

Le premier souper se déroula calmement, tout le monde était un peu fatigué.

Au deuxième souper, le naturel de mon père revint plus vite qu'un cheval au galop. Alors que Jeanne-Marie s'affairait à cuisiner, il fit plusieurs remarques quant à sa manière de faire. À table, entre deux bouchées, les « Qu'est-ce qu'elle est conne ! » et les « Ta gueule ! » fusèrent entre ses lèvres. Le fait que je sois présent, que je connaisse à peine sa nouvelle compagne, ne semblait pas le déranger le moins du monde. D'une certaine manière, j'avais pitié d'elle, mais je ne comprenais pas qu'une femme d'un certain âge, qui avait traversé une longue psychanalyse, puisse se laisser insulter, se faire humilier de la sorte devant un inconnu. Je n'avais jamais entendu mon père proférer autant d'insultes à quelqu'un – il ne s'était jamais adressé à ma mère comme cela, pas même à ses enfants, pas même à son chien.

*

Été 2001. Notre deuxième rencontre se fit à la maison du Marais poitevin.

Mon père était occupé dans le jardin à effectuer des travaux. Jeanne-Marie et moi étions seuls dans la cuisine. Entre deux échanges de propos banals, elle n'avait de cesse de me vanter les qualités de mon père, comme si elle se sentait obligée de justifier

quelque chose – peut-être sa présence auprès de lui. L'énergie qu'elle déployait très maladroitement pour créer dans mon esprit un portrait vertueux de cet homme était surréaliste, presque comique. Au bout d'un certain temps, je ne supportai plus de l'entendre et une dispute entre nous éclata lorsque j'essayai de lui raconter, en quelques événements, ma vie sous la tyrannie de mon père. Au lieu de témoigner dans un premier temps de la plus infime once d'empathie à mon égard, elle se mit immédiatement à hurler – troisième moment de stupeur : « Ton père a énormément souffert ! Énormément ! Qu'est-ce que tu veux, qu'il se suicide ? » Je retins ma réponse avec la même énergie qu'il me fallut pour m'abstenir de l'insulter. Cette femme avait choisi cet homme envers et contre tout – ou, plutôt, contre tous. Je quittai la pièce avec une furieuse envie de tout casser. Je pris le train en direction de chez moi le soir même sans fournir d'explications à mon père.

*

Été 2002. Troisième rencontre à Poitiers.

Au moment de se mettre à table, je constatai que mon père avait toujours la même attitude avec Jeanne-Marie : un mépris général à peine masqué qui s'incarnait rapidement dans diverses remontrances, puis à travers des insultes. Elle rétorquait rarement et, lorsqu'elle le faisait, elle se contentait de prononcer son nom de manière étouffée, sans conviction. Chaque insulte semblait lui glisser dessus comme l'eau sur les plumes d'un canard. L'avantage avec son absence de réaction, c'est que mon père passait très vite à autre chose, à un autre sujet, comme si de rien n'était. Elle ne donnait aucune prise aux innombrables frustrations et sautes d'humeur de mon père.

Avait-elle une forme d'intelligence que ma mère n'avait pas ? Était-elle plus intelligente que nous tous ? Ou avait-elle simplement compris qu'il ne servait à rien de tenter de changer la personnalité de mon père ? Chose certaine, le prix qu'elle avait à payer pour vivre avec cet homme était de loin moins pénible que celui que nous avions eu à payer. Et peut-être se sentait-elle même plus choyée que ma mère, puisqu'il ne la frappait pas. Quant à moi, je ne voyais là aucun progrès : mon père avait simplement changé de modus operandi en transférant toute sa violence dans les mots

assassins qu'il lui adressait. Il avait très certainement compris qu'il ne pouvait plus se permettre de violenter physiquement sa compagne sans être inquiété par la justice dans le cas où elle porterait plainte – l'époque avait quelque peu changé, la violence faite aux femmes était un peu plus sanctionnée. Peut-être, aussi, ne voulait-il plus prendre le risque de se retrouver seul. L'humiliation était une méthode de domestication que mon père avait largement expérimentée par le passé. Il connaissait la capacité de cette dernière à faire taire et à museler chez quiconque toute volonté de rébellion, voire tout désir de fuir – et il s'en donnait à cœur joie avec Jeanne-Marie.

Pour éviter d'accroître mon malaise d'assister à ce spectacle pathétique entre mon père et Jeanne-Marie et ne pas me laisser davantage affecter par la pitié que j'éprouvais envers elle, je parvins au fil des repas à occulter non seulement les paroles odieuses de mon père, mais également sa présence à elle – je ne la voyais plus.

En quittant leur maison, je savais que je ne reviendrais plus.

CCCLV

Décembre 2002. Je ne sais plus si c'est mon père ou Jeanne-Marie qui avait laissé un message sur mon répondeur téléphonique m'invitant à venir passer les fêtes de Noël en leur compagnie.

Le moment fatidique où je devais annoncer à mon père que je mettais un terme à notre relation était arrivé. Je n'avais parlé de ma décision à personne, pas même à ma mère. J'avais répété dans ma tête toute la journée ce que je voulais lui dire, point par point. J'osais espérer lui faire croire que cette décision était la meilleure pour tous les deux.

À vingt-huit ans, j'étais encore fébrile à l'idée de le confronter.

J'appelai. C'est Jeanne-Marie qui me répondit. Je n'avais pas même imaginé qu'elle puisse avoir l'autorisation de décrocher le téléphone chez eux. J'étais décontenancé. Au lieu de lui demander de me passer mon père, je lui expliquai pêle-mêle les raisons pour lesquelles je ne viendrais pas à Noël et probablement pas non plus les Noëls suivants. J'étais seul à parler. Je terminais à peine mes phrases. Je ne

savais plus à qui je m'adressais. Je m'enlisais. Au bout de plusieurs minutes qui me parurent une éternité, Jeanne-Marie me dit qu'il valait mieux que je m'adresse directement à mon père et m'annonça qu'il avait entendu notre conversation, quasiment depuis le début, à travers l'écouteur. Compte tenu de la durée de notre échange, je pensais que mon père n'était pas chez lui. J'étais abasourdi. Comment avait-elle osé me cacher sa présence ? Lui avait-il donné l'ordre de me laisser parler pour préparer sa réplique avant d'intervenir ? Je n'eus pas le temps de trop y réfléchir, mon père prit le combiné téléphonique et m'assena une seule phrase, un seul coup : « Je ne veux plus te voir ! » Ces quelques mots me pétrifièrent. Mon corps était à ce point rigide – comme traversé de part en part par une longue lame glaciale – que je réussis à peine à articuler « Parfait ! » et raccrochai aussitôt.

À l'intérieur de moi, la colère et la frustration se mêlaient à un sentiment qu'il me fallut plusieurs jours pour comprendre.

*

« Je ne veux plus te voir ! » Cette phrase résonne encore dans ma tête et ramène avec elle toute l'amertume du sentiment d'échec que j'avais ressenti naguère.

En prenant la décision de ne plus le voir, je ne souhaitais pas me venger. Je voulais être soulagé, me débarrasser de lui, ne plus avoir peur, ne plus avoir à jouer un personnage ou encore avoir à mentir sur ce que je ressentais pour lui.

Mon père ne m'avait pas simplement volé l'initiative de cette rupture, de mon affranchissement, il m'avait dépouillé de quinze années de résistance à ses coups, à sa perversité. Il m'avait privé de la possibilité de montrer ce qu'il y avait de meilleur en moi : mon courage. Je me sentais dépossédé.

*

Je lui écrivis deux lettres à quelques jours d'intervalle : la première pour lui expliquer les raisons de ma décision, la seconde, plus hargneuse, pour lui reprocher cette spoliation. Il ne se contenta pas de les jeter sans les lire, cela ne lui aurait pas suffi : il prit la peine de les ramener à La Poste pour me les renvoyer. Il parvint à me blesser une ultime fois.

L'enfant en moi *a été tu.*

*

(Rien ne me retient.

Rien ne me retient de faire brûler la maison de mon enfance, de mettre le feu à mes souvenirs, d'enflammer mon père.

Je fais tout cela en écrivant.

Je me fais feu.

Je suis un pyromane.

Mon corps est *l'ennemi du mal qui m'a été fait.*)

CCCLXIV

Janvier 2003. J'annonçais à ma mère et à mon frère que j'avais rompu tout contact avec mon père, en leur décrivant la manière dont cela s'était passé. Ma mère prit la même décision que moi sur le champ. Mon frère attendit de lui présenter son fils et mit fin à leur relation juste après.

CLIII

L'histoire de la violence peine toujours à s'achever lorsque ni le pardon ni l'oubli ne vous sont possibles ou permis.

*

Jeanne-Marie réussit à obtenir mon adresse courriel par l'entremise de Chantal, la sœur de mon père. Cette dernière ne m'avait pas prévenu.

Jeanne-Marie m'écrivit à deux reprises. Elle me tira deux balles en pleine tête.

10 décembre 2013. Première balle.

Bonjour Jean-François.

Ma démarche va peut-être t'étonner. Je me décide à t'envoyer un courrier pour te dire que ni ton père ni moi n'avons compris ce qui a bien pu se passer pour qu'une telle distance se creuse entre vous.

C'est pour lui une blessure profonde qui ne cicatrise jamais et à l'approche des fêtes, je sens bien que c'est pour lui toujours plus pénible.

Je ne veux pas polémiquer, mais seulement essayer de faire une belle surprise à Jean-Marie; le plus beau des cadeaux qu'il pourrait recevoir en ce moment serait qu'il reçoive un message de ta part ainsi que des nouvelles de Marc et de son petit-fils.

Il n'est pas au courant de ma démarche, car je ne voudrais pas ajouter à sa déception si tu choisissais de ne rien faire. J'espère que tout va bien pour toi.

Je t'embrasse bien fort.

Jeanne-Marie

*

*À l'époque, je n'avais fait attention qu'à cette phrase, déjà difficilement supportable, qui inaugurerait son message : *ni ton Père ni moi n'avons compris ce qui a bien pu se passer pour qu'une telle distance se creuse entre vous.* L'énormité de celle-ci avait sans doute occulté celle qui concluait le courriel, inimaginable et terrible : *je ne voudrais pas ajouter à sa déception si tu choisissais de ne rien faire.**

Je lui répondis le plus aimablement possible le 12 décembre, en pesant chacun de mes mots.

Chère Jeanne-Marie,

D'abord, un beau bonjour à toi.

Si tu ne comprends pas pourquoi une telle distance s'est installée, je peux encore l'imaginer. Mais j'ai beaucoup de mal à croire que lui ne s'en doute pas, peut-être qu'il ne préfère pas se le rappeler... Bref, ta démarche est tout à fait honorable. Mais en ce qui me concerne les efforts ne viendront pas de moi. Surtout que c'est lui qui m'a dit la dernière fois où l'on s'est parlé qu'il ne voulait plus me parler. Bien sûr, il n'a fait que le dire avant moi... il est intelligent, mais moi aussi. Ceci dit, je suis ouvert à toute démarche de sa part.

Considère cela comme une bonne nouvelle.

Jean-François

*

Au lendemain de mon anniversaire, le 17 décembre. Seconde balle.

Bonsoir Jean-François,

Merci pour ta réponse, le contenu de ton message m'a déçue, mais j'espère encore qu'après avoir appliqué la théorie qui consiste à "tuer le père" pour pouvoir s'accomplir, tu puisses un jour passer à la "réconciliation" (sujet d'actualité).

Tu comprendras que d'ici là je ne peux pas continuer à dialoguer avec toi.

Je te souhaite beaucoup de bonheur.

Jeanne-Marie

*

J'écrivis un dernier courriel à Jeanne-Marie relatant encore une fois les mauvais traitements que mon père nous avait fait subir et la terreur dans laquelle nous vivions en permanence. Je mis ma tante Chantal en copie pour m'assurer qu'elle n'ose plus jamais me dire qu'elle ne savait pas. J'en profitai au passage pour lui expliquer d'autres concepts de psychanalyse et de psychologie qui apparemment lui avaient échappé, malgré la dizaine d'années qu'elle avait passées en cure : déni et manipulation. Je lui recommandai également d'approfondir la notion de réconciliation et de questionner mon père sur sa propre incapacité à « tuer le père », car il aurait certainement beaucoup de chose à lui apprendre à ce sujet.

Je conclus mon dernier courriel sur ces mots : « Serrez-vous très fort les coudes lorsque les fantômes reviendront vous hanter... pour les prochaines fêtes. »

*

Deux balles en pleine tête. Dans son premier courriel, mon frère et moi étions des sujets de *déception* pour mon père – lui qui de surcroît souffrait seul d'une *blessure profonde qui ne cicatrise jamais* et qui était *pour lui toujours plus pénible*. Dans le second, j'étais également une source de déception pour elle. Mon frère et moi étions seuls responsables et fautifs de leurs malheurs !

Si je peux m'accommoder dans une certaine mesure de son aveuglement, comment pouvait-elle oser, dans sa démarche qu'elle qualifiait de réconciliatrice, juger l'attitude de mon frère et moi décevante pour mon père ?

J'étais et je suis encore abasourdi en relisant ses deux courriels qui non seulement témoignent de si peu d'empathie qu'ils confinent à la bêtise, mais dégagent également une violence à peine masquée.

*

Deux balles tirées au même endroit. Une première pour te défoncer le crâne, transpercer la matière molle qui te sert de mémoire. La seconde pour cautériser le trou que la première a laissé sur son passage, rendant impossible tout espoir que cette matière se reforme autour du vide qu'elle a créé.

D'abord, tu sens l'impact presque indolore qui perfore ta tête, tu minimises la douleur de la trouée dans ta conscience qui s'en détourne assez rapidement, car tu penses avoir la force nécessaire pour esquiver le mal qu'on te destine. Puis, tu sens que tes souvenirs se percutent les uns contre les autres, rappellent un à un les cris de ton enfance, et finissent par se propulser derrière ta tête, sur le mur.

Dans un premier temps tu ne t'es pas retourné. Tu as continué d'avancer, à cause d'une absence de courage, plus sûrement par manque d'intelligence.

Tu as beau tenter de te remettre plusieurs fois de la douleur qu'ont occasionnée ces balles dans ta tête, dans ton corps, tu sens bien que le réassemblage des morceaux s'effectue de moins en moins bien, qu'il demande de plus en plus d'efforts et qu'il est de plus en plus complexe et souffrant à réaliser : certaines parties de toi-même sont définitivement abimées, d'autres ont carrément disparu, tant et si bien qu'à un moment donné elles ne sont plus compatibles ou n'ont plus de cohérence entre elles et n'ont plus les moyens de fonctionner ensemble.

Tu as l'impression que ces balles ont emporté avec elles quelque chose, une sorte de pilier ou de structure qui maintenait la vie en toi, ta cohésion avec le monde. Elles semblent former désormais l'empreinte d'une malédiction qui te condamne à perpétuité. Tu ne fais plus de sens toi-même, tu n'es qu'une crise, l'expression d'un dysfonctionnement généralisé. *La forme et le fond sont aussi indivisibles que la chair et le sang.*

*

(Si tu t'étais retourné vers le mur la première fois, si tu avais observé un à un chaque fragment de toi sur le mur, tu aurais peut-être fait l'économie de ce récit. Tu te serais peut-être épargné de revivre ces mêmes souffrances avec la même intensité. Tu aurais peut-être aussi mis fin à tes jours.

La tache d'os, de cervelle et de sang qui souille le mur derrière toi, c'est toi, c'est toute ta vie, la carte parfaite, à dimensions réelles, de ton existence. Ce récit, c'est cette carte. Et tu ne combles pas les trous, les espaces vides, qui te donnent les dimensions exactes de ce que le réel a fait en toi, de qui tu es – *et ce qui m'échappe me donne la mesure de ce que je suis.*)

À chaque fois que ta haine s'émousse, que ton empathie et ta gentillesse se logent naturellement dans ta pensée, dans ton écriture, tu relis ces courriels. Tu sais alors que tes mots sont à la bonne place, à l'endroit exact où se trouvent tes cicatrices, afin qu'ils puissent bien faire entendre l'écho de tes hurlements.)

CCCLVIX

Je suis fait de morceaux de moi-même éparpillés puis recollés ensemble n'importe comment, parce qu'il faut bien avoir l'apparence d'un corps. Je ne suis qu'un amas de cellules terrorisées.

CXLIV

Quelques années plus tard, j'appris que Jeanne-Marie et mon père s'étaient mariés. J'étais très étonné de la décision de mon père, lui qui se disait si peu enclin à embrasser certaines traditions. Que pouvait-il espérer des symboles du mariage après en avoir déjà détruit un avec une violence constante et une invariable perversité ? Je ne m'explique la raison de ce mariage que d'une seule façon : l'argent, l'héritage de mon père. Jeanne-Marie avait dû le supplier de l'épouser pour qu'elle puisse légalement garder leur maison dans le cas où il viendrait à décéder avant elle. L'idée qu'ils aient peur de ce que mon frère et moi pourrions faire le moment venu est assez réjouissante.

Pourtant, elle-même très à l'aise financièrement et propriétaire d'un appartement à Poitiers, elle n'avait rien à craindre.

J'imagine très facilement mon père dépenser jusqu'à son dernier centime pour que mon frère et moi n'héritons de rien. Je le vois gamberger pour adresser à ses enfant un dernier message, leur cracher une dernière fois au visage. Sans doute sera-t-il plus cruel que son père dont il a pourtant hérité bien que ce dernier lui vouât une haine viscérale. Dans le domaine du monstrueux, il a toujours été plus fort que tout le monde. Je lui fais confiance.

Mais peut-être suis-je un peu trop cynique.

C'est certainement l'amour qui lui a fait choisir une femme capable d'endosser pleinement avec lui son amnésie volontaire d'une quinzaine d'années passées à terroriser une autre femme et ses deux enfants. C'est l'amour qui lui a fait épouser une femme à même de le défendre bec et ongles malgré les insultes et le mépris qu'elle recevait en permanence en ma présence – je n'ose même pas écrire ce qu'il avait pu me dire la concernant un soir où nous avions bu un peu trop d'alcool chez eux alors qu'elle dormait dans leur chambre à l'étage. C'est encore l'amour qui l'a uni à cette femme afin de s'assurer de ne pas passer ses vieux jours seuls et de crever encore plus seul comme le chien qu'il est. Il a trouvé la perle rare.

CCCLXI

Septembre 2021.

Frédéric et moi sommes de passage à Lyon avec ma mère pour rendre visite à mon frère et sa famille. Mon frère et moi avons enchainé des verres de whisky japonais les uns à la suite des autres. À la fin de la soirée, nous nous retrouvons tous les deux dans la cour pour fumer. Il faut que je lui pose la question.

- Ça ne te tente pas à toi d'aller buter le père ?
- Bah. J'essaye de ne plus y penser.
- Pendant que je suis là, nous pourrions y aller ensemble. Imagine !
- Ne déconne pas !

Mon frère termine sa cigarette et rentre dans la maison en souriant.

CXCIII

Ce que j'ai dans le ventre dépasse de loin tout ce que j'ai pu avaler.

CLII

Tenter de faire le deuil de quelqu'un de son vivant est une chose insensée.

Faut-il vraiment faire le deuil d'une personne qu'on aurait volontiers balancée du haut d'une falaise ?

Jusqu'à tout récemment, ma haine contre lui avait comblé le trou de l'absence du père qu'il aurait pu être – un trou vertigineux. Cette absence s'ingénie aujourd'hui à m'avaler.

CXLVI

Septembre 2019.

Après quelques jours de vacances à Paris, Frédéric et moi devions nous rendre chez ma mère à Bordeaux. Nous avons décidé de faire une halte sur le chemin et passer une nuit dans les environs de Niort chez Bertille, la cousine de mon père, et sa compagne Brigitte. C'était l'occasion pour moi de lui présenter ces deux femmes qui m'ont vu grandir et dont j'apprécie la liberté, l'humour et l'immense gentillesse.

Il faisait encore chaud à cette époque de l'année dans la région Poitou-Charentes et nous prîmes l'apéritif au soleil sur leur terrasse. Inévitablement, mon père et Jeanne-Marie furent notre premier sujet de conversation. Bertille nous apprit qu'elles les avaient invités à souper il y avait plus d'un an et qu'ils ne s'étaient ni revus ni téléphoné depuis. Bertille et Brigitte nous racontèrent le malaise qu'elles avaient éprouvé par rapport à l'attitude de mon père envers Jeanne-Marie lors de leur dernière rencontre.

Jeanne-Marie et mon père revenaient tout juste d'un séjour à l'étranger. Jeanne-Marie pratiquait la photographie en amatrice et avait remporté plusieurs concours régionaux pour ses œuvres. Elle était donc très enthousiaste de leur montrer les photographies de leur voyage. Pendant que les images défilaient sur l'écran de la

télévision, elle ne pouvait se retenir de les commenter l'une après l'autre. Mon père mit fin assez rapidement à son exaltation en lui adressant sèchement un « Ferme ta gueule ! ». Ce dernier prétextait qu'elle ne le laissait pas parler.

Un con, ça ose tout ! Il lui faut surtout faire briller sa bêtise, le plus souvent accompagnée d'une bonne dose de méchanceté ou de mépris.

Le récit de leur soirée s'interrompit à l'insulte de mon père. Il ne nous en fallait pas plus pour imaginer l'ambiance qui dut s'installer.

Une très brève discussion se poursuivit au sujet de mon père. Mis à part Frédéric, chacun raconta une ou deux anecdotes sur lui. Notre échange s'acheva lorsque Bertille prononça ces quelques mots en s'adressant à moi : « Aujourd'hui, ton père serait sûrement en prison ! » Personne n'avait quoi que ce soit à ajouter à ce commentaire. Nous passâmes immédiatement à un autre sujet, à un autre verre de vin. Nous étions tous heureux d'être ensemble.

Peut-être Jeanne-Marie a-t-elle depuis envoyé un courriel à Bertille et Brigitte – sans en parler à mon père – leur disant qu'ils ne comprenaient pas pourquoi une telle distance s'était installée entre eux et qu'ils en étaient fort déçus !

*

J'avais beau penser moi-même que mon père aurait mérité un séjour en prison, ma mère avait beau avoir elle aussi déjà prononcé ces mots, la phrase de Bertille me toucha plus profondément, au-delà de ma conscience. Ou, plutôt, en deçà : elle pénétra quelque chose comme un muscle ou un organe vital et vint l'apaiser. Je n'avais jamais ressenti un tel soulagement, puis une telle sérénité après avoir parlé de mon père.

Avais-je besoin d'entendre ces mots d'une personne extérieure à ma famille immédiate ? Était-ce parce qu'ils venaient d'un membre de la famille de mon père ? Impossible à dire. Je ressentis ce réconfort sans avoir la pleine conscience de ce qui l'avait généré.

CCCXXXVIII

Après cinq séances d'hypnose incomplètes, Rémi conclut que ses compétences avaient atteint leurs limites. Il me dit que je faisais partie de ces quelques personnes dont les défenses mentales sont capables d'empêcher l'accès à leur inconscient et à des pans entiers de leur mémoire. Il me proposa d'en rester là avec lui et me donna les noms de deux éminents confrères qu'il connaissait. Avant que je franchisse pour la dernière fois sa porte, il me dit à voix basse : « Je ne suis pas sûr qu'il vous faille ouvrir le cercueil dont vous parliez, je ne voudrais pas qu'il vous arrive malheur. »

CLXV

Ce n'est pas parce qu'on s'en remet qu'on a oublié. Ce n'est pas parce qu'on a oublié qu'on s'en remet. *Guérir de l'illusion de vouloir être guéri, ça peut aider. Je mourrai peut-être avec mes blessures, mais ce n'est pas un problème en soi.*

Le défi du Mal ne s'abolit pas.

CCCLI

(J'imaginai un livre pour y glisser la dépouille d'un enfant mort. Avec lui, ses espoirs, sa bonté, mais aussi le monstre qu'il ne voulait pas devenir. J'ai tenté de le faire entrer de force, la tête la première, dans une tombe. Il a résisté encore une fois de toutes ses forces comme il résistait à son père. Il n'a pas courbé l'échine. Il a encore une fois incendié les mots du mensonge, un par un, à commencer par les miens. Il s'est déchainé, libéré de l'autel sur lequel je comptais le pleurer, détruisant toute nostalgie que j'avais pour lui. Nous avons lutté l'un contre l'autre jusqu'à l'épuisement, jusqu'à ce que cet épuisement nous confonde. Je n'ai pas refait son monde, j'ai reconstruit le mien. Je n'ai pas réécrit son histoire, il en a repris possession. Il a réintégré son corps, le mien. Ses mains ont pris la dimension des miennes, ses pieds ont donné plus d'assurance aux miens, son esprit s'est nourri du mien, son cœur a redonné courage au mien : l'enfant a grandi.)

*

Mon père, qu'ai-je fait en fin de compte dans ce récit ? Qu'ai-je fait à l'enfant qui tremblait sous tes coups, à l'enfant terrorisé de voir sa mère et son frère se faire battre et humilier, à l'enfant qui n'avait pas la force de se défendre ou de fuir, à l'enfant qui n'avait pas le pouvoir de sauver ceux qu'il aimait ? À travers l'écriture, j'ai redonné un corps à ses émotions, j'ai cherché les mots pour lui donner une présence concrète : je lui ai donné la force de grandir et assez d'expérience aujourd'hui pour se défendre et défendre ceux qu'il aime s'il devait à nouveau te faire face. Peut-être aussi t'a-t-il déjà tué.

J'émerge d'une souffrance lointaine. Je me suis grandi.

*

(Je n'ai pas tué mon père. Je n'ai pas enterré l'enfant que j'étais dans ce livre. Il ne m'a pas donné ce que j'attendais. Il ne m'a pas apporté ce genre de satisfaction. Pas plus que la possibilité de pardonner. Mais une vérité : moi. Lire, écrire nous redonne à nous-mêmes. Comme un miroir, la littérature nous rappelle qu'on ne peut pas se cacher de soi-même. L'écriture m'a redonné à moi-même, m'a rendu tous mes âges.)

*

Ma mère avait l'impression de savoir qui était mon père. C'est du moins l'impression qu'elle voulait nous donner lorsqu'elle disait « Je connais votre père, ne vous inquiétez pas ! ». Non maman, tu ne le connaissais pas ! Et lorsqu'elle nous disait qu'elle savait ce qu'elle faisait ! Non maman, tu ne le savais pas ! Tu ne te connaissais pas toi-même, la peur t'en a empêchée – tu étais autre.

CXXXII

Extrait de la lettre de ma mère à mon père, le 26 janvier 1992 :

Je ne t'écrirai plus jamais, mais sache bien que, si je demeure inconsolable, je n'aurai jamais à me consoler du départ que j'ai fait de Poitiers. Le pire dans l'existence, ce n'est pas le mal que l'on vous fait, mais celui que vous faites...

J'ai mal vécu, mais j'ai beaucoup aimé.

LX

Septembre 2019. J'étais en vacances chez ma mère à Bordeaux. Elle plongeait son regard dans le mien comme elle seule peut le faire, un regard dont on ne se détourne pas – pour la raison exactement inverse de celui de mon père.

- Est-ce que tu m'aimes ?
- Oui.

J'avais répondu machinalement, comme on écarte rapidement de soi un danger. Je me suis rendu compte un peu plus tard dans la soirée que je le pensais, que je l'avais toujours pensé. Ce qui m'étonna, c'est qu'elle prenne le risque de poser cette question.

Ma mère avait changé.

CCCLXIII

« Aujourd'hui, ton père serait sûrement en prison ! »

La phrase qu'avait prononcé Bertille a terminé sa course, d'abord dans mon corps, puis dans ma conscience. *Insensiblement ce grand mouvement s'apaise, ce chaos se débrouille, chaque chose – chaque mot – vient se mettre à sa place.* Le soulagement que j'avais éprouvé dans chacun de mes membres commença alors à apaiser également mon esprit. Un jugement a été rendu.

*

(Ça prend un certain temps pour que les mots contenus dans le corps se transforment en connaissance, avant qu'ils tissent un lien irréfragable entre le monde et nous.)

*

(Qui sait si l'écriture ne t'a pas forcé à regarder les choses jusqu'au bout – les deux yeux grand ouverts ?

Le réel avait bouclé sa boucle, il se redonnait à lui-même à travers la matérialité de l'écriture.

Écrire avait d'abord redonné une consistance au réel qui avait traversé mon corps. Puis écrire avait asséché l'hémorragie, colmaté le trou dans ma tête, resserré les plaies.

Il n'y a pas de vide. Du moins, il n'y en a plus beaucoup.)

CLXIV

À 19 ans, je fis la connaissance de Stéphane. Je tombai éperdument amoureux de ce jeune homme qui avait été capable de fracasser une chaise sur les jambes de son père alcoolique et d'éradiquer le nom de ce dernier de son état civil pour accoler à son prénom le nom de sa mère.

*

Combien de fois le son de mon nom m'avait écorché l'âme lorsqu'on m'interpelait ? Combien de fois me suis-je inventé de nouveaux noms et parfois même d'autres prénoms pour effacer toute trace de ce passé qui leur était associé : violence, lâcheté, de père en fils, auxquelles mon père avait ajouté sa touche personnelle de perversion ?

Enfant, il m'était déjà insupportable de l'écrire en haut à gauche sur mes devoirs d'école. Avant même de commencer l'écriture de ce récit, l'imaginer apposé sur la couverture m'était encore plus intolérable.

CCCLII

Le mal commence avec la conscience de l'autre et s'achève avec la conscience de soi. *Le véritable lieu de naissance est celui où l'on a porté pour la première fois un coup d'œil intelligent sur soi-même.*

*

Au milieu de l'hiver, j'apprenais enfin qu'il y avait en moi un été invincible. Je ne me suis jamais senti vivant à ce point.

*

J'ai réinvesti mon nom comme il m'a fallu réinvestir chaque mot que donne à lire ce récit.

Je me suis réapproprié les traits de mon visage qui ressemblent tant à ceux de mon père et qui m'ont tant effrayé. Le visage qui se dessine sous vos yeux est le mien.

Je m'appelle Jean-François Mauger. Je ne suis pas un personnage.

Épilogue

*Les enfants sont les principales victimes de violences
toutes confondues, et ils ne sont pour la très
grande majorité jamais protégés, ni reconnus
comme victimes, à eux de s'organiser pour
survivre comme ils peuvent aux violences
et à leurs conséquences, sans soins adaptés.
C'est une situation scandaleuse.*

Dr. Muriel Salmona,
Châtiments corporels et violences éducatives, 2016.

Le réel, c'est ce que l'art doit savoir.
Christophe Donner,
Contre l'imagination, 1998.

Le réel recèle déjà tout ce que nous devons savoir. Nul besoin d'imagination pour découvrir ce que nous sommes ou ce que nous pourrions devenir lorsque nous comprenons la profondeur et l'intensité des liens qui nous unissent à tout être vivant. Nous sommes faits de corps communicants qui s'emplissent les uns les autres de matières plus ou moins heureuses. Nous ne sommes étrangers à rien de ce qui fait l'autre. Chacun de nous contient inévitablement une part de l'autre – bonne ou mauvaise – et parfois sa part manquante ou perdue. Il existe d'autres versions de nous-mêmes qui ne sont ni imaginaires, ni virtuelles, ni théoriques ou hypothétiques. Elles sont toutes autour de nous : parmi les membres de nos familles, nos camarades de classe, nos collègues de travail, nos amours, nos amis, nos voisins, les inconnus que nous croisons dans une fête, dans un bus, sur une rue, consignées dans des livres ou dans nos journaux quotidiens à la rubrique « faits divers ».

*

Un crime d'une violence inouïe survenu dans la petite ville de Herentals en Belgique a particulièrement attiré mon attention alors que j'entamais l'écriture de ce

récit. J'ai suivi cette enquête alors que je faisais la mienne pour tenter de trouver des explications à ce qu'il m'était arrivé, de comprendre la crise que je traversais. J'ai lu tout ce qu'il était possible de lire sur cette histoire, parcouru la totalité des articles, l'ensemble des témoignages que la presse pouvait fournir et la décision de justice. Comme ces textes étaient traduits du flamand au français par l'intelligence artificielle, j'ai utilisé plusieurs dictionnaires bilingues pour être sûr de ne pas faire d'erreurs sur les mots les plus sensibles.

À travers les témoignages des uns et des autres, j'ai retrouvé toute la culpabilité que j'avais eu d'avoir négligé l'enfant à la calculette qui décida de s'ôter la vie, de n'avoir rien fait pour l'aider – car ce n'était pas un accident. Je me suis remémoré les humiliations qu'avait tenté de me faire subir mon institutrice Mme Hertel sans succès et les pleurs des élèves qu'elle était parvenue à humilier. J'ai ressenti de nouveau le silence assourdissant et cruel d'une communauté qui choisit l'amnésie volontaire.

Les mots qui composent les témoignages deviennent immédiatement plus sérieux, plus dangereux. Leur sens et leur rythme agissent comme des fluides en nous, ralentissent ou accélèrent les battements de nos cœurs, augmentent la pression dans nos veines, créent des vagues d'émotions qui peuvent atteindre des hauteurs invraisemblables. Il est parfois impossible de se défaire de ces mots tant l'attraction qu'ils créent est puissante, tant les mouvements qu'ils génèrent en nous, tantôt nous siphonnent, tantôt nous emplissent, parfois jusqu'au débordement. Quelque chose d'invisible se fait ressentir, prend forme et consistance, comme une présence capable d'influer sur le cours de nos vies.

Combien de fois mon sang est venu rougir les joues de l'enfant que j'étais et que je croyais mort ? Combien de fois ma main a effleuré celle de l'assassin ?

Cela m'a pris trente ans pour parvenir à écrire ce récit. Cela a pris trente ans également pour que les destins de Gunter Uwents et de Mieke Verlinden basculent définitivement dans le néant.

À l'annonce de l'épouvantable meurtre, la « surprise » fut complète parmi les habitants de cette communauté qui n'avaient pas eu Mieke comme institutrice. Elle fut nettement moindre du côté de ses anciens élèves. Comme ce fut le cas pour une élève qui se trouvait dans la même classe que Gunter et qui pensa immédiatement que le crime avait dû être commis par un des anciens élèves de Mieke ou encore par le père d'un de ceux-ci.

Pas un seul témoignage, pas un seul mot d'élève dans la classe de Gunter paru dans la presse Belge ne fit les louanges de Mieke. Tous les propos de ces anciens enfants étaient accablants pour l'institutrice. Plusieurs des élèves de l'époque racontent que leur ancienne institutrice pouvait parfois se montrer brusque, très dure, voire « vicieuse » au point que certains d'entre eux rentraient régulièrement à la maison en pleurs. Autant de victimes quotidiennes de l'institutrice qui s'accordent à dire qu'elle avait échoué dans son rôle d'enseignante. Les élèves déclarèrent qu'il était impossible que la direction de l'école n'ait pas été au courant de ce problème et s'étonnèrent qu'aucune mesure n'ait été prise pour y remédier.

Malgré les déclarations de Gunter à la police, malgré le nombre considérable de témoignages des anciens élèves dans la presse, une bonne partie de cette petite communauté, la famille et les voisins de Mieke considérèrent qu'il ne fallait pas « souiller » la bonne image qu'ils avaient d'elle et optèrent pour le déni le plus lâche qui soit. La psychiatre pénitentiaire Ingrid Van de Velde vint mettre la touche finale à cet effacement des consciences. Se disant choquée par « l'hypocrisie » et le « mensonge » de Gunter, elle invita quiconque s'intéresserait à cette affaire à ne pas chercher la faute chez la victime et à ne surtout pas ternir sa mémoire.

Que s'est-il passé dans cette petite classe durant l'année scolaire 1991 à Herentals ? Quel est exactement ce « quelque chose » dont parle Gunter pour expliquer son crime ? Comment connaître toutes les raisons qui l'ont amené à perpétrer l'horreur ? Comment savoir si seule Mieke était responsable de son état psychique, si elle était l'unique

source de ses malheurs ? Nous ne saurons rien de tout cela. La réponse tout entière est désormais contenue dans le rapport d’instruction du juge tenu secret et entre les quatre murs d’une chambre d’un hôpital psychiatrique où Gunter est enfermé.

Un journaliste qui relata cette terrible histoire se posa cette question : « L’humiliation peut-elle créer de si profonds sillons ? » Certains diront qu’il est impossible d’évaluer ceux-ci, de décrire les effets très concrets du réel, du traumatisme qui hanta le petit Gunter durant trente ans – et qui doit très certainement le meurtrir encore. Nous pouvons toutefois dénombrer aujourd’hui ces sillons : cent un. Pour en déterminer la profondeur et l’ampleur, nous pourrions sûrement interroger le médecin légiste.

*

(De tout ce qui est écrit, je n’aime que ce que l’on écrit avec son propre sang. Écris avec du sang et tu apprendras que le sang est esprit.

Lire fait affluer le sang vers notre cerveau, parfois un sang qui n’est pas le nôtre.

Alors que j’écrivais mon passé et mon présent au couteau, Gunter écrivait son futur à coups de couteau.

Travail périlleux que d’écrire. Activité parfois dangereuse que de lire.

Écrire au couteau, trancher tout ce qui dépasse des sillons, demeurer sur ces traces indélébiles que le réel a gravées en nous et autour de nous.

C’est chercher farouchement le réel jusqu’au désespoir. C’est préférer être lucide, faire le choix de traverser à nouveau toutes ses déceptions, tous ses remords, tous ses regrets plutôt que de s’accommoder d’une quelconque fiction qui, peut-être, nous aiderait à mieux vivre avec nous-mêmes, mais nous exposerait au risque d’être déçu à nouveau.

C'est peut-être aussi, paradoxalement, malgré la souffrance que cela génère, ramener en nous cette énergie ou ce souffle que nous avions alors et qui nous a maintenu vivants.

Peut-on vraiment espérer transmettre quelque chose de réel et de vivant en déviant de ces sillons ?

Il existe une littérature qui se nourrit du réel pour nous ramener aux vivants, à ceux qui nous entourent. Peut-être est-ce également l'une des raisons d'être de cette littérature.)

*

D'après les données de Statistique Canada de 2021, les affaires de violence familiale envers les enfants et les jeunes de 17 ans ou moins déclarées par la police ont augmenté de 13 % par rapport à 2020, et de 25 % depuis 2009. Selon l'Enquête sur la sécurité dans les espaces publics et privés réalisée en 2018, 27% des Canadiens déclaraient avoir été victimes de violence physique ou sexuelle durant l'enfance avant l'âge de 15 ans.

En France, selon un rapport du ministère de l'intérieur datant de 2021, il y a eu une augmentation de 16 % des violences intrafamiliales non conjugales par rapport à 2020, dont des violences physiques et sexuelles. En 2021, 24 % des Français de plus de 18 ans estiment avoir été victimes de maltraitances graves dans leur enfance.

En temps de crise, l'augmentation des cas de violences infantiles est effroyable. Lors de la pandémie du Covid-19, des chercheurs de l'université de Dijon ont mené une étude dans toute la France qui montre que la part d'hospitalisations d'enfants de 0 à 5 ans pour cause de maltraitances physiques sévères a augmenté de 50 % en seulement un mois, entre mars et avril 2020. Dans leur évaluation, ils précisent qu'ils n'ont pris en compte que les « cas indiscutables » et que le nombre d'enfants maltraités est en réalité beaucoup plus élevé. Ils disent avoir été marqués par la sévérité des

atteintes physiques et parlent de « maltraitances physiques gravissimes » ou encore d'une « ultra violence » exercée contre ces enfants.

Ces enfants seront bientôt adultes. La quasi-totalité des monstres sont des enfants maltraités.

*

Au moment d'achever ce récit, plus de 50 000 enfants ont été tués ou blessés dans la bande de Gaza sous l'œil parfois haineux, parfois médusé, parfois indifférent du monde. Les enfants qui restent sont affamés...

*

Au sujet de la vision de l'autorité patriarcale chez les jeunes, un récent sondage d'opinion CROP réalisé du 10 avril au 9 mai 2024 auprès de 3976 adultes canadiens démontre que les 18-34 ans font un retour à des valeurs que l'on aurait pu croire révolues. 40 % de ces jeunes sont en accord avec l'affirmation que « le père de famille doit commander chez lui ». À peu près 10% de plus qu'en 2014. Au sujet de ce phénomène, la sociologue Annie Cloutier précise que « ça inclut dans certains cas la domination, ça peut aller jusqu'au contrôle du corps des femmes ou cette idée que les hommes devraient avoir accès aux emplois en premier et les femmes devraient plutôt s'occuper de la famille ».

Référence des citations

- P. 4 **Nâzim Hikmet**, *Il neige dans la nuit*, 1956.
- P. 6 **Jean Genet** dans une discussion avec Jean-Paul Sartre dans la biographie que ce dernier lui a consacré : *Saint Genet, comédien et martyr*, 1952.
- P. 7 **Pascal Quignard**, *La vie n'est pas une biographie*, 2019.
- P. 12 **Jacques Rancière**, *La chaire des mots*, 1998.
- P. 12 **Flannery O'Connor**, *Et ce sont les violents qui l'emportent*, 1960.
- P. 23 **Albert Camus**, *Sur la philosophie de l'expression*, 1943.
- P. 23 **Grégoire Delacourt**, *L'enfant réparé*, 2021.
- P. 23 **Sainte Bible**, *Lévitique*, 24 :20.
- P. 24 **César-François-Adolphe d'Houdetot**, *Dix épines pour une fleur, petites pensées d'un chasseur à l'affût*, 1853.
- P. 24 **Jacques Brault**, *Agonie*, 1985.
- P. 24 **François Ponsard**, *Charlotte Corday*, 1850.
- P. 25 **William Blake**, *Le mariage du Ciel et de l'Enfer*, 1793.
- P. 37 **François Ponsard**, *L'honneur et l'argent*, 1872.
- P. 41 **Anne Dufourmantelle**, *Éloge du risque*, 2011.
- P. 42 **Hampton Fancher**, **Michael Green**, *Blade Runner 2049*, 2017.
- P. 54 **Charles Juliet**, *Ténèbres en terre froide, Journal I – 1957-1964*, 1978.
- P. 56 **Anne Dufourmantelle**, *Éloge du risque*, 2011.
- P. 67 **Grégoire Delacourt**, *L'enfant réparé*, 2021.
- P. 69 **René Char**, *Feuillets d'Hypnos*, 1946.
- P. 74 **Marc André Brouillette**, *M'accompagne*, 2005
- P. 75 **Édouard Louis**, *En finir avec Eddy Bellegueule*, 2014.
- P. 78 **Jean-Christophe Grangé**, *Le passager*, 2011.
- P. 79 **Esope**, *Fables*, VIe siècle av. J.-C.
- P. 81 **Pascal Quignard**, *La frontière*, 1992.
- P. 84 **Autrice québécoise**, j'ai oublié son nom.
- P. 94 **Marcel Proust**, *Du côté de chez Swann*, 1913.
- P. 102 **Esope**, *Fables*, VIe siècle av. J.-C.
- P. 116 **Grégoire Delacourt**, *L'enfant réparé*, 2021.
- P. 116 **Grégoire Delacourt**, *L'enfant réparé*, 2021.
- P. 119 **Victor Hugo**, *Post-scriptum de ma vie*, 1860.
- P. 120 **George Perros**, *Papiers collés I*, 1960.
- P. 120 **Cyril Collard**, *Les nuits fauves*, 1989.
- P. 123 **Michel Audiard**, *Les tontons flingueurs*, 1963.
- P. 124 **Alexandre Jollien**, à propos de son livre *Le philosophe nu* dans l'émission C à vous diffusée le 04 mars 2015 sur France 5.
- P. 125 **Grégoire Delacourt**, *L'enfant réparé*, 2021.
- P. 126 **Jean-Jacques Rousseau**, *Les confessions*, 1782.

- P. 127 **Marguerite Yourcenar**, *Mémoires d'Hadrien*, 1951.
P. 127 **Albert Camus**, *L'été*, 1954.
P. 132 **Friedrich Nietzsche**, *Ainsi parlait Zarathoustra*, 1883.

Référence des témoignages et des documents

- P. 6 **Docteur O. Hirsch**, *Rapport médical*, Hôpital de Bègles, France, le 19 février 1974.
P. 41 **Directeur de l'école élémentaire publique Thiers**, *Lettre de signalement de violence*, Avignon, France, le 24 juin 1983.
P. 45 **Balazard-Ancely et Jauffret**, *Requête en séparation de corps et de biens à Madame le juge des affaires matrimoniales d'Avignon*, rédigée le 22 août 1983.
P. 52 **Noëlle Chabriel**, *Témoignage adressé à ma mère et à moi*, mois de mai 2018, Avignon, France.

L'AUTOBIOGRAPHIE OU LA MAUVAISE RÉPUTATION

L'autobiographie souffre d'une mauvaise réputation tenace. Trop vraie pour être belle, trop intime pour être digne, trop sérieuse pour être lue : autant de reproches qui, depuis des décennies, alimentent le procès permanent intenté aux écritures de soi. « Sous-littérature », dit-on, quand elle n'est pas tout bonnement rejetée hors du champ littéraire. Parmi la large panoplie¹ de ces écrits, l'autobiographie, l'une des plus factuelles, se retrouve au croisement de jugements éthiques et esthétiques particulièrement offensifs et offensants pour celles et ceux qui en font la pratique : on l'accuse de narcissisme, d'impudeur, de pauvreté de style, comme si l'absence d'invention suffisait à invalider sa valeur littéraire. Pourtant, comme le rappelle Philippe Lejeune, éminent spécialiste du genre, l'autobiographie repose avant tout sur un pacte de lecture : un « récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité »², et qui suppose un engagement tacite avec le lecteur – l'auteur promet de raconter sa vie, et rien que sa vie. C'est précisément cette promesse qui dérange : dire vrai, ici, n'est pas moins littéraire, mais plus exigeant, car le texte expose une expérience réelle sans médiation imaginaire. La fiction dénonce, elle aussi, mais elle protège son lecteur par le filtre du « comme si » ; elle lui offre toujours un alibi, une distance. L'autobiographie, au contraire, abolit ce refuge : elle place son lecteur face au réel, dans une proximité sans échappatoire, et c'est là qu'elle trouve à la fois la source de sa disqualification et la singularité de sa force. Car cette proximité n'est pas seulement esthétique : elle engage aussi une responsabilité éthique et

¹ Autobiographies, autofictions, romans autobiographiques, témoignages littéraires, journaux intimes, mémoires, confessions, récits de vie, correspondances, autothéories, transbiographies, jusqu'aux termes que certains théoriciens et/ou auteurs se donnent pour définir généralement leur vision de la littérature ou leur propre pratique d'écriture, comme c'est le cas, par exemple, de Philippe Forest avec son « roman du Je », pour qui toute énonciation relève de l'affabulation, ou de Liliane Giraudon, avec son « homobiographie », dans laquelle elle amalgame, dans le matériau de l'écriture, sa propre vie à celles des autres, vivants ou morts, réels ou fictifs.

² Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1975, p. 19.

politique, en rappelant que dire le vrai, c'est résister aux discours qui voudraient effacer, travestir ou neutraliser l'expérience vécue.

Jugements principalement éthiques

« Parler de soi est une impolitesse, dans beaucoup de cultures du moins »³, affirme Christophe Génin, expert en études culturelles à la Sorbonne et agrégé de philosophie. D'un point de vue moral ou éthique, a-t-il observé, l'altruisme a définitivement la primauté sur l'égotisme.

« Égotistes » donc – voire « égoïstes » –, « narcissiques », « nombrilistes » : il ne manque certainement pas d'adjectifs péjoratifs pour décrire ces objets littéraires que sont les écrits de soi. Leurs détracteurs sont légion tant parmi la communauté des lecteurs que parmi les critiques et les universitaires spécialistes de littérature. La philosophe et psychanalyste Clotilde Leguil relevait récemment dans un brillant essai consacré à la défense du « Je » que ce dernier « angoisse » bien du monde : « Il y en a qui ne veulent plus en entendre parler et qui considèrent que dire « Je », c'est se replier sur soi »⁴ et qui prétendent que l'ère du « Je » est définitivement dépassée. Nous serions aujourd'hui bien loin du temps où les *Mémoires*, les *Méditations* et les *Confessions* étaient non seulement appréciées, mais aussi valorisées, bien loin du temps où le « Je » était « à la fois sujet de science, condition de la vérité et support de l'éthique », où le « Je » était un « sujet ouvrant à la fois sur une universalité et sur une intimité qui disait l'avènement d'un nouveau rapport à l'Autre »⁵.

³ Christophe Génin, « L'autobiographie dans les études culturelles : parler de soi a-t-il une valeur méthodologique ? », *Filozofski Vestnik*, vol. XXI, n° 2, 2010, p. 7-25.

⁴ Clotilde Leguil, « Je », *Une traversée des identités*, Éditions Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige », Paris, 2023 (2018), p. 7.

⁵ *Ibid.*, p. 8.

Serions-nous revenus au XIX^{ème} siècle, où l'historien de la littérature qu'était Ferdinand Brunetière déplorait assister au sein de nos lettres à un « développement maladif et monstrueux du Moi ? »⁶.

Certes, nous vivons à une époque où l'essor d'Internet et des réseaux sociaux multiplie de manière exponentielle les discours et les images de soi. Chaque opinion personnelle, chaque détail de la vie de certains de nos congénères – de la vidéo de la séance de sport matinale à la photographie du plat ingurgité en fin de soirée en passant par les achats de la journée avec lesquels ils effectuent des égoportraits et les activités entre amis diffusées en « story » – sont à ce point exposés à profusion sur la Toile qu'il est difficile de ne pas éprouver, au pire, un certain écœurement, au mieux, une profonde lassitude. Que dire également de l'engouement pour les télérealités sciemment développées par nos médias télévisuels – très souvent scénarisées afin que seul le plus spectaculaire, le plus choquant et le plus polémique soit mis à l'avant plan – pour, d'une certaine manière, abreuver notre voyeurisme en nous donnant à observer et à entendre ce qu'il se passe chez les autres lorsque ces derniers, par exemple, reçoivent des invités à manger, se marient, voyagent, chantent, doivent choisir la bonne ou la mauvaise tenue pour tel ou tel évènement ? Comment ne pas comprendre, voire défendre, les réactions hostiles de certains devant ce que plusieurs qualifient à juste titre de « narcissisme de masse »⁷ ? Le milieu de l'édition, lui aussi, ne semble pas épargné par ce phénomène qui, pour certains, ne s'est que trop répandu : en plus du nombre impressionnant d'autobiographies de personnalités publiques ou de célébrités – politiques, acteurs, chanteurs, etc. –, les récits des étoiles souvent éphémères de la Toile alimentent aussi

⁶ Ferdinand Brunetière, « La littérature personnelle » [1889], dans Charles-Olivier Stiker-Métral (dir.), *L'autobiographie*, Paris, Flammarion, coll. « GF Corpus », 2014, p. 223.

⁷ À bien des égards ce « narcissisme de masse » s'apparente d'ailleurs davantage à un besoin de s'identifier à l'autre, de faire partie d'une communauté particulière, qu'à un réel besoin de faire valoir une individualité, une expérience propre à soi, comme le démontre très bien Clotilde Leguil dans son ouvrage « Je » : « Car la psychologie des foules, comme Freud avant Lacan l'a bien montré, est la psychologie du "moi" et non pas du "Je". C'est une psychologie qui repose sur l'identification imaginaire à l'autre et qui conduit à penser que nous pouvons faire corps en masse en investissant libidinalement le même Idéal du Moi. », p. 43.

les sites de vente de livres et parfois même les rayonnages de certaines librairies. Bref, pour les contempteurs du « Je », ce dernier serait « une bévue, un aveuglement, un refuge, un mensonge, une faute » et même une faute morale, un « péché »⁸.

Pourtant, comme le souligne la psychanalyste Clotilde Leguil, il ne s'agirait pas de faire l'amalgame entre le « moi » et le « Je », c'est-à-dire entre le narcissisme propre à l'Ego et le sujet qui « tente de se dire intimement ». Autrement dit, il nous faut différencier l'exhibition de soi et cette tentative d'élucidation de soi qu'est l'aventure du « Je » à travers l'écriture.

Confronté à la souffrance, aux énigmes que celle-ci me posait sur moi-même – sur les traumatismes de mon enfance – et auxquelles je n'avais pas de réponse, ce « Je » qui était mien et dont il est question dans *Syntaxe d'un mal* est bien celui que l'on découvre « lorsqu'on tente de dire ce qu'on ne sait pas de ce qui nous arrive, lorsqu'on tente de parler de ce qui ne nous ressemble pas en nous-même »⁹ et qui s'interroge sur son histoire, sur son destin, pour tenter d'en comprendre quelque chose. Me faut-il également rappeler, comme le fait Mathieu Leroux dans *Quelque chose en moi choisit le coup de poing*, qu'on « ne parle pas que de soi et assurément pas à soi lorsqu'on amorce la conversation avec Je »¹⁰ ? En plus d'être « indissociable d'un dialogue avec la société »¹¹, tout récit de soi, toute parole sur soi, entraîne nécessairement un dialogue avec l'autre, fût-il imaginaire, dans l'espoir d'une reconnaissance, peut-être dans l'attente d'un pardon. Jacques Lacan faisait la même remarque concernant la simple

⁸ Clotilde Leguil, *op. cit.*, p. 8.

⁹ *Ibid.*, p. III.

¹⁰ Mathieu Leroux, *Quelque chose en moi choisit le coup de poing*, Éditions La Mèche, Montréal, 2016, p. 13.

¹¹ Brigitte Leguen, « Autofiction versus écriture de soi chez les écrivaines françaises contemporaines », *Feminismo/s*, n° 34 (décembre 2019), p. 121-141. Dossier « État présent de la recherche en Littérature française et Genre: bilan et nouvelles perspectives », coord. Ángeles Sirvent Ramos, DOI : 10.14198/fem.2019.34.06.

prise de parole sur soi : « Ce que je cherche dans la parole, c'est la réponse de l'autre. Ce qui me constitue comme sujet, c'est ma question »¹².

Il y a plus d'un quart de siècle, Christine Angot répondait déjà dans *L'usage de la vie* aux critiques qui déploraient que la littérature française n'était plus que chant du « Je », que, si ce dernier relevait bien de l'intimité, il était don de soi, un acte d'amour pour celle ou celui qui saurait le saisir :

Trop de textes narcissiques, nombriliques. « Je » est le pronom de l'intimité, il n'a sa place que dans les lettres d'amour. *Quand on dit « Je » dans un texte public, c'est de l'amour pour vous, est-ce que vous le comprenez ? Ou continuerez-vous de taxer la littérature française de narcissisme, de nombrilisme ?* »¹³

Sans dénier le désir impérieux de se faire entendre et, par là, reconnaître, il ne faudrait pas oublier le souci de l'autre – voire de justice – qui habite parfois intensément les écrivains et leurs œuvres dites intimistes ou personnelles. Ces derniers travaillent souvent des matières dangereuses qui n'affectent pas seulement leur « petite personne », mais qui gangrènent tout autant la vie de bon nombre de leurs congénères. Ils ont l'envie, peut-être même la prétention que le travail qu'ils ont fait sur eux-mêmes, les connaissances qu'ils ont acquises sur le monde à travers ce labeur d'écriture peuvent être utiles à leur prochain. Frappés d'un mal contre lequel ils ont lutté – ou luttent parfois encore – pour survivre, ils s'adressent à l'autre en espérant le prévenir, du moins l'avertir de ce danger ou encore, plus tristement, lui transmettre les mots pour décrire une réalité, un mal, qu'il ne comprend pas encore. Travaillant à même leurs blessures, ils savent ce que ce mal contient comme nouveaux périls et tentent de trouver les mots qui puissent le contenir : le désir de vengeance dans mon cas, l'anéantissement psychique ou le suicide pour d'autres.

« Sensationnalistes », « orduriers » ! Tels sont d'autres griefs récurrents à l'encontre des écrits de soi émis par ceux qui continuent aujourd'hui de les abhorrer et de les

¹² Jacques Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, coll. « Champ freudien », 1995, p. 299.

¹³ Christine Angot, *L'usage de la vie*, Paris, Fayard, 1998, p. 11. (Je souligne.)

disqualifier d'un point de vue moral. Grand nombre de ces écrits contemporains font en effet état d'expériences traumatisantes, de situations d'injustice extrême ou de discriminations mortifères que leurs auteurs ont personnellement subies. C'est ce que constate également Chloé Delaume lorsqu'elle décrit le contenu de ce qu'elle appelle les autofictions : ces dernières sont essentiellement composées de « deuils, viols, avortements, maladie, mort, inceste »¹⁴. En plus de l'effroi que peut provoquer la lecture du récit de certains événements, c'est l'accumulation des détails sordides qui dérange. Il y aurait des limites morales – des quantités prescrites – à dire ce qui pourtant a eu lieu, à écrire au plus près du réel, à disséquer à l'aide des mots ces ténèbres avec autant d'application ou de minutie que certains agresseurs ont mis pour commettre leurs crimes ! Alors que certaines victimes ont vécu tant d'horreurs qu'un dictionnaire encyclopédique ne pourrait pas toutes les contenir, elles retiennent ce qu'elles brûlent d'envie de raconter, se censurent de crainte d'épouvanter et de repousser complètement les lecteurs – comme les éditeurs et les critiques littéraires – et en viennent même parfois à s'excuser comme c'est le cas de Neige Sinno dans *Triste tigre* qui fut violée par son beau-père à l'âge de sept ans durant de trop nombreuses années :

Ce sont des orgies totales dont *je vous passe les détails, sauf un, plutôt sordide, désolée*. Il m'installe à quatre pattes et essaie de me sodomiser. Ça ne rentre pas. Il va chercher quelque chose, me laisse un moment de répit, dans le noir, puis revient. Il me met de la vaseline sur l'anus et m'enfonce quelque chose de dur dedans. C'est pour ne pas me faire mal, m'explique-t-il, car ça ne rentre pas. Ça dure très longtemps, cette histoire, il m'enfonce, je les verrai le lendemain dans la poubelle, des carottes et des courgettes dans l'anus pour faire de la place pour son sexe, qui, il en est assez fier, est plutôt pas mal. Une fois que c'est fini, je vais aux toilettes, il y a du sang sur le papier toilette, et je suis presque heureuse de voir ce sang, car je me dis, là, il ne peut pas faire comme s'il ne se passait rien, je saigne, c'est grave ça.¹⁵

Certains ne comprennent pas – ou, plus simplement, ne veulent pas comprendre – qu'il nous faut être précis et qu'il nous faut parfois revenir sur les mêmes faits pour nous assurer que tout ceci n'était pas qu'un cauchemar, qu'on n'affabule pas nous-mêmes, pris dans un vertige de douleurs, que pour nous, comme pour eux, ce qui nous

¹⁴ Chloé Delaume, *La règle du Je. Autofiction : un essai*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 71.

¹⁵ Neige Sinno, *Triste tigre*, Paris, P.O.L., 2023, p. 90-91. (Je souligne.)

est arrivé nous paraît d’abord invraisemblable et qu’écrire au « Je » donne une matérialité au réel que nous avons vécu. Cela revient à prendre les mesures concrètes des événements qui ont fait nos vies : le bruit du craquement du nez de ma mère fracassé sur mon bureau par le coup de dictionnaire que venait de lui donner mon père, la couleur de son sang sur mon cahier d’école comme la couleur exacte de la toile cirée qui recouvrait notre table à manger dans la cuisine sur laquelle était posée ma main alors qu’il faisait de « fausses tentatives » pour me trancher les doigts, le poids de ses larges cuisses qui maintenaient mon visage sous mon oreiller pour me forcer à lui dire que je l’aimais – à mentir. Puis nos sensations physiques, la stupeur et la frayeur qui accompagnaient ses gestes et qui sont autant de faits pour décrire au plus juste, au plus près, cette réalité. Nous nous écrivons pour que certaines choses prennent forme dans les consciences, pour que les mots fassent traces dans les esprits. C’est cette matérialité que nous tentons de transmettre au lecteur. En d’autres termes, les mots sur la page de Sinno me deviennent aussi tangibles que son sang sur le papier toilette !

Mais, même pour des spécialistes des écrits de soi comme Yves Baudelle et pourtant farouche défenseur de l’autofiction, pris de nausée penché au-dessus de ces mots, de ces phrases qui en montreraient beaucoup, c’en est trop – ce dernier en profite au passage pour dévaloriser l’autobiographie qu’il considère comme non littéraire puisque dénuée d’imagination :

Souvent insoutenables, comme chez Nelly Arcan, l’autofiction d’aujourd’hui déploie un univers *hardcore*, toute une clinique du sordide, au point que certains récits purement autobiographiques sont perçus comme des autofictions du seul fait qu’ils donnent dans ce *néo-naturalisme des poubelles* – ainsi *L’Évènement* (Ernaux, 2000), récit sans fioritures d’un avortement, ou *La vie sexuelle de Catherine M* (Millet, 2001)¹⁶.

En dépit de la douleur des auteurs, de leur besoin d’exprimer leur détresse, certains détenteurs du bon goût et de la bienséance veulent les soumettre à leur injonction de ne

¹⁶ Yves Baudelle, « L’autofiction des années 2000 : un changement de régime ? », dans Bruno Blanckeman et Barbara Havercroft (dir.), *Narrations d’un nouveau siècle*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2013, DOI : 10.4000/books.psn.480. (Je souligne.)

pas « laver leur linge sale en public », de ne pas montrer l'ignominie – la réelle, la vraie – qu'ils ne souhaitent pas lire, pas voir se former devant leurs yeux sachant, qu'ils ne sont plus protégés par l'aimable distance que leur offrait la fiction, ce qu'ils appellent « littérature ».

Très récemment, l'autrice québécoise, Marie-Pier Lafontaine, venait tout juste de publier un récit terrifiant – et superbement écrit – sur les multiples sévices que son père lui avait fait subir enfant lorsqu'elle s'est vu imposer publiquement un rappel à l'ordre, alors qu'elle participait à un forum interuniversitaire sur la littérature outre-Atlantique. Un écrivain connu¹⁷, professeur à la Sorbonne, chroniqueur littéraire à la radio et animateur d'ateliers d'écriture, lui fit remarquer devant l'assemblée qui réunissait ses collègues que la littérature n'était pas « l'endroit » pour les dénonciations. Dans ses ateliers d'écriture, celui-ci trouvait en effet « problématique que des jeunes femmes écrivent sur l'inceste et autres traumatismes sexuels », car, selon lui, « la littérature ne devrait pas servir de fonction politique, mais s'en tenir à sa fonction esthétique »¹⁸. Grands pécheurs seraient ces auteurs qui placent leur « impérieux engagement du Je »¹⁹ dans la critique ou la dénonciation des maux qui rongent nos sociétés, détruisent des vies, qui auraient souillé leur plume au contact du politique et trahi, conduit leur écriture dans les bas-fonds de la littérature et de l'Art. Cette prise de position qui tente de remettre au goût du jour le très suranné concept de *l'art pour l'art* n'a absolument rien d'esthétique²⁰, mais relève bien d'une éthique, d'une vision puriste et élitiste de l'art et qui, de surcroît, se coupe de bien des réalités – ou, du moins, qui tente d'en retrancher

¹⁷ Dans son essai *Armer la rage* où elle raconte cet événement, Marie-Pier Lafontaine a la courtoisie – ou peut-être la crainte – de ne pas nommer cet homme.

¹⁸ Marie-Pier Lafontaine, *Armer la rage. Pour une littérature de combat*, Montréal, Hélotrope, 2020, p. 62.

¹⁹ Yves Baudelle, « L'autofiction des années 2000 : un changement de régime ? », *loc. cit.*

²⁰ Qui oserait remettre en question les prouesses formelles des écrivains et poètes surréalistes engagés comme Paul Éluard ou Louis Aragon dans une résistance contre les paroles mensongères et falsificatrices de l'idéologie fasciste allemande lors de la seconde guerre mondiale ?

certaines, en l'occurrence celles qui les dérangent, qu'ils ne veulent pas voir ou, peut-être, qu'ils ne veulent pas que nous voyons...

Ainsi, toujours d'après le sorbonnard, les « idéologies féministes mineraient de l'intérieur les qualités littéraires de l'écriture des femmes »²¹, comme si l'esthétique – le choix de la forme, du style ou encore des mots – excluait de facto toute dimension politique ! Lafontaine a donc toutes les raisons d'être abasourdie par une telle affirmation :

N'est-il pas naïf de croire que la charge féministe d'une dénonciation littéraire annule ses possibilités esthétiques ? Je suis sidérée qu'un professeur et de surcroît écrivain [...] n'arrive pas à concevoir qu'il est politique et esthétique de donner une forme à l'informe des expériences déshumanisantes. La littérature révèle qu'une pensée de l'horreur est possible. Non seulement possible, mais nécessaire.²²

Peut-être est-il nécessaire de rappeler à l'éminent esthète ce que Th. W. Adorno (1962) écrivait à propos du caractère politique de l'art : celui-ci ne consiste pas uniquement à « proposer des alternatives, mais à résister, uniquement par la forme artistique, au cours du monde qui continue à braquer le pistolet sur la tête des hommes »²³. En d'autres termes, la dimension politique d'une œuvre littéraire ne réside pas dans une appartenance partisane et encore moins dans un programme politique qu'elle servirait à promouvoir, mais précisément dans sa résistance à tout programme qui tenterait d'éradiquer tant les réalités que les vies qu'elle contient. Face à ces idéologues conservateurs qui se désignent comme dépositaires des « bonnes » règles à suivre en la matière et qui tentent littéralement d'éradiquer de leur réalité ce qui les dérange²⁴, Lafontaine se fait alors plus véhémement : « c'est refuser que les réalités des

²¹ Marie-Pier Lafontaine, *Armer la rage. Pour une littérature de combat*, op. cit., p. 62.

²² *Ibid.*, p. 63.

²³ Th. W. Adorno, cité par Jean-Paul Olive, « Forme artistique et émancipation. Sur quelques textes de la Théorie critique », *Filigrane* [en ligne], n° 14, 2011, mis en ligne le 1^{er} décembre 2011, consulté le 28 avril 2025. URL : <http://journals.openedition.org/filigrane/522>.

²⁴ La censure qui s'exerce déjà sur la littérature, en cherchant à réduire au silence certains discours, s'avère encore plus forte dans le domaine politique et scientifique, où elle frappe directement le langage. La journaliste française Ludivine Domeon rappelle ainsi que : « ce ne sont pas des livres qu'on brûle, mais des sites internet, des pages, des index et des bases de données, traquées par l'intelligence

femmes qui vivent avec un trauma soient adéquatement représentées. C'est nous refuser une existence littéraire. C'est misogynie et ignare. »²⁵

Avec la recrudescence actuelle du sexisme, de la misogynie²⁶ et de l'homophobie²⁷, non seulement au Québec, mais également partout en Occident sous l'impulsion de néo-réactionnaires de tous acabits, soyons assurés que ce genre de discours ou d'appréciation fallacieusement « littéraire » sur les écrits de soi n'est pas près de disparaître, même des plus hauts lieux du savoir et de culture que sont les universités.

artificielle, lancée à la chasse aux mots par l'administration Trump. Pour aller plus loin encore, Trump, qui n'aime ni les minorités, ni les faits scientifiques, fait en sorte que les chercheurs souhaitant être financés par l'État fédéral doivent éviter dans leurs travaux, dans leurs sujets, certains mots ». Pour n'en citer que quelques-uns : « femme », « féminisme », « traumatisme », « victime », « racisme », « LGBTQ », « discrimination », « minorité », « diversité ». Pour un aperçu de l'ampleur de ces effacements, voir : Ludivine Domeon, « Sciences, administration, universités... Quels sont les mots interdits et surveillés par Trump? », *Ouest-France* [en ligne], mis en ligne le 15 mars 2025, consulté le 15 septembre 2025. URL : <https://www.ouest-france.fr/monde/etats-unis/donald-trump/sciences-administration-universites-quels-sont-les-mots-interdits-et-surveilles-par-trump-541c6cd4-ff49-11ef-9b78-58334960577c>

²⁵ Anne-Frédérique Hébert-Dolbec, « Les femmes ont le droit de se défendre », *Le Devoir* [en ligne], 7 mars 2022, entrevue avec Marie-Pier Lafontaine, consulté le 15 septembre 2025. URL : <https://www.ledevoir.com/lire/682623/litterature-les-femmes-ont-le-droit-de-se-defendre>.

²⁶ La misogynie se transmet et se renforce par le langage, qu'il s'agisse de critiques littéraires qui refusent certaines voix ou de programmes éducatifs qui les marginalisent. Roxanne Guyon, sexologue et professeure adjointe à l'Université Laval, alerte ainsi sur « l'infiltration de la misogynie dans nos écoles », portée par des rhétoriques masculinistes prônant le retour aux rôles de genre « traditionnels », dangereuses « parce qu'elles déshumanisent, les positionnent comme étant inférieures, et peuvent encourager la violence ». Que le président Trump lui-même tente de faire plier les universités américaines pour supprimer les programmes de lutte contre les discriminations dit assez jusqu'où peut aller ce travail d'effacement. Voir : Roxanne Guyon, « L'infiltration de la misogynie dans nos écoles représente un enjeu social impératif », *Le Devoir* [en ligne], 13 novembre 2024, consulté le 15 septembre 2025. URL : <https://www.ledevoir.com/opinion/idees/823542/idees-infiltration-misogynie-ecoles-represente-enjeu-social-imperatif>.

²⁷ L'homophobie opère elle aussi par le langage: en niant des existences dans l'espace éducatif, elle reproduit les mêmes logiques d'effacement que celles qui frappent certaines voix en littérature. Le 16 janvier 2025, la journaliste Katy Cloutier rendait compte d'une enquête de GRIS-Montréal auprès de 35 000 élèves montrant « un accroissement très inquiétant des discours haineux et de la violence dans les écoles envers les personnes LGBTQ+ », certains allant jusqu'à déclarer « ne plus vouloir entendre parler de l'existence même » de cette communauté, et d'autres s'identifiant comme « nazis » – terme dont l'idéologie renvoie explicitement à l'effacement et à la destruction de communautés entières. Voir : Katy Cloutier, « Retour de discours homophobes “haineux et décomplexés” dans les écoles », *Radio-Canada* [en ligne], 16 janvier 2025, consulté le 15 septembre 2025. URL : <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/2133250/homophobie-mauricie-centre-du-quebec-ecoles>.

C'est ce que constate également Brigitte Leguen, professeure émérite en littérature et études féministes :

La violence du langage, le concret et le factuel, l'antiroman sentimental si longtemps investi par les femmes va très certainement dans le sens du féminisme contemporain et coïncide avec la volonté d'occuper un champ et de sortir des stéréotypes étouffants et persistants qui continuent à sévir dans la critique actuelle.²⁸

« Trop sentimentales » – comprendre : « trop féminines », trop « gay » – autrement dit, indignes d'être considérées comme de la littérature ! Toujours dans *L'usage de la vie* (1998), Angot constatait que les critiques qui déplorent que « dans la littérature française il n'y ait plus de peinture de société. Plus que des femmes et des pédés »²⁹ étaient fort nombreuses. En plus du caractère totalement infondé de ces remarques, il n'échappera à personne que les femmes et les « pédés » à eux seuls représentent une majorité d'individus dans cette fresque sociale et que, lorsqu'ils s'expriment sur leurs relations amoureuses ou, plus tristement, qu'ils dénoncent des actes de violences sexuelles, psychologiques, ce sont généralement des hommes dont ils parlent, d'où très certainement la sévère irritation de certains lettrés – qu'ils soient universitaires, écrivains ou critiques – vis-à-vis de ces dénonciations, car le milieu littéraire est également loin d'être exempt de tels agissements de la part de certains de ses membres masculins qui continuent de se considérer « supérieurs »³⁰ par rapport au reste de leurs congénères.

²⁸ Brigitte Leguen, « Autofiction versus écriture de soi chez les écrivaines françaises contemporaines », *loc. cit.*

²⁹ Christine Angot, *L'usage de la vie*, *op. cit.*, p. 11.

³⁰ Dans une tribune parue dans *Le Monde* le jeudi 7 mars 2024, un collectif de plus de 400 écrivaines, éditrices et enseignantes-chercheuses, rassemblant notamment Annie Ernaux et Camille Kouchner, dénonçait la persistance des agressions sexuelles et des viols dans le monde littéraire et dans les études de lettres par des hommes proclamés « lettrés » ou « diplômés » « qui se comportent souvent comme des prédateurs, presque toujours comme des êtres supérieurs ». Voir : Collectif d'écrivaines, éditrices et enseignantes-chercheuses (dont Annie Ernaux et Camille Kouchner), « Violences sexuelles : ce qui se passe dans le milieu du cinéma se passe aussi ailleurs, à l'université, dans les écoles, dans l'édition », *Le Monde* [en ligne], 7 mars 2024, consulté le 15 septembre 2025. URL : https://www.lemonde.fr/idees/article/2024/03/07/violences-sexuelles-ce-qui-se-passe-dans-le-milieu-du-cinema-se-passe-aussi-ailleurs-a-l-universite-dans-les-ecoles-dans-l-edition_6220661_3232.html.

L'irritation éprouvée par ces lettrés n'est peut-être pas si loin de la frustration ressentie par le beau-père de Sinno lors de son procès, pas si loin du sentiment de supériorité affiché par ce dernier qui considère que ce qu'il a à dire dépasse largement ce que le tribunal tente de lui faire avouer et ce que sa belle-fille désire plus que tout l'entendre dire. Et là encore, c'est la quantité des détails les plus crus, les plus obscènes de leurs agissements, qui agace :

Mon beau-père trouvait que c'était un peu obscène de vouloir revenir sans arrêt sur les détails concrets de ce qu'il m'avait fait. Il s'impatientait. *Combien de fois ? Mais je ne sais pas moi, des fois tous les jours, d'autres fois il pouvait se passer un mois sans que je la touche.* Il trouvait qu'on était hors sujet à lui demander de décrire les actes, de se souvenir de quel âge j'avais à la première pénétration. Il avait des choses plus intéressantes à dire, lui, car sa personnalité était complexe, profonde, et il avait vécu un amour hors norme dont il était prêt à exposer les nuances pour qu'on essaie de faire l'effort de le comprendre.³¹

La « peinture de société », la représentativité des uns et des autres, devrait donc nous apparaître, à l'inverse, plutôt fidèle à la réalité. Et ne nous trompons pas, ce « linge sale, cette ignominie », comme l'écrit Sinno après avoir été violée enfant par son beau-père durant plusieurs années, ce n'est pas la sienne, « c'est la nôtre, elle est à nous tous »³². Quant à la reconnaissance des femmes dans le monde de la littérature, et pour ne parler que du prestigieux Prix Nobel, force est de constater que non seulement les femmes sont largement sous représentées³³, mais que certaines d'entre elles, dont récemment Annie Ernaux, la reine française de l'autobiographie « transpersonnelle »³⁴,

³¹ Neige Sinno, *Triste tigre*, op. cit., p. 251.

³² *Ibid.*, p. 257.

³³ Depuis la création du Prix Nobel en 1901, seulement 18 femmes (contre 101 hommes) ont reçu cette distinction.

³⁴ Le terme « transpersonnel » traduit l'intention d'Ernaux de faire du récit d'un parcours singulier le foyer dans lequel chaque membre d'une société peut s'identifier, comme elle le décrit dans ses entretiens avec Michelle Porte, réunis dans *Le vrai lieu* : « Je me suis toujours révoltée contre l'assimilation de ma démarche d'écriture à l'autofiction parce que dans le terme même il y a quelque chose de replié sur soi, de fermé au monde. Je n'ai jamais eu envie que le livre soit une chose personnelle. Ce n'est pas parce que les choses me sont arrivées à moi que je les écris, c'est parce qu'elles sont arrivées, qu'elles ne sont donc pas uniques » (p. 108), ainsi, le « Je », comme le livre qui le contient, est pour elle comme une construction, une « une maison », « où quelqu'un peut entrer, comme dans sa propre vie à lui » (p. 91) dans Annie Ernaux, *Le vrai lieu. Entretiens avec Michelle Porte*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 2014, 120 p.

font face aujourd’hui aux mêmes critiques « marquées au sceau d’un sexisme crasseux », comme le souligne Christophe Kantcheff³⁵, critique littéraire et rédacteur en chef adjoint de la revue française *Politis*.

En 1996, l’Espagne célébrait le centenaire de Federico García Lorca, fusillé par les troupes franquistes « autant pour ses idées républicaines que pour son homosexualité »³⁶. Les voix homophobes ne tardèrent pas à se manifester. Camilo José Cela, Prix Nobel de littérature, exhorta ses compatriotes à ignorer les dimensions homosexuelles de l’œuvre de Lorca et s’opposa violemment à la présence des collectifs homosexuels lors des commémorations. Mis en cause pour ses déclarations homophobes, jugées contraires aux libertés constitutionnelles, il se défendit par cette formule abjecte : « Je ne suis ni pour ni contre, je me limite à ne pas me faire enculer »³⁷. Qui sont les plus orduriers : ceux qui dénoncent, par l’écriture, des crimes subis, ou ceux qui s’acharnent à réduire au silence ces voix jusque dans la mémoire littéraire et collective ?

Malgré les progrès³⁸ obtenus depuis plus de deux décennies, les discours misogynes et homophobes refont aujourd’hui surface, entraînant une recrudescence de violences liées au sexe et à l’orientation sexuelle – violences qui trouvent encore leurs relais jusque dans la critique littéraire, prompt à disqualifier ces voix au nom d’une prétendue exigence esthétique.

³⁵ Christophe Kantcheff, « Annie Ernaux à sa juste place », *Politis* [en ligne], 10 octobre 2022, consulté le 15 septembre 2025. URL : <https://www.politis.fr/articles/2022/10/annie-ernaux-a-sa-juste-place-44904/>.

³⁶ Terenci Moix, « Coups bas autour de la mémoire de García Lorca », *Courrier international* [en ligne], traduit de *El País*, 24 janvier 2005, mis à jour le 15 juin 2022, consulté le 15 septembre 2025. URL : <https://www.courrierinternational.com/article/1998/07/16/coups-bas-autour-de-la-memoire-de-garcia-lorca>.

³⁷ *Idem*.

³⁸ Je pense notamment aux luttes des femmes contre les féminicides et les abus sexuels à travers les nombreux mouvements *MeToo* ou au combat des homosexuels pour obtenir le droit au mariage.

« Impudiques », « exhibitionnistes » ! Mesure-t-on ce que signifient ces jugements, par exemple, pour ces enfants qui ont subi des maltraitances quand on leur a imposé le silence ou qu'on a feint de ne pas les entendre et qu'il leur a fallu des années pour parvenir à comprendre et à mettre des mots sur ce qu'ils ont vécu ? Le renvoi de ces « vilaines histoires de famille » qui peuplent les récits de soi à la seule sphère de l'intime, à la sphère privée, n'est pas sans rappeler les « stratégies d'oppression » qui les empêchaient jadis « d'être mis en lumière »³⁹ comme le rappelle Sinno dans son livre. D'autres, à l'instar de Lafontaine, ont non seulement trouvé à travers la littérature un moyen de transgresser l'interdit de dire, mais y ont vu également un refuge où ils pouvaient vivre et penser librement. Leur refuser cette place, cette liberté, revient à tenter de les faire taire, voire de les effacer une seconde fois de notre réalité, comme l'exprime avec justesse Lafontaine :

La littérature est vraiment l'un des premiers endroits où j'ai eu l'impression que j'avais le droit d'exister dans ma pleine expansion. Et là, un homme [le sorbonnard] venait me dire que non, ce n'était pas l'espace pour dénoncer.⁴⁰

Éprises d'un « Je » exhibitionniste et d'une volonté de tout dire, de tout montrer, réduites au nom d'« égo-littérature », « anecdotiques » et « insignifiantes », les écritures de soi seraient la quintessence de la vacuité, l'aboutissement du postmodernisme et le symptôme de *L'ère du vide*, comme l'appelle Gilles Lipovetsky, d'un monde individualiste sans hiérarchie où « tous les faits se valent et sont dignes d'être décrits »⁴¹. L'argument pourrait être recevable si nous ne sortions pas du cadre général de ce que Guy Debord désignait sous le nom de « société du spectacle », d'une production et d'une culture de masse, alimentée notamment par le culte de l'image de soi d'un bord et l'assouvissement d'un certain voyeurisme de l'autre.

³⁹ Neige Sinno, *op. cit.*, p. 257.

⁴⁰ Chantal Guy, « Une droite à la gueule du père », *La Presse* [en ligne], 19 mars 2022, citant [nom de la personne citée dans l'article], consulté le 15 septembre 2025. URL : <https://www.lapresse.ca/arts/chroniques/2022-03-19/une-droite-a-la-gueule-du-pere.php>

⁴¹ Gilles Lipovetsky, *L'Ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2009 [1993], p. 128.

Toutefois, au sein d'une œuvre – et en l'occurrence d'une vie –, bien mal pris serait le critique qui se permettrait de juger que tel évènement, voire même tel détail, serait plus important qu'un autre dans l'existence d'un écrivain ou plus pertinent pour les lecteurs. Loin de moi, donc, l'idée de généraliser et de juger tel ou tel genre qui compose l'univers des écrits de soi, même si inévitablement cette littérature est marquée par son époque. C'est pourtant bien ce que fait Baudelle en exhibant ses hiérarchies personnelles dans son état des lieux des autofictions des années 2000, dont il prophétise le naufrage dans une « égo-littérature » généralisée – qu'il assimile volontiers à l'autobiographie – et en accusant trop d'écrivains de se vautrer complaisamment dans le ressassement de leurs « petites misères » à travers un « bavardage ininterrompu »⁴².

Des spécialistes des écrits de soi aux écrivains-théoriciens qui s'intéressent à ces textes, qui ne connaît pas la célèbre sentence d'André Malraux : « Pour l'essentiel, l'homme est ce qu'il cache : un misérable petit tas de secrets » ? Celle-ci est utilisée à satiété par les critiques qui pourfendent les écrits de soi. En fait, pour dire la vérité, généralement seule la seconde partie de la phrase est citée par ces derniers. Si Malraux décrivait avec cynisme la médiocrité de nos semblables, cela n'enlève absolument rien à l'importance de ces « petits tas ». Les écrivains de soi, lorsqu'ils sont sincères, lorsqu'ils effectuent véritablement ce travail d'élucidation ou de connaissance d'eux-mêmes à travers l'écriture, n'hésitent pas à plonger au cœur obscur de leur être, dans ce qui ne devrait pas être dit, à s'exposer sans complaisance tel que le décrit l'autrice Catherine Cusset à propos des œuvres de Doubrovsky :

Une auto-exposition. Le « je » s'expose. Il dit tout, sans rien chercher à protéger. Ce qui fait la force des romans de Doubrovsky, c'est ce « tout-dire », c'est le risque qu'il assume en n'hésitant pas à se montrer comme un monstre, par son égoïsme, son égocentrisme, sa radinerie, son aveuglement à l'autre et à sa souffrance.⁴³

⁴² Yves Baudelle, « L'autofiction des années 2000 : un changement de régime ? », *loc. cit.*

⁴³ Catherine Cusset, « Je », dans Claude Burgelin et al. (dir.), *Autofiction(s)*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2010, [en ligne]. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pul.3591>.

Ainsi, l'idée très répandue que les auteurs du soi ne donnent à lire que la meilleure partie d'eux-mêmes – comme certains l'ont effectivement fait et qui servent malheureusement d'exemples aux critiques afin de discréditer l'ensemble de ces écrits – relève tout bonnement du procès d'intention.

En définitive, les écrits de soi demeurent l'objet de jugements sévères qui relèvent, la plupart du temps, de critères moraux ou idéologiques plutôt que proprement littéraires, comme le fait très justement remarquer Philippe Vilain, professeur de lettres et écrivain :

Les reproches d'impudeur, de narcissisme ou d'amoralisme, que l'on ne cesse de lui adresser ne sont ni légitimes ni littéraires ; à la limite, un texte pourrait posséder toutes ces vertus sans cesser d'être littéraire.⁴⁴

Ces critiques traduisent moins une analyse esthétique qu'un malaise face à la prise de parole des individus sur leur propre vie. Derrière l'étiquette commode de l'« ego-littérature », c'est bien souvent le refus d'entendre certains témoignages – notamment ceux des femmes, des minorités ou des victimes – qui s'exprime. Comme l'ont montré nombre de penseurs et d'écrivains, l'acte d'écrire au « Je » ne se réduit pas à un repli sur soi : il engage au contraire une élucidation de l'expérience, une quête de sens qui vise aussi l'Autre. Loin d'être une exhibition superficielle, cette parole singulière participe d'un dialogue collectif et politique, en rendant visibles des réalités que certains d'entre nous préféreraient taire ou ne pas voir. C'est dans ce sens, et pour répondre à ce double impératif qu'est de faire œuvre de vérité et de tenter de donner forme, par l'écriture, à l'informe des traumatismes, des injustices et des blessures, que j'ai choisi l'autobiographie parmi les différentes écritures de soi. Elle me paraît être la

⁴⁴ Philippe Vilain, « L'autofiction, exception théorique », dans Marc Dambre et Richard J. Golsan (dir.), *L'exception et la France contemporaine*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2010, [en ligne]. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.psn.339>.

plus proche du réel, la plus incarnée et la plus apte à toucher le lecteur par la matérialité même de l'expérience racontée.

L'impérieuse imagination à la croisée de l'éthique et de l'esthétique

Le rapport intrinsèque de l'autobiographie au réel est aussi ce qui explique son discrédit : si elle est souvent reléguée au bas de l'échelle des écritures de soi, c'est parce qu'elle se refuse à l'invention, voire à l'imagination – trop souvent confondue avec cette dernière – considérée comme l'attribut majeur de la littérature. Or, ce reproche repose sur une double erreur : d'une part, la confusion entre esthétique et éthique – comme si dire vrai ôtait toute valeur littéraire à un texte – ; d'autre part, la réduction de l'esthétique à l'imaginaire, ainsi que le rappelle Annie Cantin, pour qui il s'agit là « d'une des convictions les moins ébranlées de l'histoire de la littérature moderne » :

Cette idée de mettre en balance la littérature et la réalité et de concevoir celle-là comme une simulation, illusion ou fabulation de celle-ci fut assez prégnante, tenace et partagée pour que l'artificiel s'impose finalement dans l'encyclopédie des savoirs général et spécialisé comme le caractère constitutif, voire tout naturel de l'œuvre littéraire. Et de là à faire de la fictionnalité le présupposé de la littérarité, il fut un pas facilement franchi.⁴⁵

Ce phénomène s'explique en grande partie par une survalorisation des productions de l'imagination dans la sphère littéraire par rapport aux témoignages ou aux récits de faits réels. Après un Rousseau qui fit de la rêverie ou de la vie fictive l'une des voies privilégiées de la félicité⁴⁶, l'un des plus fameux *ministres de l'imagination*, à la fois le serviteur et le défenseur de celle-ci, fut très certainement Baudelaire. Au milieu du

⁴⁵ Annie Cantin, « Les écritures intimes aux frontières du réel ou une littérature du vrai est-elle possible ? », *Fabula / Les colloques* [en ligne], section « Réflexions théoriques », *Frontières de la fiction* (décembre 1999), dir. Alexandre Gefen et René Audet, consulté le 20 août 2025. URL : <http://www.fabula.org/colloques/document7579.php>.

⁴⁶ C'est du moins la thèse que soutient Guilhem Farrugia dans son ouvrage sur les rapports qu'entretiennent la fiction et le quête du bonheur chez Rousseau en affirmant que chez ce dernier, « la fiction n'est plus dès lors comprise négativement comme duperie, mais positivement comme production bénéfique véreuse de l'imagination, dotée d'un pouvoir démiurgique au regard de la réalité » : Guilhem Farrugia, *Bonheur et fiction chez Rousseau*, Paris, Garnier, coll. « Classiques », 2012, pp. 339-340.

XIX^e siècle, alors que le réalisme littéraire naissait pour rompre avec l'idéalisation romantique et néoclassique – et leurs personnages héroïques – et faire de la vérité une valeur littéraire en donnant aux lecteurs l'occasion de prendre conscience de leur propre condition à travers les déterminismes sociaux qui façonnent leurs existences, Baudelaire s'insurgeait déjà contre les artistes de ce mouvement qu'il accusait de réduire l'art à une simple imitation de la nature et de pourfendre l'imagination au profit de la seule technique. Dans son célèbre texte *Salon 1859*, Baudelaire fait l'éloge des vertus et des puissances de l'imagination dans le dessein de montrer qu'elle s'impose comme la « reine des facultés » et « la pierre de touche nécessaire pour toute existence humaine créatrice »⁴⁷, parce qu'elle ouvre sur une puissance illimitée d'invention des possibles⁴⁸. Comme le souligne Philippe Choulet dans une remarquable synthèse consacrée à la pensée esthétique de Baudelaire⁴⁹, il ne s'agit donc pas pour Baudelaire de défendre une « imagination reproductrice »⁵⁰ – celle qui se contente d'imiter ou de reproduire ce que l'on voit ou connaît et qui ne va pas au-delà du réel –, mais bien une imagination créatrice et inventive – presque divine et, surtout, totalement héroïque –, qui, selon le poète philosophe, a une fonction nettement plus cruciale et plus élevée que la première dans la hiérarchie de compétences littéraires :

Que dit-on d'un guerrier sans imagination ? Qu'il peut faire un excellent soldat, mais que, s'il commande des armées, il ne fera pas de conquêtes. Le cas peut se comparer à celui d'un poète ou d'un romancier qui enlèverait à l'imagination le commandement des

⁴⁷ Charles Baudelaire, cité par Philippe Choulet, « L'imagination est-elle vraiment la reine des facultés ? Baudelaire entre Kant et Nietzsche », *Philosophique* [en ligne], n° 27, 2024, mis en ligne le 26 janvier 2024, consulté le 29 août 2025. URL : <http://journals.openedition.org/philosophique/1822>. DOI : <https://doi.org/10.4000/philosophique.1822>.

⁴⁸ C'est à peu près la même idée que l'on retrouvait déjà à l'antiquité chez Aristote.

⁴⁹ Philippe Choulet, « L'imagination est-elle vraiment la reine des facultés ? Baudelaire entre Kant et Nietzsche », *loc. cit.*

⁵⁰ *Idem.* Philippe Choulet donne une définition assez exhaustive de l'« imagination reproductrice » : « Il faut s'entendre : tout esprit (et même celui de l'animal, qui dispose d'images de sensations – la truite voit un insecte ou un alevin dans la cuiller du pêcheur) a de l'imagination, de l'imagination reproductrice : transposition et intériorisation des impressions sous forme d'éléments idéaux au sein d'un milieu relativement autonome, différent de celui des sensations, disposant d'une marge de jeu dans leur assemblage et leur succession, et ce à partir des pouvoirs de rétention (mémoire corporelle, sensible et physique, puis celle de la réélaboration plus ou moins fictive par l'écriture (Proust) ou par la parole (sur le divan). Imagination et mémoire ont un destin analogue, entre imagination-mémoire empiriques et imagination-mémoire créatrices. »

facultés pour le donner, par exemple, à la connaissance de la langue ou à l'observation des faits.⁵¹

La condamnation de Baudelaire des artistes qui ne seraient pas dotés de cette faculté « suprême » est sans appel : ils seraient pareils à des « bêtes », de simples singes appliqués, s'agitant dans l'étroit cercle de l'empirisme, prisonniers d'une mémoire automatique qui ne sait que reproduire. Il met également en garde ceux qui décideraient de ne pas en user et qui prendraient ainsi le risque inconsidéré d'appauvrir leurs œuvres : « les hommes qu'elle n'agite pas sont facilement reconnaissables à je ne sais quelle malédiction qui dessèche leurs productions comme le figuier de l'Évangile »⁵².

Maîtresse de toutes les facultés humaines, l'imagination serait également pour Baudelaire « la reine du vrai » et « le possible [...] une des provinces du vrai » qui serait « positivement apparentée avec l'infini »⁵³, une association pour le moins surprenante puisqu'elle érigerait l'imagination en garante du vrai et semblerait suggérer que son infinitude surpasserait un réel réputé fini ; mais le réel, loin d'être borné, parce qu'il demeure toujours susceptible d'être découvert, interprété et enrichi, se révélerait lui aussi inépuisable et ne saurait être clos ni limité. Mais si, pour Baudelaire, il s'agit bien sûr d'une vérité de fiction qui relève du vraisemblable, entretenant un rapport avec le réel sans toutefois s'y confondre – la fiction n'étant d'ailleurs pas soumise au critère de vérité comme le sont les récits factuels –, d'autres artistes en viennent presque à identifier fiction et vérité. Ainsi Robin Josserand, auteur de deux récentes et passionnantes autofictions, affirme dans la très sérieuse revue *Commune*, au cours de la même entrevue où il reconnaît « tordre le réel », que « la fiction permet d'aller très loin dans la vérité et dans la compréhension du réel, bien plus, souvent, que le témoignage ou le récit »⁵⁴.

⁵¹ Charles Baudelaire, cité par Philippe Choulet, *Ibid.*

⁵² *Ibid.*

⁵³ *Ibid.*

⁵⁴ Robin Josserand, « Si la littérature sert à quelque chose, c'est bien à comprendre le réel », propos recueillis par Axel Würsten, *Commune* [en ligne], 24 août 2025, consulté le 15 septembre 2025. URL :

Cette surenchère autour de la définition et de la puissance de l'imagination trouve un relais essentiel chez Aragon et son fameux « mentir-vrai », prélude au glissement encore accentué chez Josserand⁵⁵ qui en vient à faire de la fiction une voie d'accès supérieure à la vérité à travers laquelle il est possible, dit-il, de « faire le deuil de l'illusion »⁵⁶. Le mentir-vrai se construit tout entier sur une confusion assumée entre mémoire et imagination, comme si se souvenir équivalait déjà à inventer. Katerine Gosselin le résume avec précision : Aragon confond « la mémoire et l'imagination, l'anamnèse et l'invention »⁵⁷. La formule pourra paraître séduisante à l'esprit de certains, mais elle expose une tension difficile à soutenir : si la mémoire est tenue pour déformante, sur quoi repose l'ambition de « dire vrai » ? Le « mentir-vrai » séduit parce qu'il fait de la mémoire, décrite comme défaillante et trompeuse, une matière d'écriture poétique, mais il se retourne aussitôt contre lui-même dès qu'il prétend fonder sur elle une vérité littéraire.

Ce déplacement progressif – de l'imagination célébrée comme faculté créatrice chez Baudelaire, à sa promotion comme voie d'accès au vrai chez Josserand, puis à la confusion volontaire entre mémoire et invention chez Aragon – installe durablement l'idée que seule la fiction aurait le pouvoir de dire la vérité. C'est sur ce terrain que se greffent ensuite des positions critiques plus contemporaines, qui accentuent encore la disqualification de l'autobiographie.

Parmi les louanges adressées à l'imagination, certaines peuvent paraître contradictoires : tandis que Josserand affirme que la fiction permettrait d'accéder à une vérité plus profonde que le témoignage ou le récit factuel, c'est également son caractère séduisant et divertissant qui lui vaut la faveur de certains critiques, par contraste avec

<https://revuecommune.fr/2025/08/24/robin-josserand-si-la-litterature-sert-a-quelque-chose-cest-bien-a-comprendre-le-reel/>.

⁵⁵ La filiation des idées entre Aragon et Josserand peut également s'illustrer par le fait que Aragon est l'un des fondateurs de la revue Commune.

⁵⁶ Robin Josserand, *loc. cit.*

⁵⁷ Katerine Gosselin, « L'«art romanesque», du *Mentir-vrai* aux *Incipit* », *Études littéraires*, vol. 45, n° 1, hiver 2014, p. 91-102. DOI : <https://doi.org/10.7202/1025942ar>.

la gravité de l'autobiographie. Dans le domaine des écrits de soi, Baudelle, fervent défenseur de l'autofiction, se propose ainsi de faire un « tri dans la masse des récits de vie », en valorisant les textes nourris d'invention – « loin du pesant sérieux des confessions ordinaires »⁵⁸ – parce qu'ils renouvelleraient avantageusement, selon lui, le genre austère et pauvre de l'autobiographie. Philippe Forest, autofictionnaliste et théoricien du genre procède de la même manière en reléguant les écrits de soi strictement factuels dans le tout-venant de l'égo-littérature et de sa « religion du vrai »⁵⁹.

Selon Baudelle, l'imagination confère aux écrivains « le prestige du romanesque » et satisfait la « curiosité biographique du lecteur ». Toutefois, si l'autofiction est autorisée à piocher dans le réel, il ne faudrait pas qu'elle creuse trop largement et trop profondément dans cette matière. Ainsi, Brigitte Leguen résume parfaitement le leitmotiv critique de Baudelle :

Le grand risque d'un tel investissement du réel et du concret dans le récit serait bien sûr une réduction du genre autofictif en *simple confession/déballage refusant toute place à la littérature (la haute littérature face à la littérature de masse)*.⁶⁰

À rebours de la glorification obsessionnelle de l'imaginaire, Christophe Donner ose une charge brutale contre ce qu'il considère comme une gangrène de la littérature : « Un poison infeste la littérature : l'imagination »⁶¹. Cette formule provocatrice avec laquelle il inaugure son pamphlet *Contre l'imagination* sonne comme un blasphème dans un champ littéraire saturé de louanges à l'égard de la fiction. Mais derrière ce ton polémique se profile une autre hiérarchie des valeurs :

La vertu première de la littérature, c'est de dire les choses, les raconter, les transmettre. Ensuite arrivent les vices : l'esthétisme, la distraction, le rire, vices dans lesquels je sombre aussi, souvent, avec délices, mais je ne veux pas me perdre, me noyer, je veux qu'à la remontée, sortant de la boue vaniteuse de mes belles phrases, de mes traits

⁵⁸ Yves Baudelle, « L'autofiction des années 2000 : un changement de régime ? », *loc. cit.*

⁵⁹ Philippe Forest, *Le roman, le je*, Nantes, Pleins feux, coll. « Auteurs en question », 2001, p. 21.

⁶⁰ Brigitte Leguen, « Autofiction versus écriture de soi chez les écrivaines françaises contemporaines », *loc. cit.*

⁶¹ Christophe Donner, *Contre l'imagination*, Paris, Fayard, 1999, p. 9.

d'humour, il y ait le bien, l'essentiel, le plus haut, hiérarchiquement, je veux savoir si au bout du compte j'ai réussi à transmettre des choses (qui ne sont pas des choses).⁶²

Il admet donc goûter aux charmes de ces « vices », mais refuse d'y voir l'essence de la littérature : ce ne sont que des détours, agréables peut-être, mais secondaires, et qui ne doivent jamais masquer la finalité véritable, celle de transmettre l'essentiel.

Or c'est précisément là que son propos rejoint mes propres attentes : même dans la fiction, je ne cherche pas un simple « effet de réel », mais la présence nue du réel lui-même, ce que Donner affirme sans détour :

On peut admirer la beauté de ces inventions, on ne pourra pas nier que la finalité du texte, c'est de comprendre ce qu'il y a derrière ces inventions, et voir enfin les choses cachées depuis la fondation du monde. C'est la vraie nature de l'Homme pensant, écrivant, et l'imagination, si nécessaire soit-elle, parfois, aux récits de sa propre existence, ne peut prétendre l'incarner.⁶³

Plus radical encore, il tranche : « Le réel, c'est ce que l'art doit savoir »⁶⁴. Cet impératif, je le reconnais comme celui de tout lecteur authentique : chercher dans l'écriture ce dévoilement du réel. Sinno en témoigne également avec force : loin de se contenter de l'artifice narratif, elle confesse attendre des fictions la précision des faits, le détail juste, la trace du vrai : « Je cherche la description précise des faits. Je veux savoir ce qu'il lui a fait exactement, combien de fois, où, ce qu'il disait, etc. »⁶⁵

À suivre ces éloges de l'imagination et cette disqualification de l'autobiographie, on serait tenté de croire qu'il n'existe pour la littérature que deux voies : d'un côté, la transparence illusoire d'un récit qui prétend livrer la vie brute, dans la naïveté documentaire ; de l'autre, le mirage séduisant d'un imaginaire triomphant, érigé en valeur suprême. C'est précisément entre ces deux écueils que se situe l'autobiographie : elle n'est ni vie brute ni naïveté documentaire, ni pure fabulation, mais une écriture qui transforme le vécu en expérience partageable. Paul Valéry, en précurseur des sciences

⁶² *Ibid.*, p. 24.

⁶³ *Ibid.*, pp. 17-18.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 15.

⁶⁵ Neige Sinno, *op. cit.*, p. 96.

du langage⁶⁶, a parfaitement pressenti ce rôle de la littérature : « Le simple est toujours faux. Ce qui ne l'est pas est inutilisable. Le reste est littérature »⁶⁷. L'autobiographie relève pleinement de ce « reste » : elle n'abandonne pas la vérité, mais la fait advenir à travers le langage, en assumant la complexité de l'existence et en lui donnant forme. Ainsi comprise, elle accomplit exemplairement ce que la littérature est : un travail d'élaboration du vrai par l'écriture.

L'hégémonie du « Tout fiction » contre le « réel » autobiographique

De l'exaltation de l'imagination comme essence de la littérature, on est passé à l'idée qu'elle en constituait le critère central, puis à celle, plus radicale encore, qu'elle en serait le critère exclusif. Comme si seule la fiction pouvait véritablement faire œuvre, reléguant le récit de ce qui a été vécu soit au rang d'illusion naïve, soit à une vulgaire prose comptable – digne d'un registre d'épicerie plus que d'une bibliothèque.

Un tel glissement n'a rien d'anodin. Il redéfinit la frontière du littéraire, disqualifie la tentative d'écrire le réel et ouvre la voie à une perte de présence du monde dont les effets se font sentir bien au-delà de l'esthétique, jusque dans le politique et le culturel.

À première vue, ma remarque pourrait sembler outrée ; mais la réalité, plus brutale encore, a déjà dépassé ce que l'on appelle communément la post-vérité. L'affirmation postmoderne selon laquelle « tout est fiction » se voulait d'abord un rappel salutaire : tout discours sur le réel est construit. Mais appliquée sans nuance, elle a fini par autoriser une dangereuse confusion entre interprétation et falsification, dont la rhétorique des « faits alternatifs » fournit aujourd'hui l'illustration la plus spectaculaire.

⁶⁶ François Richaudeau, « Paul Valéry, précurseur des sciences du langage », *Communication et langages*, n° 18, 1973, pp. 5-17. DOI : <https://doi.org/10.3406/colan.1973.4002>

⁶⁷ Paul Valéry, *Mauvaises pensées et autres*, dans *Œuvres*, t. II, éd. Jean Hytier, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1960 [1942], p. 864.

Thomas Legrand, à propos du livre du sociologue Gérard Bronner *À l'assaut du réel* qui vient juste de paraître, dresse un diagnostic lucide : « La question du statut de la vérité et du mensonge, les contours de la réalité et de l'illusion, n'était pas, il y a quelques années, une source primordiale de préoccupation ». Legrand insiste alors sur l'importance de cet ouvrage pluridisciplinaire, au croisement de la sociologie, de l'économie et des sciences cognitives, qui annonce désormais une ère « post-réalité » :

Voilà un livre important pour qui a le vertige devant le grand floutage entre le vrai et le faux, le réel et l'illusion, alors que nous sommes passés en quelques années de cette idée déjà effrayante, selon laquelle la vérité était devenue une opinion comme une autre à cette autre idée, plus déstabilisante encore, selon laquelle le réel est désormais une fiction comme une autre.⁶⁸

Cette ère de la « post-réalité » a ceci de singulier qu'elle ne se contente plus de contester la vérité des faits ; elle semble avoir entrepris de déconstruire la résistance même de l'objectivité, transformant le monde physique en un espace malléable, soumis aux injonctions de nos subjectivités et aux algorithmes de nos désirs. L'objectivité, en tant que partage d'un monde commun fondé sur des faits, s'effrite au profit de réalités multiples et subjectives. Gérard Bronner souligne ainsi cette porosité nouvelle :

Les passions contemporaines cherchent à rendre poreuses les parois qui séparent le réel de l'imagination. En s'attaquant aux catégories mentales usuelles avec lesquelles nous appréhendons ordinairement le monde : la mort, la vie, les êtres et les objets, l'âge, la validité, l'espèce... et en cherchant à les dissoudre à l'eau de nos fantaisies. »⁶⁹

De son côté, Roger-Pol Droit, philosophe spécialisé dans l'histoire des doctrines de l'Antiquité, décrit ainsi l'évolution de notre rapport au réel :

Autrefois, le réel se contentait de nous résister. C'est à cela qu'on le reconnaissait : il rendait les coups, nous faisait payer nos erreurs, signalait l'échec de nos rêveries et de nos délires. Depuis quelque temps, cette vieille frontière s'est mise à bouger. La technologie s'en mêlant, les changements des mentalités aussi, l'antique fantasme de plier le monde à nos désirs prend des tournures nouvelles. L'univers des possibles – et des mirages – connaît une expansion fantastique. Le mot d'ordre nouveau pourrait être : « Si la réalité

⁶⁸ Thomas Legrand, « Plier le réel à ses désirs, au risque du grand floutage entre le vrai et le faux », *Libération* [en ligne], 27 août 2025, consulté le 15 septembre 2025. URL : https://www.liberation.fr/idees-et-debats/plier-le-reel-a-ses-desirs-au-risque-du-grand-floutage-entre-le-vrai-et-le-faux-20250827_7HFUJPOIRFBP5D5AFBO5S4ISVM/.

⁶⁹ Gérard Bronner, *À l'assaut du réel*, Paris, Presses Universitaires de France, 2025, p. 19.

telle qu'elle est ne vous convient pas, changez-la, changez-en, il suffit de le vouloir, de le décréter – le reste suivra... »⁷⁰

Ce brouillage du réel, si manifeste dans le registre épistémologique et sociologique, a trouvé depuis longtemps déjà son relais dans le champ littéraire, où l'on en est venu à célébrer la fictionnalisation comme horizon indépassable de l'écriture. Mais c'est précisément contre cette illusion triomphante que l'autobiographie s'érige : non pas pour livrer une transparence illusoire, mais pour affronter, dans et par l'écriture, la résistance du réel.

Thomas Clerc résume avec justesse cette tendance : « le succès théorique de l'autofiction est à la mesure du discrédit de l'autobiographie dans le champ intellectuel »⁷¹. Ce diagnostic pointe une véritable bascule : plus l'autofiction, qui incarne la quintessence de ce « tout fiction », gagne en légitimité, plus l'autobiographie se voit rejetée du côté d'une naïveté supposée. Cette suspicion prend sa source dans une lignée théorique bien identifiée : Roland Barthes, s'inspirant de Lacan, rappelait que « Le Réel, c'est l'impossible », et développait parallèlement les concepts de « mort de l'auteur » et d'« effet de réel », autant de notions qui, en privant l'écriture de son sujet comme de sa référentialité, contribuent à marginaliser l'autobiographie. Philippe Forest s'inscrit explicitement dans cette filiation qui affirme que le réel est l'impossible à atteindre, à décrire – et donc à transmettre⁷² –, prolongeant ainsi un scepticisme largement répandu dans les sciences humaines et la théorie littéraire contemporaines.

⁷⁰ Roger-Pol Droit, « À l'assaut du réel, de Gérald Bronner : la chronique "essai" de Roger-Pol Droit », *Le Monde* [en ligne], 29 août 2025, consulté le 15 septembre 2025. URL : https://www.lemonde.fr/livres/article/2025/08/29/a-l-assaut-du-reel-de-gerald-bronner-la-chronique-essai-de-roger-pol-droit_6637428_3260.html.

⁷¹ Thomas Clerc, « Le moment sauvage de l'autobiographie : le tournant des années 1990 », dans Arnaud Genon et Isabelle Grell (dir.), *Lisières de l'autofiction*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2016, [en ligne]. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pul.31533>.

⁷² Selon Philippe Forest, « parole et écriture ne valent que dans la mesure où elles constituent – c'est la thèse que je n'ai cessé de décliner – une réponse à l'appel que l'impossible réel nous adresse et que le bavardage – que ce soit celui du roman ou de la conversation – recouvre de manière à le rendre proprement inaudible. », « Contemporain du néant. Entretien avec Philippe Forest », *L'en-je lacanien* [en ligne], n° 16(1), 2011, consulté le 5 mai 2026. URL : <https://shs.cairn.info/revue-l-en-je-lacanian-2011-1-page-181?lang=fr>.

L'effet cumulatif de ces positions est clair : en posant l'équivalence entre réel et impossible, on réduit à néant toute prétention autobiographique à dire l'expérience vécue.

Cette thèse d'une supériorité esthétique supposée du fictionnel sur le factuel renvoie d'ailleurs à ce que Jacques Lecarme a nommé le mythe de « l'hydre autobiographique »⁷³. Le rejet du factuel repose sur un socle critique ancien, qui remonte aux préceptes d'Aristote et à sa distinction entre la chronique, limitée au particulier, et la poésie, tournée vers l'universel – distinction que la critique moderne a réinterprétée en opposant factuel et fictionnel.

Dans un tout autre contexte, mais prolongeant cette même défiance à l'égard du factuel, Tzvetan Todorov, spécialiste en narratologie, formule un credo devenu emblématique : « La littérature est une fiction : voilà sa première définition structurale »⁷⁴. Cette équation entre littérature et fiction, héritée du structuralisme, trouve encore aujourd'hui des relais chez les tenants de l'autofiction. Ainsi, Marie Darrieussecq affirme que « toute fiction est littérature », tandis que Camille Laurens, allant plus loin encore, soutient que « l'autobiographie est toujours une fiction. Dès qu'on utilise des mots pour raconter sa vie, on fait entrer de l'imaginaire... ». L'une réduit la littérature à la fiction, l'autre englobe même l'autobiographie dans ce régime fictionnel : deux manières de réaffirmer la même idéologie critique, celle qui dissout toute écriture dans l'empire du tout-fiction.

C'est pourquoi l'autofiction et le roman autobiographique apparaissent souvent comme des genres épargnés par le discrédit qui pèse sur l'autobiographie. Ces récits hybrides, parce qu'ils revendiquent une part d'invention, sont perçus comme capables

⁷³ Jacques Lecarme, cité par Yves Baudelle dans « L'autofiction des années 2000 : un changement de régime ? », *loc. cit.*

⁷⁴ Tzvetan Todorov, cité par Thomas Clerc dans « Le moment sauvage de l'autobiographie : le tournant des années 1990 », *loc. cit.*

d'échapper au « tout-à-l'égo »⁷⁵ – cette accusation moqueuse que d'aucuns transforment en « tout-à-l'égot ». L'autobiographie, en revanche, demeure suspecte d'être trop « pauvre » en imagination, et donc en littérature. Elle serait réduite à un simple témoignage, à une matière brute dénuée de valeur esthétique. En réalité, cette hiérarchisation entre les genres traduit moins une évaluation objective de leurs qualités respectives qu'une idéologie littéraire : l'idée que seule l'invention romanesque conférerait au texte sa légitimité.

C'est le même préjugé qui nourrit également une suspicion tenace à l'égard de l'autobiographie : non plus seulement comme genre, mais jusque dans sa forme même, dans sa structure narrative. D'abord suspectée de singer le roman en reprenant ses procédés narratifs, elle est, dans une version plus radicale – et presque totalitaire – de la critique, déclarée fictive par principe dès lors qu'elle agence sa matière vécue. Pourtant, à travers ma propre expérience d'écriture, j'ai compris que la forme peut s'imposer d'elle-même, sans qu'il soit nécessaire de recourir à l'artifice narratif. Dans *Syntaxe d'un mal*, l'intrigue est amenée par la vie elle-même : la tension dramatique liée au désir de tuer mon père, la tentation de vengeance et la peur d'y céder ne proviennent pas d'un artifice narratif, mais d'une crise intérieure bien réelle, pleine de vraies émotions qui peuvent entraîner des répercussions extérieures tout aussi réelles.

Cette contrainte de la vie sur l'écriture ne se limite pas à mon expérience singulière : elle trouve son expression la plus extrême dans le fonctionnement de la mémoire traumatique, où le réel s'impose sans relâche, hors de toute invention. Loin d'ouvrir sur l'imaginaire, le trauma, par ses répétitions obsédantes, oriente et façonne la forme même du récit. Comme l'écrivait Yûko Tsushima : « Qui sait si la mémoire ne consiste pas à regarder les choses jusqu'au bout ? »⁷⁶.

⁷⁵ Bruno Blanckeman, « Chapitre III. Continuités », dans *Histoire de la littérature française du XX^e siècle*, t. II, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008, [en ligne]. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pur.188030>.

⁷⁶ Yûko Tsushima, cité en exergue par Annie Ernaux, *L'Événement*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2001 [2000], 129 p.

Cette logique d'une forme qui commande s'observe aussi chez Ernaux : « Je place toujours en premier la vérité du livre que je suis en train d'écrire : c'est lui, sa forme, qui commande. Les choses que je ne dirai pas, ce sont celles qui ne sont pas imposées par cette forme. »⁷⁷ La forme n'est pas un cadre fictif, mais la condition même de la vérité. Ce que Kierkegaard, bien avant elle, avait déjà formulé dans une perspective philosophique, en opposition aux valeurs esthétiques et à la conception de l'imagination conquérante exaltée par Baudelaire : « Le poète est le génie du ressouvenir ; il cherche et trouve ce qu'il avait perdu »⁷⁸.

Le dramaturge Tadeusz Kantor prolonge ce principe dans un autre champ : dans *Le théâtre de la mort*, il rappelle la nécessité de « contrôler sévèrement son imagination », afin de ne retenir dans l'écriture que les images qui s'imposent réellement à la mémoire. Cette sélection, loin de rapprocher l'autobiographie de la fiction, marque au contraire son effort de fidélité au réel : « Cette reconstruction des souvenirs d'enfance doit contenir seulement ces moments [...] choisis qui est exceptionnellement essentiel (artistique) parce que entièrement tourné vers la VÉRITÉ. »⁷⁹

La mémoire traumatique et la sélection opérée par Kantor relèvent ainsi d'une même logique : toutes deux montrent que la forme ne naît pas de la fiction mais de la contrainte du réel. Dans un cas, l'imagination est littéralement court-circuitée par la répétition obsédante des scènes du trauma ; dans l'autre, elle est volontairement bridée par l'exigence de vérité qu'énonce Kantor lorsqu'il affirme qu'il faut « contrôler sévèrement » son imagination. C'est précisément dans ce sillage que s'inscrit ma propre méthode d'écriture pour *Syntaxe d'un mal*, qui rejoint en tout point l'esthétique

⁷⁷ Annie Ernaux, « Toute écriture de vérité déclenche les passions », propos recueillis par Raphaëlle Rérolle, *Le Monde* [en ligne], 3 février 2011, consulté le 15 septembre 2025. URL : https://www.lemonde.fr/livres/article/2011/02/03/camille-laurens-et-annie-ernaux-toute-ecriture-de-verite-declenche-les-passions_1474360_3260.html.

⁷⁸ Michel Braud, « Le génie du ressouvenir », dans Jacques Borel, *L'imagination autobiographique*, *Revue des Lettres modernes*, coll. « Écritures contemporaines » 3, Paris-Caen, Lettres Modernes Minard, 2000, p. 24.

⁷⁹ Tadeusz Kantor, *Le théâtre de la mort*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1990, p. 270.

de Kantor : « Le dépouillement radical des objets, des évènements, des actions, des situations, de leurs liaisons conventionnelles et hiérarchiques, de leurs intentions habituelles créa une méthode jusque-là inconnue d'expression de la réalité par la réalité elle-même »⁸⁰.

Mais reste la question la plus vertigineuse : si la forme peut être contrainte par le réel, qu'en est-il des mots eux-mêmes ? « De quels mots est l'effroi ? De quelles phrases le chagrin ? »⁸¹ écrivait Grégoire Delacourt dans *L'enfant réparé*. Comment (d)écrit-on le mal qui nous est arrivé – et qui se rappelle à notre mémoire, abîmant notre corps, éclatant nos pensées, nos vies, encore et encore, sans s'épuiser, sans la moindre promesse de se faire oublier ? Comment dire objectivement le monde d'où il a émergé ? Comment décrire objectivement ce qu'on a vécu, notre vie, afin de dire un réel qui – toujours objectivement – contient les deux, le monde et nous ? Comment nommer l'expérience sans la déformer ? Car ce n'est plus seulement l'agencement du récit qui est accusé de fiction, mais le langage dans sa substance même.

Il s'agit de savoir si notre langage est mensonge ou vérité, s'il n'est pas déjà mensonge au moment même où nous croyons dire juste. Les mots ont-ils une chair ou ne sont-ils que des coques vides ? Recouvrent-ils la réalité ou ne poursuivent-ils que du vent ? Cette suspicion, qui touche à notre conception même du langage, a conduit certains à soutenir que tout discours n'est jamais que fiction – position revendiquée notamment par les théoriciens de l'autofiction.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 214.

⁸¹ Grégoire Delacourt, *L'Enfant réparé*, Paris, Grasset, 2021, p. 221. Il s'agit d'un récit bouleversant dans lequel l'auteur raconte sa vie professionnelle et familiale grevée par les violences sexuelles que son père avait exercées sur lui lorsqu'il était enfant. Ce n'est qu'au terme d'un long travail d'introspection – une psychanalyse – et d'écriture, d'un jeu entre ses souvenirs, les émotions et les mots pour dire ces derniers qu'il parvient à prendre la mesure du mal qui lui a été fait et en comprendre les effets dans sa vie.

Comme l'a montré Antoine Compagnon dans son ouvrage au titre fort éloquent *Les démons de la théorie*⁸², un véritable tournant s'est opéré avec Saussure : la théorie saussurienne du langage a installé un binarisme radical, une pensée dichotomique et manichéenne – tout ou rien, ou bien la langue est transparente, ou bien elle est despotique, toute bonne ou toute mauvaise. Compagnon décrit ce basculement en ces termes :

En ce sens, parler a affaire au réel, à l'autre, mais il reste que la langue foncièrement n'est pas réaliste. Il s'agit moins de réfuter cette vision tragique de la langue que d'observer qu'on est passé avec la théorie littéraire – ou plutôt, la théorie littéraire est ce passage même – d'une totale absence de problématisation de la langue littéraire, d'une confiance innocente, instrumentale [...] dans la représentation du réel et l'intuition du sens, à une suspicion absolue de la langue et du discours, au point d'exclure toute représentation.⁸³

C'est précisément cette seconde position – « la tragique » – que Barthes a longtemps entretenue : pour lui, le langage ne livre pas la réalité mais seulement un « effet de réel », et parce qu'il est toujours déjà traversé par l'idéologie – « Le langage est une législation, la langue en est le code. Nous ne voyons pas le pouvoir qui est dans la langue, parce que nous oublions que toute langue est un classement, et que tout classement est oppressif »⁸⁴ –, parler revient à se soumettre à une règle qui précède le monde qu'on prétend nommer. C'est ce qui l'a conduit également à théoriser une conception autotélique de la littérature, refermée sur son propre fonctionnement et sans autre référent qu'elle-même.

Philippe Forest prolonge cette radicalité. Dans *Le roman, le réel*⁸⁵, il reprend l'idée barthésienne selon laquelle « l'avant-texte (biographique) n'existe pas », autrement dit qu'« il n'y a pas d'évènement vécu qui précède le récit ». Il creuse ensuite à outrance le décalage entre les mots et le monde et réduit presque à néant la portée référentielle

⁸² Antoine Compagnon, *Le démon de la théorie. Littérature et sens commun*, Paris, Seuil, coll. « Points », 2014, 352 p.

⁸³ *Ibid.*, p. 146.

⁸⁴ Roland Barthes, *Leçon*, Paris, Seuil, 1978, p. 12.

⁸⁵ Philippe Forest, *Le roman, le réel et autres essais*, Nantes, Cécile Defaut, coll. « Atelier de théorie littéraire », 2007, 302 p.

du langage : il n'existe, écrit-il, aucune « hypothétique justification (à) trouver aux mots une fois constatée leur impuissance définitive »⁸⁶ à dire le réel. Toute mise en mots, tout discours – écrit ou oral – devient dès lors une trahison du réel. Forest pousse même cette logique à son point extrême : « tout est roman, même l'autobiographie »⁸⁷, au point d'affirmer que la vie elle-même est une fiction et que seule une autre fiction peut prétendre la dire. Cette position, vertigineuse, revient à enfermer l'écriture dans une équivalence absolue entre vie, langage et fiction, où toute prétention autobiographique à dire l'expérience vécue se voit annulée.

Or, Compagnon pense qu'il faut d'abord sortir de ce manichéisme. Ainsi, selon lui :

Réintroduire de la réalité en littérature, c'est encore une fois sortir de la logique binaire, violente, tragique, disjonctive, où s'enferment les littéraires - ou bien la littérature parle du monde ou bien la littérature parle de la littérature - et revenir au régime du plus ou moins, de la pondération, de l'à-peu-près : le fait que la littérature parle de la littérature ne l'empêche pas de parler aussi du monde. Si l'être humain a développé ses facultés de langage, après tout, c'est bien pour s'entretenir des choses qui ne sont pas de l'ordre du langage.⁸⁸

La littérature est justement ce « passe-muraille »⁸⁹ entre ces deux conceptions qui traversent les frontières arbitraires où certains théoriciens aiment à s'enfermer. Et si Barthes et Forest avec lui peuvent dénoncer l'illusion référentielle, c'est précisément parce que « le langage n'est pas toujours, pas complètement inadéquat »⁹⁰ : la référentialité demeure possible, même filtrée par les signes. Refuser de l'admettre, c'est adopter la posture d'un ascète qui se prive de nourriture et prétend ensuite prouver l'inexistence du pain.

⁸⁶ Marie-José Latour, « Entretien avec Philippe Forest », *L'en-je lacanien*, vol. 11, n° 2, 2008, pp. 181-200, [en ligne]. URL : <https://www.cairn.info/revue-l-en-je-lacanien-2008-2-page-181.htm> (consulté le 15 septembre 2025).

⁸⁷ Philippe Forest, cité par Yves Baudelle, dans *Vie récit. Formes littéraires et médiatiques de la biographie et de l'autobiographie*, Québec, Éditions Nota Bene, 2007, p. 55.

⁸⁸ Antoine Compagnon, *op. cit.*, p. 147.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 162.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 136.

À propos de Svetlana Alexievitch, autrice du livre vertigineux qu'est *La supplication*, fondé sur les témoignages des survivants de Tchernobyl, Nathalie Piégay décrit ainsi le travail de l'écrivain : « Écrire pour restituer à l'expérience sa réalité en deçà des cadres idéologiques du langage et en prenant compte de sa dimension sentimentale commune. »⁹¹

Mais la difficulté demeure et les efforts pour la surmonter sont importants, comme l'écrit Charles Juliet dans l'un de ses journaux intimes :

Combien il est difficile d'écrire, d'être vrai, de saisir exactement ce qui se propose à l'expression. Bien souvent, les conventions du langage, les exigences de la forme, le hasard des mots, la pente, le mouvement de la phrase, vous poussent à gauchir votre pensée, voire à l'amputer ou la trahir.⁹²

L'imperfection du langage n'est donc pas une fatalité qui nous couperait définitivement du réel et encore moins une preuve contre sa référentialité puisque c'est la condition même de sa possibilité. Comme le pense Compagnon, la littérature – ce « passe-muraille » –, dit le monde sans l'épuiser. Certains y verront toujours un défaut permanent, une fiction, d'autres, comme moi, une source infinie de créativité au plus près du vrai et du réel.

Enfin, comme le rappelait Philippe Lejeune, le pacte autobiographique est d'abord un contrat de lecture : il engage le lecteur à recevoir comme vraies les expériences racontées, et cet engagement change tout. Françoise Lavocat le montre à partir des sciences cognitives : les études qu'elle convoque « concluent sans ambiguïté à la supériorité du factuel par rapport au fictionnel en termes d'émotion et d'apprentissage procurés »⁹³. Nous sommes plus intensément saisis par les récits qui portent sur des êtres réels, « bien plus intéressants que les créatures fictionnelles »⁹⁴, car ils activent

⁹¹ Annick Morard et Nathalie Piégay (dir.), *Svetlana Alexievitch : la littérature au-delà de la littérature*, Genève, La Baconnière, 2019, p. 43.

⁹² Charles Juliet, *Ténèbres en terre froides*, Paris, P.O.L., 2010, p. 210.

⁹³ Françoise Lavocat, *Fait et fiction. Pour une frontière*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2016, p. 162.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 168.

directement les circuits de l'empathie et de l'affect. La fiction, au contraire, aménage une distance protectrice : elle suspend nos obligations morales et permet une compassion sans conséquence, une « réponse empathique sans risque ni engagement »⁹⁵. L'autobiographie, au contraire, confronte le lecteur à des situations où l'investissement affectif est total, et c'est là que se joue aussi son impopularité. Les jugements s'y resserrent, car nous tolérons davantage les errements des personnages imaginaires que ceux des personnes réelles. Si l'autobiographie dérange, c'est donc parce qu'elle place son lecteur dans une proximité sans refuge, là où la fiction ménage toujours un alibi. Mais c'est précisément cette proximité qui en fait la valeur : en sollicitant une réponse plus exigeante de la part du lecteur, elle rappelle que la littérature n'est pas seulement affaire de formes mais aussi de responsabilité. Par là, elle déploie une portée éthique et politique qui prolonge et dépasse l'enjeu strictement esthétique.

Conclusion (en compagnie d'Édouard Louis)

On a trop longtemps pris l'autobiographie en tenaille entre un soupçon moral et un mépris esthétique : « égocentrisme », « manque de style », « absence d'invention » – comme si la littérature ne se reconnaissait qu'au sceau de la fiction, et comme si dire vrai ôtait d'emblée toute valeur à l'écriture. Or, la démonstration que j'ai tenté de mener dans ces pages défend l'inverse : loin d'occuper une position subalterne dans le champ littéraire, l'autobiographie possède une éthique et une esthétique propres, indissociables, qui la rendent particulièrement nécessaire de nos jours et décisive. Éthique, parce qu'elle affronte des expériences et des violences dont la gêne sociale voudrait neutraliser la présence.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 362.

Éthique, parce qu'elle affronte des expériences et des violences dont la gêne sociale voudrait neutraliser la présence. À ce sujet, je rejoins le constat radical d'Édouard Louis pour qui l'enjeu du récit de soi dépasse le cadre littéraire pour devenir une véritable lutte contre l'effacement. Il l'énonce avec force :

Les gardiens de la violence veulent détruire la possibilité de témoignage, c'est une obsession, puisque le témoignage les met en danger, puisque le témoignage de la violence met en péril la violence. Ce qui veut dire aussi, par extension, que la lutte contre l'écriture autobiographique est complice de la reproduction de la violence.⁹⁶

Esthétique, parce qu'elle sait donner forme au détail concret, à la matérialité des faits, à ce « grain » du réel que les dispositifs d'« embellissement » tendent parfois à dissoudre. À qui objecte qu'elle serait « naïve » ou « littéralement pauvre », il faut répondre que son dépouillement n'est pas un défaut mais une méthode : c'est une poétique de la justesse, qui transforme le vécu en expérience transmissible sans mensonge ni fard.

Je me suis évertué à m'opposer au vieux réflexe critique qui tend à confondre l'éthique et l'esthétique. Les esthètes de la littérature ont longtemps entretenu la fiction d'une autonomie absolue du littéraire, puis ont promu l'imagination au rang de critère souverain – jusqu'à faire de la fiction le moteur de toute littérature. Ce glissement historique, qu'illustrent les louanges adressées à l'imaginaire (de Baudelaire au « mentir-vrai ») et la promotion contemporaine de l'autofiction, a fini par imposer une équation tacite : « littérature = fiction ». Mais c'est précisément cette hégémonie – ce « tout fiction » – que l'autobiographie met en crise, en rappelant que la littérature est aussi (et peut-être d'abord) une manière d'affronter le réel. Dire vrai n'abolit pas l'art : cela oblige au contraire l'écriture à trouver sa forme de vérité, au plus près des faits et des affects, contre la tentation d'une stylisation qui effacerait ce qu'il faut faire apparaître.

⁹⁶ Édouard Louis, *Que faire de la littérature ? Méditations et manifeste*, Paris, Flammarion, coll. « Nouvel avenir », 2025, p. 97-98.

Ce rappel n'a rien d'archaïque. Il répond à un diagnostic culturel très contemporain : brouillage du vrai et du faux, confusion entre interprétation et falsification, prolifération d'images et de récits qui désindexent notre rapport au monde. Si, comme le suggèrent tant d'analystes, nous avons basculé d'une « post-vérité » à une sorte de « post-réalité », alors la tâche de l'écriture n'est plus de divertir par des mondes possibles, mais de tenir au monde commun. L'autobiographie s'y emploie sans détour : elle résiste à l'effacement du réel en redonnant prise à ce qui blesse, en proposant des mots dont la fonction n'est pas de consoler mais de rendre sensible (et partageable) la part d'irréfutable. Elle n'est ni transparence naïve ni simple document : elle est travail de la forme qui laisse voir et comprendre, depuis la position située d'un sujet qui assume sa responsabilité de témoin. Ainsi comprise, l'autobiographie ne s'oppose pas à la littérature : elle en réaffirme le sérieux.

D'où la violence de certaines réactions. Les griefs éthiques (narcissisme, « linge sale ») et les procès esthétiques (« néo-naturalisme des poubelles », « vulgarité du non-style ») ont une fonction, parfois inavouée : replacer le réel à distance, réinstaurer la fiction comme écran confortable. Or l'autobiographie fait l'inverse : elle approche. Elle exige des mots validés par la mémoire, par le corps, par les traces – non par les effets. Elle admet la pauvreté relative de l'ornement si c'est au prix de la précision ; elle refuse de « combler » par l'invention quand les manques et les trous de l'expérience doivent, éthiquement, demeurer. Cette poétique du dépouillement – dont témoignent tant d'écrivaines et d'écrivains qui ont dû lutter contre l'injonction à « faire beau » – ne relève pas d'un ascétisme formaliste ; elle procède d'un scrupule : ne pas trahir à nouveau ce qui a déjà été trahi.

Autrement dit, la distinction entre roman et autobiographie ne relève pas d'une hiérarchie mais d'un contrat de lecture : l'autobiographie donne à sentir le réel auquel elle s'adosse ; sa référentialité suffit à porter l'émotion et l'intelligibilité, ce qui autorise la sobriété plutôt qu'une surenchère d'effets – sans verser pour autant dans un positivisme plat. Le roman, lui, travaille par invention et par effets pour susciter une

expérience, mais cette empathie-là est d'une autre nature, souvent « protégée » par la fiction. Cette différence de contrat engage aussi la réception : ce qui renvoie à des existences réelles touche et mobilise autrement – et souvent davantage – nos circuits d'identification, de compréhension et d'action. Ce n'est donc pas « moins » d'esthétique ; c'est autre chose : une économie de la forme qui expose plutôt qu'elle ne protège, et qui, ce faisant, peut déranger plus profondément. En ce sens, la sobriété autobiographique n'est pas le « degré zéro » de l'écriture : c'est une rhétorique de l'exactitude – parfois minimale – tendue vers la plus grande justesse.

Il faut alors renverser la charge de la preuve : la « stylisation » n'est pas en soi un critère de vérité ni de valeur ; tout dépend de ce qu'elle fait au réel. Là encore, une esthétique de l'autobiographie se dessine : primat de la prise sur l'« effet », rigueur du détail (lieux, gestes, timbre des voix, couleurs, poids, odeurs), montage de fragments qui miment la dynamique de la mémoire, et, surtout, une éthique de l'adresse : écrire pour faire savoir ce qui, sans cela, resterait hors champ — non pour se disculper, mais pour rendre compte. Cette esthétique ne nie pas l'imagination ; elle la soumet à la véridicité du témoignage. Ce n'est pas la célébration d'une « transparence » impossible ; c'est la revendication d'une responsabilité : tenir ensemble le vrai et la forme, afin que le monde tienne encore dans des phrases.

Que l'institution littéraire résiste n'a donc rien d'étonnant. Les hiérarchies de prestige, les politiques éditoriales, la distribution des prix : tout concourt à reconduire l'idéal fictionnel comme norme d'excellence, reléguant le factuel vers le « témoignage », c'est-à-dire hors de la littérature. Mais si la littérature se mesure à ce qu'elle permet – à ce qu'elle rend visible, dicible, partageable – alors l'autobiographie, telle que je la défends, fait plus que « tenir son rang » : elle élargit le champ, elle en restaure le sérieux, elle en sauve la promesse. Car l'enjeu n'est pas seulement esthétique : il est politique au sens fort (non partisan) qu'Adorno donnait à l'art – sa capacité à résister, par la forme, à ce qui détruit les vies. Cette résistance prend

aujourd'hui la forme la plus sobre : écrire sans se dérober, écrire de telle sorte que les faits cessent d'être noyés dans la pâte indistincte des possibles.

Dira-t-on que l'autobiographie « moralise » ? Elle moralise moins qu'elle ne responsabilise : elle rend à chacun sa part d'écoute et de réponse. Dira-t-on qu'elle manque d'universel ? C'est confondre universalité et abstraction. L'universel naît de la précision la plus située ; il ne s'arrache pas au réel, il en procède. C'est pourquoi une phrase qui renvoie à un corps (à sa mémoire, à ses blessures, à sa peur) peut toucher plus sûrement qu'un grand système de symboles : elle n'exige pas la croyance préalable, elle expose. En ce sens, la littérature n'a jamais été la fête perpétuelle de l'imaginaire ; elle est ce qui, par le langage, augmente le monde commun – fût-ce en y restituant ce que la honte, la violence ou l'oubli voulaient en retrancher.

Résister, aujourd'hui, c'est défendre l'autobiographie – et à travers elle, la survie du réel dans la littérature. Non pas contre la fiction, mais contre l'impérialisme d'une idéologie fictionnelle qui voudrait faire croire que tout est (et doit rester) fiction, comme si rien, jamais, ne devait plus nous obliger. L'autobiographie, elle, oblige. Elle oblige l'auteur, qui se lie au lecteur par un pacte de vérité – non pas à « tout dire », mais à ne rien dérober d'essentiel. Elle oblige le lecteur, mis en demeure d'accueillir ce qu'il lit et de répondre, non par l'agrément, mais à une forme d'engagement de la pensée et du jugement. C'est ainsi que l'autobiographie résiste : en rendant inséparables l'acte de dire et l'exigence du vrai.

Cette résistance, Édouard Louis la formule sans ambages. Pour lui, la littérature de soi est un « art de la survie », et sa visée est de « rendre, par la justesse, la justice à un individu, à son corps, à sa vie »⁹⁷ – soit exactement ce que *Syntaxe d'un mal* a cherché à rendre sensible. L'autobiographie n'est pas un repli sur soi : elle est une forme politiquement puissante qui dénonce et n'en a pas honte. « Comment fait-on pour que

⁹⁷ Édouard Louis, entretien avec Augustin Trapenard, « “L'effondrement” : la fin d'un cycle familial », *La Grande Librairie*, France Télévisions, 17 octobre 2024, [en ligne]. URL : https://www.youtube.com/watch?v=Sp_UQXwVuPM.

les gens se confrontent à une réalité dont ils sont conscients mais dont ils détournent les yeux ? »⁹⁸ se demande Louis. La réponse n'est pas dans un supplément d'artifice, mais dans une écriture qui force l'attention, qui s'attaque aux alibis qui confinent à l'ignorance. Autrement dit, le problème n'est pas l'absence du réel mais sa dénégation discursive : l'autobiographie en force la présence. C'est exactement ce que formule Louis :

Il y a une forme de paradoxe étrange avec le réel, c'est que nous sommes entourés par lui, à chaque instant, qu'il nous constitue, qu'on le respire, qu'on évolue en lui et qu'il évolue en nous, et pourtant le réel est une des choses les plus difficiles à trouver dans les discours.⁹⁹

D'où la crispation que suscite l'autobiographie chez certains gardiens du temple, comme le note Louis :

Et d'un coup je me rendais compte que des individus, notamment à l'intérieur du champ littéraire, étaient dérangés par l'aspect autobiographique du texte, comme si cet aspect autobiographique les forçait à regarder quelque chose que peut-être ils ou elles auraient moins regardé si j'avais affirmé le caractère fictionnel du livre.¹⁰⁰

C'est la doxa fictionnaliste : la fiction érigée en norme du littéraire. Louis, sur un mode résolument politique et polémique, l'énonce ainsi :

Et en fait j'ai l'impression que la forme autobiographique aujourd'hui en littérature, elle produit le même effet que produit un corps non blanc sur une personne raciste. Alors que la forme autobiographique est encore une forme dominée, minoritaire, qu'il est encore difficile d'imposer. Et encore une fois, qui n'exclut pas l'existence des autres : ce qui est assez dérangeant, c'est l'aspect impérialiste de l'idéologie fictionnelle. Et cette espèce de conquête impérialiste de l'idée de fiction paraît quelque chose de douteux et qu'il faut essayer aujourd'hui de remettre en cause.¹⁰¹

⁹⁸ Anne Diatkine, « Édouard Louis : “L'autobiographie est l'une des formes les plus puissantes politiquement” », *Libération* [en ligne], 18 septembre 2020, consulté le 15 septembre 2025. URL : https://www.liberation.fr/theatre/2020/09/18/l-autobiographie-est-l-une-des-formes-les-plus-puissantes-politiquement_1799890/

⁹⁹ Édouard Louis et Florence Bouchy, « La littérature comme espace de confrontation », *Fabula / Les colloques* [en ligne], entretien dans *Une décennie de littérature en France (2010-2021). Déplacements de la critique et de la narration*, dir. Aurélie Adler, consulté le 13 septembre 2025. URL : <http://www.fabula.org/colloques/document12354.php>.

¹⁰⁰ *Idem.*

¹⁰¹ *Idem.*

C'est exactement le geste que je pose ici : remettre en cause un impérialisme qui a pris l'habitude de disqualifier ce qui l'oblige – l'expérience vécue, la référence, l'adresse. Une des raisons d'être de la littérature est là : tenir devant le réel. Comme l'écrit Louis : « À partir du moment où on est face au texte, on doit s'affronter à ce que le texte dit. Et même si on n'est pas d'accord, le texte nous force à dire qui on est ». C'est à cette capacité d'obligation – adressée à soi comme à autrui – que l'autobiographie reconduit la littérature lorsque le réel vacille ; et c'est là un cap pour son avenir :

J'ai l'impression qu'on peut faire tellement de choses avec un livre et qu'on fait tellement peu de choses. Bien sûr, il y a plein d'expérimentations qui m'intéressent aujourd'hui, notamment autour de la forme autobiographique. Et qui m'incitent à penser qu'on est seulement à la préhistoire de l'autobiographie...¹⁰²

Puissions-nous, comme Louis, contribuer, par la rigueur et la justesse, à sortir de cette préhistoire en tenant la littérature à son point d'épreuve : le réel.

« La réalité, c'est ce qui continue d'exister lorsqu'on a cessé d'y croire. »

Philip K. Dick
How to Build a Universe That Doesn't Fall Apart Two Days Later, 1978.

¹⁰² *Idem.*

BIBLIOGRAPHIE

ANGOT, Christine, *L'usage de la vie*, Paris, Fayard, 1998.

BARTHES, Roland, *Leçon*, Paris, Seuil, 1978.

BAUELLE, Yves, « Autofiction et roman autobiographique : incidents de frontière », dans DION, Robert, FORTIER, Frances, HAVERCROFT, Barbara et LÜSEBRINK, Hans-Jürgen (dir.), *Vies en récit. Formes littéraires et médiatiques de la biographie et de l'autobiographie*, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Convergences », 2007, p. 43-70.

BAUELLE, Yves, « L'autofiction des années 2000 : un changement de régime ? », dans BLANCKEMAN, Bruno et HAVERCROFT, Barbara (dir.), *Narrations d'un nouveau siècle. Romans et récits français, 2001-2010*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2013, [en ligne]. DOI : <<https://doi.org/10.4000/books.psn.480>>.

BLANCKEMAN, Bruno, « Chapitre III. Continuités », dans *Histoire de la littérature française du XX^e siècle*, t. II, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008, [en ligne]. DOI : <<https://doi.org/10.4000/books.pur.188030>>.

BRAUD, Michel, « Le génie du ressouvenir », dans BOREL, Jacques (dir.), *L'imagination autobiographique*, Revue des Lettres modernes, coll. « Écritures contemporaines » 3, Paris-Caen, Lettres Modernes Minard, 2000, p. 24.

BRONNER, Gérald, *À l'assaut du réel*, Paris, Presses Universitaires de France, 2025.

CANTIN, Annie, « Les écritures intimes aux frontières du réel ou une littérature du vrai est-elle possible ? », *Fabula / Les colloques* [en ligne], décembre 1999, dir. Alexandre Gefen et René Audet. URL : <<http://www.fabula.org/colloques/document7579.php>>.

CHOULET, Philippe, « L'imagination est-elle vraiment la reine des facultés ? Baudelaire entre Kant et Nietzsche », *Philosophique* [en ligne], n° 27, 2024. DOI : <<https://doi.org/10.4000/philosophique.1822>>.

CLERC, Thomas, « Le moment sauvage de l'autobiographie : le tournant des années 1990 », dans GENON, Arnaud et GRELL, Isabelle (dir.), *Lisières de l'autofiction*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2016, [en ligne]. DOI : <<https://doi.org/10.4000/books.pul.31533>>.

- COMPAGNON, Antoine, *Le démon de la théorie. Littérature et sens commun*, Paris, Seuil, coll. « Points », 2014.
- CUSSET, Catherine, « Je », dans BURGELIN, Claude, GENON, Arnaud et GRELL, Isabelle (dir.), *Autofiction(s)*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2010, [en ligne]. DOI : <<https://doi.org/10.4000/books.pul.3591>>.
- DELACOURT, Grégoire, *L'Enfant réparé*, Paris, Grasset, 2021.
- DIATKINE, Anne, « Édouard Louis : “L’autobiographie est l’une des formes les plus puissantes politiquement” », *Libération* [en ligne], 18 septembre 2020. URL : <https://www.liberation.fr/theatre/2020/09/18/l-autobiographie-est-l-une-des-formes-les-plus-puissantes-politiquement_1799890/>.
- DOMÉON, Ludivine, « Sciences, administration, universités... Quels sont les mots interdits et surveillés par Trump ? », *Ouest-France* [en ligne], 15 mars 2025. URL : <https://www.ouest-france.fr/monde/etats-unis/donald-trump/sciences-administration-universites-quels-sont-les-mots-interdits-et-surveilles-par-trump-541c6cd4-ff49-11ef-9b78-58334960577c>.
- DONNER, Christophe, *Contre l'imagination*, Paris, Fayard, 1999.
- DROIT, Roger-Pol, « À l’assaut du réel, de Gérald Bronner : la chronique “essai” de Roger-Pol Droit », *Le Monde* [en ligne], 29 août 2025. URL : https://www.lemonde.fr/livres/article/2025/08/29/a-l-assaut-du-reel-de-gerald-bronner-la-chronique-essai-de-roger-pol-droit_6637428_3260.html.
- ERNAUX, Annie, *L'Événement*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2001 [2000].
- ERNAUX, Annie, « Toute écriture de vérité déclenche les passions », propos recueillis par Raphaëlle Rérolle, *Le Monde* [en ligne], 3 février 2011. URL : <https://www.lemonde.fr/livres/article/2011/02/03/camille-laurens-et-annie-ernaux-toute-ecriture-de-verite-declenche-les-passions_1474360_3260.html>.
- ERNAUX, Annie, *Le vrai lieu. Entretien avec Michelle Porte*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 2014.
- FARRUGIA, Guilhem, *Bonheur et fiction chez Rousseau*, Paris, Garnier, coll. « Classiques », 2012.
- FOREST, Philippe, *Le roman, le je*, Nantes, Pleins feux, coll. « Auteurs en question », 2001.

- FOREST, Philippe, *Le roman, le réel et autres essais*, Nantes, Éditions Cécile Defaut, coll. « Atelier de théorie littéraire », 2007.
- FOREST, Philippe, « Contemporain du néant. Entretien avec Philippe Forest », *L'en-je lacanien* [en ligne], n° 16(1), 2011. URL : <https://shs.cairn.info/revue-l-en-je-lacanien-2011-1-page-181?lang=fr>.
- GÉNIN, Christophe, « L'autobiographie dans les études culturelles : parler de soi a-t-il une valeur méthodologique ? », *Filozofski Vestnik*, vol. XXI, n° 2, 2010, p. 7-25.
- GOSSELIN, Katerine, « L'“art romanesque”, du Mentir-vrai aux Incipit », *Études littéraires*, vol. 45, n° 1, hiver 2014, p. 91-102. DOI : <https://doi.org/10.7202/1025942ar>.
- GUY, Chantal, « Une droite à la gueule du père », *La Presse* [en ligne], 19 mars 2022. URL : <https://www.lapresse.ca/arts/chroniques/2022-03-19/une-droite-a-la-gueule-du-pere.php>.
- HÉBERT-DOLBEC, Anne-Frédérique, « Les femmes ont le droit de se défendre », entrevue avec Marie-Pier Lafontaine, *Le Devoir* [en ligne], 7 mars 2022. URL : <https://www.ledevoir.com/lire/682623/litterature-les-femmes-ont-le-droit-de-se-defendre>.
- JULIET, Charles, *Ténèbres en terre froides*, Paris, P.O.L, 2010.
- JOSSERAND, Robin, « Si la littérature sert à quelque chose, c'est bien à comprendre le réel », propos recueillis par Axel Würsten, *Commune* [en ligne], 24 août 2025. URL : <https://revuecommune.fr/2025/08/24/robin-josserand-si-la-litterature-sert-a-quelque-chose-cest-bien-a-comprendre-le-reel/>.
- KANTCHEFF, Christophe, « Annie Ernaux à sa juste place », *Politis* [en ligne], 10 octobre 2022. URL : <https://www.politis.fr/articles/2022/10/annie-ernaux-a-sa-juste-place-44904/>.
- KANTOR, Tadeusz, *Le théâtre et la mort*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1990.
- LACAN, Jacques, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », dans *Écrits*, Paris, Seuil, coll. « Champ freudien », 1995.
- LAFONTAINE, Marie-Pier, *Armer la rage : pour une littérature de combat*, Montréal, Hélotrope, 2020.
- LATOURET, Marie-José, « Entretien avec Philippe Forest », *L'en-je lacanien*, vol. 11, n° 2, 2008, p. 181-200, [en ligne]. URL : <https://www.cairn.info/revue-l-en-je-lacanien-2008-2-page-181.htm>.

- LAVOCAT, Françoise, *Fait et fiction. Pour une frontière*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 2016.
- LEGRAND, Thomas, « Plier le réel à ses désirs, au risque du grand floutage entre le vrai et le faux », *Libération* [en ligne], 27 août 2025. URL : <https://www.liberation.fr/idees-et-debats/plier-le-reel-a-ses-desirs-au-risque-du-grand-floutage-entre-le-vrai-et-le-faux-20250827_7HFUJPOIRFBP5D5AFBO5S4ISVM/>.
- LEGUEN, Brigitte, « Autofiction versus écriture de soi chez les écrivaines françaises contemporaines », *Feminismo/s*, n° 34, décembre 2019, p. 121-141. DOI : <<https://doi.org/10.14198/fem.2019.34.06>>.
- LEJEUNE, Philippe, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1975.
- LEROUX, Mathieu, *Quelque chose en moi choisit le coup de poing*, Montréal, La Mèche, 2016.
- LIPOVETSKY, Gilles, *L'Ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2009 [1993].
- LOUIS, Édouard et BOUCHY, Florence, « La littérature comme espace de confrontation », *Fabula / Les colloques* [en ligne], Une décennie de littérature en France (2010-2021), dir. Aurélie Adler. URL : <<http://www.fabula.org/colloques/document12354.php>>.
- LOUIS, Édouard, « “L’effondrement” : la fin d’un cycle familial », [vidéo], Paris, France Télévisions, *La Grande Librairie*, 17 octobre 2024, [en ligne]. URL : https://www.youtube.com/watch?v=Sp_UQXwVuPM.
- LOUIS Édouard, *Que faire de la littérature ? Méditations et manifeste*, Paris, Flammarion, coll. « Nouvel avenir », 2025.
- MOIX, Terenci, « Coups bas autour de la mémoire de García Lorca », traduit de El País, *Courrier international* [en ligne], 24 janvier 2005. URL : <https://www.courrierinternational.com/article/1998/07/16/coups-bas-autour-de-la-memoire-de-garcia-lorca>.
- OLIVE, Jean-Paul, « Forme artistique et émancipation. Sur quelques textes de la Théorie critique », *Filigrane* [en ligne], n° 14, 1er décembre 2011, URL : <http://journals.openedition.org/filigrane/522>.
- PIÉGAY, Nathalie et MORARD, Annick (dir.), *Svetlana Alexievitch : la littérature au-delà de la littérature*, Genève, La Baconnière, 2019.

- RICHAUDEAU, François, « Paul Valéry, précurseur des sciences du langage », *Communication et langages*, n° 18, 1973, p. 5-17. DOI : <<https://doi.org/10.3406/colan.1973.4002>>.
- SINNO, Neige, *Triste tigre*, Paris, P.O.L, 2023.
- TODOROV, Tzvetan, cité par CLERC, Thomas, « Le moment sauvage de l'autobiographie : le tournant des années 1990 », dans GENON, Arnaud et GRELL, Isabelle (dir.), *Lisières de l'autofiction*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2016.
- VALÉRY, Paul, « Mauvaises pensées et autres », dans *Œuvres*, t. II, éd. Jean Hytier, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1960 [1942].
- VILAIN, Philippe, « L'autofiction, exception théorique », dans DAMBRE, Marc et GOLSAN, Richard J. (dir.), *L'exception et la France contemporaine*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2010, [en ligne]. DOI : <<https://doi.org/10.4000/books.psn.339>>.